

Andrew KAUFMAN

Les Weird



alto

LES WEIRD

DU MÊME AUTEUR

Minuscule, Alto, 2012

Tous mes amis sont des superbéros, Alto, 2013 (CODA)

Andrew Kaufman

Les Weird

Traduit de l'anglais par Nicolas Dickner



Alto

**Catalogage avant publication Bibliothèque et Archives nationales du
Québec et Bibliothèque et Archives Canada**

Kaufman, Andrew, 1968-

[Born Weird. Français]

Les Weird

Traduction de: Born Weird.

ISBN 978-2-89694-166-7

I. Dickner, Nicolas, 1972- . II. Titre. III. Titre: Born Weird.
Français.

PS8571.A892B6714 2014 C813'.6 C2014-941386-6

PS9571.A892B6714 2014

Les Éditions Alto remercient de leur soutien financier
le Conseil des arts du Canada et la Société de développement
des entreprises culturelles du Québec (SODEC).

Nous remercions le gouvernement du Canada de son soutien financier
pour nos activités de traduction dans le cadre du Programme national
de traduction pour l'édition du livre.

Les Éditions Alto reconnaissent l'aide financière du gouvernement du Canada
par l'entremise du Fonds du livre du Canada pour leurs activités d'édition.

Gouvernement du Québec – Programme de crédit d'impôt
pour l'édition de livres – Gestion SODEC.

Copyright © Andrew Kaufman, 2013
Titre original: *Born Weird*
Éditeur original: Random House Canada

Illustrations: Pascal Colpron
monpetitnombriil.wordpress.com

ISBN : 978-2-89694-166-7
© Éditions Alto, 2014

Pour Phoenix, Frida et Marlo



Les Weird avaient reçu leur nom de famille à la suite d'une série d'événements que certains pourraient appeler coïncidence, et d'autres, destin.

Souhaitant quitter l'Angleterre pour immigrer au Canada, Sterling D. Wyrld s'était engagé à bord du *Örlög*, un chalutier islandais qui s'apprêtait à traverser l'Atlantique. Une météo inclémente et des filets vides firent de cette sortie de six semaines un voyage de trois mois. Quand Sterling posa enfin le pied sur les planches flambant neuves du quai 21, à Halifax, il présenta ses papiers à un officier d'immigration qui venait de rencontrer, le matin même, la femme qui deviendrait son épouse. Sous le coup de l'inspiration ou de la distraction, cet officier transforma en *e* le *y* du nom de famille de Sterling. Soixante-dix-sept ans plus tard, alors que ses arrière-petits-enfants étaient rassemblés à la finale du club de football de leur

école secondaire, la coquille subsistait. Ils étaient toujours la famille Weird.

Les quatre plus vieux — Richard (dix-neuf ans), Lucy (dix-sept ans), Abba (seize ans) et Angie (quatorze ans) — étaient dans les gradins, prêts à regarder Kent, le plus jeune de la famille, jouer au football. Ou plutôt, à regarder Kent assis sur le banc tandis que ses coéquipiers jouaient au football. Kent était en neuvième année, mais il avait sauté la sixième, et il n'avait donc que treize ans — pourtant, il avait réussi à obtenir une place de troisième quart-arrière. Kent avait passé la saison sur le banc, mais ça ne dérangeait aucunement ses frères et sœurs. Ils auraient préféré qu'il ne pose jamais les pieds sur le terrain. La perspective de le voir jouer les remplissait d'anxiété. Voilà pourquoi la dernière partie de la saison était la première à laquelle ils assistaient.

Ils se sentaient bizarres, debout dans la foule. Leurs visages étaient les seuls qui n'étaient pas peints en bleu et blanc, les couleurs de l'école. Leurs confrères et consœurs de classe entonnaient des chansons guerrières dont ils ne connaissaient pas les paroles. Kent restait en sécurité sur le banc.

Et c'est alors que, avec cinquante-sept secondes à jouer, le quart-arrière vedette de l'équipe, Kevin Hallek, se fit violemment plaquer; il fallut le transporter hors du terrain. Mike Bloomfield, le deuxième quart-arrière, venait de recevoir un diagnostic de mononucléose, et était donc resté à la maison. L'entraîneur regarda Kent et lui adressa un hochement de tête. Kent sauta sur le terrain pour la première fois

de la saison, sans même remarquer que ses souliers étaient délacés.

L'équipe locale perdait par un botté de placement. Autrement dit, un touché lui donnerait la victoire. L'idée que Kent se voie offrir une telle opportunité paraissait invraisemblable à ses frère et sœurs. Les Weird n'étaient pas précisément des parias. Ils étaient populaires. Seulement, ils n'appartenaient pas à l'élite. Pour atteindre le zénith de la popularité adolescente — à l'école secondaire F. E. Madill à tout le moins —, la réussite sportive constituait un préalable non négociable. Voilà le genre de popularité qui, dans l'éventualité où Kent remporterait cette partie, rejaillirait sur chacun d'entre eux. Angie comprenait parfaitement ce qu'il y avait d'étrange avec la popularité au secondaire : elle rendait plus normal, et non plus exceptionnel. Et Angie était avide de normalité plus que de toute autre chose.

Mais s'époumonait-elle afin d'encourager Kent? Non. Aucun de ses frère et sœurs ne l'encourageait. Ils ne criaient même pas son nom. Ils étaient terrifiés. Ils ne dirent pas un mot, tandis que Kent se penchait pour rattacher ses souliers. Angie balaya la foule du regard, mais elle ne vit ni leur mère, ni leur père, ni leur grand-mère. Ses parents, du moins le croyait-elle, étaient allés à l'aéroport chercher sa grand-mère, qui arrivait pour la visite d'un mois qu'elle leur rendait chaque année à Noël. Tout le monde avait prévu se rencontrer dans le stationnement avant la partie, mais ses parents et sa grand-mère ne s'étaient jamais montrés. Angie songea qu'ils allaient rater la

potentielle heure de gloire de Kent, et cette idée la contrariait énormément. Mais elle leur pardonna aussitôt, et au moment où Kent appelait le jeu, elle cessa complètement de penser à eux.

Les équipes prirent position. La famille Weird était toujours silencieuse. Autour d'elle, les visages bleus et blancs hurlaient à tue-tête.

« Hut ! » cria Kent.

Le centre lui refila le ballon. Le temps passait. Kent recula. Il fit une passe qui tournoya dans les airs et aboutit dans les gradins.

Les équipes se rassemblèrent encore en caucus. Kent tapa dans ses mains. Tout le monde reprit position. Deuxième essai et trente-six secondes au chrono. Le ballon fut mis au jeu. Kent feignit une passe, puis il donna le ballon à un coureur arrière qui fut aussitôt plaqué, juste derrière la ligne de mêlée. Ils venaient de perdre deux verges.

Il restait vingt-trois secondes à l'horloge, et les aiguilles continuaient de tourner. Dernier essai et dernière chance. Le centre passa le ballon dans les mains de Kent. Ses frères et sœurs ne criaient aucun encouragement. Ils étaient terrifiés à l'idée que Kent puisse échapper le ballon. Il recula de deux pas, puis d'un troisième. Il tourna la tête à droite et leva le ballon, mais il ne le lança pas. Angie jeta un coup d'œil à l'horloge. L'aiguille passa sur le nombre treize. Lorsque Angie regarda Kent de nouveau, elle le vit faire une drôle de chose : il ferma les yeux. Puis, les

yeux toujours fermés, il serra le ballon contre sa poitrine et se mit à courir.

Richard, Abba, Lucy et Angie retenaient leur souffle, tandis que Kent courait tête baissée. Ses yeux étaient toujours fermés. Il piqua tout droit dans la ligne défensive. Il disparut pendant un bref instant derrière les uniformes de l'équipe adverse, puis soudain il émergea de l'autre côté.

Moins de vingt verges séparaient Kent de la ligne d'essai. À la ligne des cinq verges, un maraudeur maigrichon le rattrapa. Il sauta dans les airs et atterrit lourdement sur le dos de Kent, qui ne sembla rien remarquer. Les bras du maraudeur serrés autour de sa poitrine, Kent franchit la ligne d'essai et courut jusque dans la zone des buts.

Il ne rouvrit les yeux que lorsqu'il entendit la clameur de la foule. Il vit les partisans en liesse, et sa famille éberluée, et ses coéquipiers en délire qui se précipitaient vers lui. C'est alors qu'il vit sa grand-mère, debout au bord du terrain. Son visage annonçait sans un mot qu'une chose horrible s'était produite. Le ballon tomba des mains de Kent juste au moment où ses coéquipiers atteignaient la zone des buts. Ils tentèrent de le hisser sur leurs épaules, mais Kent les esquiva. Il marcha jusqu'à la ligne de côté, retira son casque et s'approcha de sa grand-mère.

Et c'est ainsi que Kent fut le premier Weird à savoir que tout venait de changer pour toujours.

Leur père était mort.

Première partie

Malédiction + don = malédon





Le sept avril deux mille dix, huit ans et demi après que Kent eut marqué son premier et unique touché, Angie Weird se tenait dans un corridor du quatrième étage de l'Hôpital général de Vancouver, d'où elle écoutait, en catimini, sa grand-mère dicter son épitaphe.

«Ta vie sera truffée de coïncidences, disait sa grand-mère, jusqu'à ce que tu réalises qu'elles n'existent pas. Partout où tu regarderas, des coïncidences il y aura. Coïncidence! Coïncidence! Coïncidence! Mais à l'instant où tu accepteras qu'elles n'existent pas, elles disparaîtront à jamais, et tu n'en verras plus une seule.»

Angie se retenait de vomir. Le corridor — l'hôpital au complet en fait — sentait le pin artificiel, mais le discours ridicule de sa grand-mère était aussi nauséeux que l'odeur du désinfectant. Ses paroles

rappelaient à Angie tout ce qu'elle n'aimait pas chez sa famille, et pourquoi elle avait évité tout contact avec elle depuis toutes ces années. Bien qu'elle arrivât tout juste de New York — cinq heures et demie de vol avec deux heures d'escale à Toronto —, Angie décida de s'en retourner à l'aéroport.

Elle tourna le dos à la chambre de sa grand-mère et fit face à l'ascenseur. À cet instant exact, un préposé aux bénéficiaires passa avec son chariot tout en consultant son téléphone. Il avançait tête baissée et heurta l'épaule d'Angie. Débalancée, Angie trébucha jusque dans la chambre.

Chacun des quatre lits de la chambre 4-206 était occupé par une vieille dame. Grand-mère Weird se trouvait dans le lit le plus près de la porte, au pied duquel Angie atterrit. Elle examina sa grand-mère. Ses joues étaient roses, ses yeux brillaient. Aucun tube n'était fixé à elle, pas même un cathéter. Grand-mère Weird ne donnait absolument pas l'impression d'être sur son lit de mort.

« Ça fait vraiment beaucoup de texte, dit une voix masculine dans le haut-parleur du téléphone.

— Alors rapetissez les lettres », fit-elle en levant les yeux au ciel.

Elle aperçut Angie, se retourna vers le téléphone.

« Pas de nom? demanda le haut-parleur. Pas de date?

— Ni l'un ni l'autre.

— Ça va quand même être très petit.

— Je vais en avoir besoin dans treize jours.»

Grand-mère Weird tendit son tout petit bras et mit fin à l'appel en plantant son index sur le téléphone. Elle se réinstalla au milieu du lit en gigotant, et examina sa petite-fille.

«Est-ce qu'il a un père? demanda grand-mère Weird.

— Tu me demandes si c'est le fils de Dieu?

— Combien de mois?

— Ils m'ont regardée bizarrement, à l'aéroport.

— Pas d'alliance...

— Qui suis-je pour aller à l'encontre des traditions familiales?»

Grand-mère Weird émit un petit rire. Elle n'était pas mariée lorsqu'elle avait accouché de son unique fils, Besnard, le père d'Angie. Ce rire rassura légèrement Angie. Elle entreprit de s'asseoir sur le coin du lit. Le matelas s'affaissa et elle glissa. Elle fit plusieurs tentatives. Elle remarqua alors le fauteuil, dans le coin. Elle le poussa vers le lit et s'assit.

«Tu as fini?

— Oui.

— Plus de tortillage?

— Nan.

— Bon, fit grand-mère en lissant les draps avec sa main. Je suis sur le point de mourir.

— Encore?

— Je vais mourir à dix-neuf heures trente-neuf, le vingt avril. Pas une seconde plus tôt ou plus tard.

— Tout le monde aime les comptes à rebours.

— Treize jours à partir d'aujourd'hui.

— Il y a quelque chose de spécial, ce jour-là?

— C'est mon anniversaire. Je suppose que ça t'était sorti de l'esprit?

— Pas très festif, de mourir.

— Je t'ai demandé de venir ici parce que j'ai commis des erreurs. Des erreurs que tu dois m'aider à corriger.

— Je prévois vivre jusqu'à cent ans au moins. Peut-être plus vieille.

— **Tais-toi, Angelika!** »

Elle avait prononcé ces mots sur ce que les frères et sœurs Weird appelaient *le Ton*. Chacun d'entre eux avait sa théorie préférée pour expliquer l'efficacité du phénomène. Selon Kent, la voix de leur grand-mère se réduisait alors exclusivement aux basses fréquences. Abba pensait que c'était plutôt à

cause de sa manière de souligner chaque mot, de les mettre en majuscules. L'explication de Lucy était que la capacité pulmonaire de leur grand-mère lui permettait d'expulser deux fois plus d'air et que, par conséquent, ses mots sortaient avec deux fois plus de force. Angie aimait toutes ces théories, mais elle avait le sentiment que seul Richard avait visé juste. Selon lui, leur grand-mère supprimait toute émotion de sa voix, n'y laissant que son jugement impitoyable.

Peu importe comment *le Ton* fonctionnait, il fit obtempérer Angie. Elle s'immobilisa sur sa chaise et croisa les mains sur ses cuisses. Grand-mère Weird resta silencieuse durant plus d'une minute.

«Tu as toujours été si impatiente, dit-elle finalement. Tu sais que tu es née dans un corridor?»

— Comment pourrais-je l'oublier?

— Tu es presque morte dans ce corridor.

— Ouais.

— Avec le cordon ombilical si serré autour de ta petite gorge.

— C'est fou. »

Angie ne prêtait plus attention à sa grand-mère. La perspective d'accoucher dans un corridor lui semblait si terrifiante qu'elle se mit à imaginer la scène à répétition. C'était de cette manière qu'elle gérait souvent les événements qu'elle craignait de voir advenir.

«Voilà pourquoi je te l'ai donné, dit grand-mère Weird.

— Bien sûr.

— Le pouvoir de pardonner.

— Je sais. Attends... Tu m'as donné quoi?

— C'était la faute de ton père. Cette voiture idiote. Depuis quand conduit-on une Maserati en ville? Je savais que ça définirait ta personnalité.

— La voiture?

— Je savais que tu passerais ta vie entière à essayer de pardonner à tes parents de t'avoir presque tuée avant même que tu sois née. Dès ta toute première respiration, tu avais besoin du pouvoir de pardonner. Le plus bizarre, c'est que je ne suis pas particulièrement douée pour pardonner. Je ne savais même pas que j'avais ça en moi.

— De quoi on parle, au juste?

— De la capacité de pardonner!

— ...

— C'est à cause de mon cœur. Mon fichu cœur d'éléphant.»

Bien qu'il fût considérablement plus petit qu'un cœur d'éléphant, le cœur de grand-mère Weird *était* anormalement gros. Un cœur humain moyen pèse entre deux cent cinquante et trois cent cinquante grammes, et a environ la taille d'un poing. Le cœur

d'Annie Weird dépassait les six cents grammes et avait la taille de deux poings collés. Elle était convaincue que ses dimensions disproportionnées expliquaient tous les drames qui lui étaient tombés dessus au cours de sa vie. Elle avait parfaitement conscience qu'Angie était la seule de ses petits-enfants qui avait hérité de ce problème. Le cœur d'Angie était même légèrement plus gros que le sien.

« Je te tenais dans mes bras, poursuivit grand-mère Weird. Je te regardais, et ça a glissé de moi jusqu'à toi. Je t'ai donné le pouvoir de pardonner à n'importe qui, n'importe quand. »

Angie baissa les yeux vers grand-mère Weird. Elle vit ses doigts qui flottaient dans ses bagues, le tremblement de sa main droite, ses paupières qui s'affaissaient.

« C'est tellement... c'est... c'est v... vraiment très b... beau, fit Angie, et elle se mit à pleurer.

— Peut-être aurais-je dû te donner le pouvoir de ne pas être une idiote pleurnicharde. »

Angie avait en effet la réputation méritée d'être la pleurnicharde de la famille, et pourtant, le commentaire de sa grand-mère la vexa.

« Ça n'aurait pas pu être l'invisibilité? demanda Angie en cessant immédiatement de pleurer. Ou alors de pouvoir voler? Quelque chose de plus utile?

— Tu étais rouge vif. Pas très jolie, j'en ai bien peur. L'air d'un homard bouilli.

— La supervitesse?

— Vous en avez tous reçu un, tu sais. Tous les cinq.

— Tu as donné à Kent le pouvoir d'être un trou de cul?

— Oui. D'une certaine manière. Dans une bataille, Kent est toujours légèrement plus fort que n'importe quel opposant. Les batailles physiques, s'entend. Il était tellement petit, je savais qu'il aurait besoin de pouvoir se défendre. Ce n'est pas ma faute s'il est rabougri sur le plan émotif.

— Il n'est pas rabougri. Il est juste tout le temps fâché.

— Lucy ne se perd jamais, et Abba ne perd jamais espoir. Richard parvient toujours à rester en sécurité. Je n'ai jamais pensé que ça pourrait tourner à la malédiction. C'était censé être des dons. Je ne savais pas que ça finirait par vous gâcher la vie.

— Nos vies sont gâchées?

— Pas juste les vôtres, les enfants. C'est la famille au complet qui est touchée. Notre nom de famille! Je n'irai pas dans la tombe avec la responsabilité d'avoir anéanti le nom Weird.

— Ah, d'accord. Je vois. Tout s'explique.

— C'est pour ça que tu es ici, Angie. Tu dois les retrouver. Tu dois les rassembler et les ramener ici. Vous devez être dans cette chambre tous les cinq, le

vingt avril à dix-neuf heures trente-neuf précisément. Je lèverai les malédictions au moment de mourir.

— Est-ce que tu ne pourrais pas lever la mienne tout de suite? Si c'est une malédiction, le plus tôt sera le mieux, non?

— Et encore de l'arrogance! Angie, je n'ai aucun contrôle sur ces choses. Je n'ai pas accordé ces talents consciemment, et je ne peux pas les retirer consciemment. Je sais seulement qu'au moment où je mourrai, quand mon cœur sera dans une situation de *maintenant ou jamais*, il verra les dommages que ces malédictions ont causés, et il les fera disparaître.

— Je vois. »

Angie regarda son ventre. Elle posa ses mains sur les bras du fauteuil et se leva. Un pichet bleu en plastique se trouvait à côté du téléphone, sur la table de chevet. Elle remplit d'eau un verre de styromousse et but une gorgée.

« M'as-tu entendue? demanda grand-mère Weird.

— Même l'eau sent le pin.

— Regarde-moi.

— Hmmm?

— Tu penses que j'ai perdu la tête.

— Non. Pas du tout. C'est juste intense. Des nouvelles intenses. J'ai besoin d'un peu de temps pour assimiler tout ça, c'est tout.

— Je vois. Il te faut peut-être une petite démonstration, alors ?

— Pas nécessaire.

— Il y a un stylo-feutre là-dedans, fit grand-mère Weird en désignant le tiroir de la table de chevet. Pourrais-tu me le donner ? »

Angie ouvrit le tiroir et fouilla son contenu. En dessous d'un tas de revues à potins, elle trouva un feutre Magic Marker noir. Elle le tendit à grand-mère Weird, qui retira le capuchon avec ses dents et le cracha dans les airs.

À l'instant exact où le capuchon toucha le sol, toutes les lumières de la chambre baissèrent de moitié, et les téléviseurs perdirent toute réception. Angie sentit les doigts froids et osseux de sa grand-mère attraper son poignet. Elle voulut se libérer, mais la poigne de la vieille femme était incroyablement ferme et elle n'arriva pas à s'en défaire.

« Regarde les petites vieilles », dit grand-mère.

Angie leva le regard. La vieille femme près de la fenêtre tomba à la renverse, comme désossée. À côté de son lit, un appareil faisait entendre une tonalité stridente. Grand-mère Weird appuya le Magic Marker sur l'avant-bras d'Angie et commença à écrire. Les lumières diminuèrent encore. Dans le deuxième lit, la femme aux cheveux blancs s'effondra. Un autre appareil se mit à produire la même tonalité aiguë. Une infirmière arriva dans la chambre au pas de course. Angie tenta à nouveau d'écarter les doigts

de sa grand-mère, en vain. Grand-mère Weird écrivait une série de chiffres sur sa peau. Dans le lit le plus proche, la dame tomba sur le dos et un troisième appareil se mit à émettre un son strident. D'autres infirmières se précipitèrent dans la chambre.

« Arrête ça ! cria Angie. Arrête ça tout de suite ! »

Sa grand-mère ne leva pas les yeux. Elle écrivit le tout dernier d'une séquence de dix chiffres. Et alors, elle lâcha le poignet d'Angie. Les lumières reprirent leur intensité normale, les téléviseurs retrouvèrent la réception. Les appareils cessèrent de produire leurs plaintes aiguës. Assises dans leurs lits, les vieilles dames regardaient autour d'elles, confuses et effrayées.

« Ne mets jamais tes aïeux en doute, mon enfant.

— Requin ! hurla Angie en reculant vers la sortie de la chambre 4-206. Tu ne tiendras jamais mon bébé dans tes bras. Tu ne me reverras plus jamais.

— Oh oui », fit grand-mère Weird.

Elle affichait un large sourire. Elle éclata de rire. Elle riait sur *le Ton*.

Angie recula jusque dans le corridor. Elle courut aussi vite qu'elle pouvait, en tenant son ventre, sans regarder en arrière. Avant même d'avoir atteint l'ascenseur, elle avait déjà pardonné à sa grand-mère.



Quatre-vingt-dix minutes après avoir fui la chambre d'hôpital de sa grand-mère, Angie se frottait l'avant-bras au-dessus d'un lavabo, dans les toilettes de la section des départs de l'aéroport international de Vancouver. Elle avait modifié sa réservation de vol dans le taxi qui l'avait ramenée de l'hôpital. Une seule autre femme se trouvait aux toilettes, debout devant le séchoir à mains. Son tailleur n'avait pas le moindre pli. Des diamants brillaient à ses oreilles. Elle feignait de ne pas regarder Angie. Lorsque le séchoir s'éteignit, elle lança un regard aimable à Angie et s'en alla d'une démarche confiante sur ses talons hauts à lanières.

Angie se regarda dans le miroir. Le devant de son chemisier blanc était détrempé. Son nombril pointait au travers du coton. Le nombre de dix chiffres demeurait parfaitement lisible sur la peau cramoisie de son avant-bras. Lorsqu'elle entendit le dernier

appel pour le vol AC117 de Vancouver à New York, Angie ferma le robinet, se dirigea vers la porte d'embarquement et monta à bord de l'avion.

Rangée 18, un homme corpulent occupait le siège du côté allée. Un tiers de sa personne débordait du siège. Son bras droit avait déjà pris possession de l'accoudoir central. Il ne leva pas le regard tandis qu'Angie poussait son sac à main dans le compartiment à bagages, et elle dut rester debout un bon moment avant qu'il daigne se lever. Elle se casa dans le siège à côté du hublot.

Elle se vengea avec la fréquence de ses pipis.

Elle fit sa première visite à la toilette peu après le décollage. La deuxième eut lieu vingt minutes plus tard. Lorsqu'elle revint de sa troisième visite, l'homme corpulent s'était déplacé côté fenêtre.

«J'ai compris le message, dit-il à Angie alors qu'elle s'asseyait dans le siège du côté de l'allée.

— Merci », répondit-elle.

Elle était aux toilettes pour la sixième fois, une heure quarante minutes plus tard, lorsque l'avion plongea. Angie empoigna le robinet avec sa main gauche, protégea son ventre avec sa main droite, et cala ses fesses contre la porte. L'eau éclaboussa son chemisier, qui fut détrem pé une fois de plus. Elle réalisa aussitôt que Veronica était vraiment, mais vraiment un prénom stupide. Elle promit à Dieu et à sa fille à naître d'en trouver un meilleur, si du moins elles survivaient.

La chute dura trois longues secondes. Quand l'avion revint à l'horizontale, Angie se précipita jusqu'à sa place et boucla sa ceinture de sécurité bien serré. L'homme à ses côtés leva le pare-soleil. Ils plissèrent les yeux. Lorsqu'ils se furent habitués à la lumière, ils virent une épaisse fumée noire qui s'échappait en tourbillonnant du réacteur le plus éloigné.

« Pas de quoi s'inquiéter, fit l'homme. Il en reste encore trois. »

Puis il se cala dans son siège, croisa les mains sur sa poitrine et ferma les yeux.

« Bonjour, fit une voix pleine d'assurance dans le haut-parleur au-dessus d'Angie. Ici votre commandant. Oui. Nous éprouvons quelques... légères... difficultés techniques. Rien de très inquiétant. Mais nous allons devoir faire une escale imprévue. Nous devrions atterrir à... au... à l'aéroport international James Armstrong Richardson de Winnipeg dans quinze ou dix-sept minutes. Nous... heu... nous excusons pour le désagrément. Tout va bien se passer. »

C'est le « tout va bien se passer » qui déclencha la panique. Il y eut un sursaut collectif. Angie avait le souffle court. Une vague de superstition s'empara d'elle, et elle se mit à croire que tout se passerait *réellement bien* si elle arrivait à trouver le prénom parfait. Sarah, Rachel, Jenny, Candi, songea-t-elle désespérément.

« Vanessa, Abigail. Helen, Franny », dit-elle à haute voix.

Puis son imagination flancha sous la pression et elle ne parvint à trouver que des prénoms aléatoires.

« Céleri, Hautbois, Loofa, marmonnait-elle. Garamond, Carafe, Frizzante, Pilates. Rolex, Evian, Dasani, Pellegrina. »

L'avion s'inclina vers l'avant et amorça une abrupte descente. Il oscillait sur bâbord et tribord. Angie s'accrochait aux accoudoirs avec les deux mains, de plus en plus certaine qu'ils allaient tous mourir dans d'horribles flammes.

Son regard tomba alors sur son avant-bras, et elle sut immédiatement ce qu'il fallait faire. Elle détacha sa ceinture et bondit dans l'allée.

« Asseyez-vous ! hurla une agente de bord.

— Je suis en train de nous sauver », cria Angie. Le compartiment à bagages s'ouvrit en grinçant. Angie repoussa une valise qui s'apprêtait à tomber, s'empara de son sac à main, se rassit et sortit son téléphone. Puis, elle composa le numéro qu'elle avait été incapable d'effacer de son bras.

L'avion sursauta. À l'autre bout de la ligne, le téléphone se mit à sonner. La piste d'atterrissage était en vue.

« Tenez-moi la main », dit-elle à l'homme à ses côtés.

Il ouvrit les yeux et se tourna vers Angie, le regard vide.

«Je suis enceinte et seule et j'ai peur et vous allez tenir ma putain de main!»

Angie tendit sa main. Son voisin la saisit et la serra fermement. Le téléphone sonna pour une quatrième fois. L'avion pencha sur tribord. Plusieurs passagers crièrent. Le téléphone sonna encore, et enfin on décrocha.

«Je vais le faire! hurla Angie. Je vais aller les chercher. Tous les quatre. Je vais te les ramener!»

Les pneus arrière touchèrent la piste. L'avion ralentit. Les roues avant se posèrent et les passagers applaudirent. Angie soupira. Elle se rendit compte qu'elle serrait très fort le téléphone et la main de son voisin.

«Je savais que tu changerais d'idée, dit grand-mère Weird.

— Attends. Attends, attends, attends. Avant qu'on s'engage à quoi que ce soit...

— Personnellement, je commencerais avec Lucy.

— Eh bien... » fit Angie.

Elle jeta un coup d'œil par le hublot, puis elle regarda sa main qu'enveloppait toujours la main potelée de son voisin.

«Je suis à Winnipeg.»



Angie Weird était vraiment née dans un corridor, et voici comment la chose se produisit. Le quatre mai mille neuf cent quatre-vingt-sept, lorsque sa mère, Nicola, eut ses contractions, son père, Besnard, les conduisit à l'hôpital dans sa bien-aimée Maserati mille neuf cent quarante-sept bourgogne. Besnard venait d'acheter la deux places soixante-douze heures plus tôt. Elle n'était pas appropriée pour la conduite en ville, et Besnard n'était pas habitué à la conduire. Il cala six fois en chemin pour l'hôpital.

Son sixième calage eut lieu au coin sud-est de College et University, en plein centre-ville de Toronto. L'hôpital était assez proche pour que Nicola puisse le voir. Assise dans le siège du passager, elle le fixait avec convoitise. Elle lorgnait l'hôpital Mount Sinai comme elle n'avait pas lorgné son époux depuis un bon moment.

Assis dans le siège du conducteur, Besnard tentait de redémarrer. L'automobile derrière eux se mit à klaxonner. Il poussa un profond soupir. La naissance imminente de son quatrième enfant n'arrivait pas à l'enthousiasmer — il commençait à voir sa progéniture comme une sorte de maladie vénérienne, la conséquence directe de la copulation. Il en avait déjà trois à la maison, tous âgés de moins de cinq ans. Il les aimait tous, et il savait qu'il aimerait aussi celui-là. Là était problème. Tandis qu'il s'entêtait à redémarrer le moteur, sa femme ouvrit la portière.

Nicola sortit de la Maserati et parcourut seule, à pied, les deux cents derniers mètres. Les portes de l'urgence s'ouvrirent automatiquement. L'infirmière aux admissions laissa tomber sa paperasse et se précipita vers elle. Nicola fut installée sur une civière et poussée de l'autre côté des portes battantes avant même que Besnard ait pu se stationner. Nicola cria : elle sentait poindre la tête d'Angie. Il s'agissait de son quatrième accouchement et elle savait que le pire était — ou, du moins, serait bientôt — derrière. Ils allaient arriver à la salle d'accouchement lorsqu'un médecin se pointa au pas de course et fit arrêter la civière afin d'examiner Nicola en plein corridor.

« Arrêtez ! dit-il. Ne poussez plus !

— De quoi vous parlez ? hurla Nicola.

— Arrêtez de pousser maintenant », dit le médecin avec fermeté.

Il la regardait droit dans les yeux et tenait ses mains, des gestes que Nicola n'oublierait jamais. Elle cessa de pousser. Elle respira aussi profondément que possible. Elle était tellement concentrée à se retenir qu'elle ne remarqua pas le soudain silence.

« Est-ce que je peux pousser, maintenant ? »

— Non, répondit le médecin. Le cordon est enroulé autour du cou du bébé. »

Nicola serra les dents. Elle ne poussa pas. Une telle pression s'accumula en elle que son nez se mit à saigner.

« Je l'ai presque, fit le médecin.

— Ma *putain* de tête va exploser !

— Je l'ai !

— Maintenant ?

— Maintenant ! »

Le cordon se dénoua, Nicola poussa, et Angelika Weird jaillit au monde.

Angie n'avait jamais mis en doute la véracité de cette histoire. Elle se demandait néanmoins si cet épisode avait vraiment formé son caractère comme le prétendait sa grand-mère. Angie ne croyait pas que cela avait exercé une influence plus profonde sur sa personnalité que le fait d'être née au début de mai, ce qui faisait d'elle un Taureau. Elle devait cependant admettre qu'elle n'avait jamais pu porter

de colliers ou de cols roulés, pas plus qu'elle ne réussissait à boutonner ses chemises jusqu'au dernier bouton.



C'était grâce à un saignement de nez que grand-mère Weird s'était fait admettre à l'Hôpital général de Vancouver, huit jours avant d'écrire son numéro de téléphone sur le bras d'Angie. Elle avait fini de dîner et lavé sa vaisselle et pris un taxi jusqu'à l'urgence. Elle avait pris place dans la queue à quatorze heures trente. Lorsque son tour arriva, quinze minutes plus tard, Annie expliqua à l'infirmière au triage qu'elle était en phase terminale.

« Pourriez-vous être plus précise ? demanda l'infirmière.

— Ma mort va se produire le vingt avril à dix-neuf heures trente-neuf.

— C'est *très* précis.

— Dans vingt et un jours.

— Vous devriez peut-être revenir le dix-neuf ?

— Vous devriez peut-être surveiller votre ton.

— *Vous* devriez peut-être aller vous asseoir. »

L'infirmière baissa les yeux sur ses papiers, et ne les releva plus. Annie s'assit à côté d'une femme dont

la peau avait pris une teinte jaunâtre. Elle croisa les mains sur ses cuisses, le regard droit devant. Elle se donna une tâche impossible : ne pas bouger tant qu'on ne l'appellerait pas.

Ce fut un défilé incessant de membres brisés, de toux préoccupantes et de craintes parentales exagérées. Au bout de quatorze heures, tout juste après quatre heures trente du matin, Annie se retrouva seule pour la première fois dans la salle d'attente.

« Angela Weirs ? appela une infirmière.

— C'est à peu près ça », dit Annie.

Elle se leva. Ses articulations étaient raides. Elle avançait par petits pas saccadés. L'infirmière la conduisit dans une salle avec des rideaux en guise de cloisons. Le mince papier brun se froissa lorsque Annie s'assit. Ses pieds étaient loin du plancher. Elle les balançait. Elle attendit assez longtemps, puis un médecin arriva en bâillant. Il avait le tiers de son âge et une barbe de trois jours.

« Alors... Vous êtes en train de mourir ? »

Il regarda Annie, puis son dossier.

« Lentement. »

Il inséra les écouteurs du stéthoscope dans ses oreilles, et posa l'autre extrémité contre la poitrine d'Annie. Il écouta son cœur. Il décolla l'instrument de sa poitrine et souffla dessus, puis le remit en place et écouta de nouveau.

« C'est le battement cardiaque le plus fort que j'aie jamais entendu.

— J'ai un très gros cœur.

— Il a l'air en parfait état de marche, par contre.

— Je ne suis pas ici parce que je suis malade.

— D'accord. Alors pourquoi êtes-vous ici ?

— Je dois impérativement rester en vie jusqu'au vingt avril à dix-neuf heures trente-neuf.

— Bien, il y a un problème, voyez-vous. »

Il eut un petit rire, et s'assit à côté d'elle.

« Ce n'est pas vraiment ce que nous faisons ici. Nous aidons les personnes malades à se sentir mieux. Et vous, malheureusement — si on peut dire —, vous ne présentez aucun symptôme.

— Quel genre de choses cherchez-vous ?

— Des difficultés respiratoires ? Des étourdissements ? Douleurs persistantes. Pertes de conscience. Vous savez, des trucs dans ce genre-là. Nous travaillons mieux lorsqu'il y a des symptômes.

— Et un saignement de nez ?

— Ce serait un départ. »

Il signa au bas de la page. Lorsqu'il releva les yeux, il vit que deux coulisses de sang s'échappaient des narines d'Annie, deux coulisses toutes fines, mais

qui allaient en s'épaississant. Les yeux d'Annie se révolèrent, et le médecin se précipita pour l'attraper.



À l'instant exact où les roues de l'avion d'Angie touchaient la piste d'atterrissage, Lucy Weird, la deuxième de la famille, chevauchait un inconnu au deuxième étage de la bibliothèque du Millenium, à Winnipeg. Elle se trouvait entre les rayons, près de la cote 813. Il s'agissait de la section la moins fréquentée de la bibliothèque. La blouse de Lucy était boutonnée jusqu'en haut, sa jupe de laine grise déployée autour d'elle. L'abonné de la bibliothèque était allongé sur le dos, à même le plancher, et ne portait aucun vêtement.

Lucy se laissa descendre. Elle attendit le son de sa voix.

« Quarante-neuf », fit-il.

Elle se souleva et se laissa redescendre.

« Quarante-huit. »

Lucy inspira profondément. Elle répéta le cycle, ferma les yeux. Ses yeux étaient toujours fermés lorsque Beth, la collègue qu'elle appréciait le moins, arriva dans le coin des 800 en poussant un chariot de livres. Elle leva le regard et encaissa la scène. Elle détala en abandonnant le chariot derrière.

Lucy n'avait rien remarqué.

«Vingt-six», fit l'homme en dessous d'elle.

Lucy se concentrait afin de conserver un rythme régulier, quoiqu'en crescendo. Peu après, elle entendit des bruits de pas qui s'approchaient. Lorsque les pas s'arrêtèrent, elle s'arrêta aussi. Elle se pencha vers l'arrière et posa sa main sur la bouche du jeune homme. Elle garda les yeux fermés.

«Amanda? demanda Lucy.

— Oui, c'est moi.

— Et qui? Il y a quelqu'un d'autre. C'est Beth?

— Allo.

— J'aurai au moins rendu une personne heureuse aujourd'hui.

— Wou m'vvez eendu heuweux», fit l'homme sous Lucy. Elle appuya sa main avec plus de force.

«Ça va pas, Lucy, fit Amanda.

— Ça va renvoyée?

— Aide ton copain à s'habiller, et ensuite viens dans mon bureau.

— D'accord », fit Lucy.

Elle hochait la tête. Elle avait toujours les yeux clos. Elle écouta les pas s'éloigner. Lorsqu'elle n'entendit plus rien, elle retira sa main de la bouche de l'homme et se pencha vers l'avant.

« Recommence, murmura Lucy.

— Quoi?

— Du début!

— Deux cent quatre-vingt-sept, fit-il tandis que Lucy se soulevait et se laissait redescendre. Deux cent quatre-vingt-six. »



« Un! » fit le jeune homme.

Lucy prit une profonde inspiration. Pendant un long moment d'extase, elle fut submergée par les sensations. Tout semblait échapper à son contrôle. Elle se sentait libre et sans entraves, presque perdue. Puis les sensations s'évanouirent. Lucy se leva, rajusta ses vêtements. Elle ramassa la chemise du jeune homme et la tint par les épaules, tandis qu'il glissait ses bras dans les manches.

« Je veux te revoir, dit-il.

— Ferme les yeux », fit Lucy.

Il ferma ses yeux. Elle se pencha et ramassa ses boxeurs.

« Maintenant ouvre-les.

— OK?

— Et voilà, dit-elle en lui tendant ses sous-vêtements. C'est fait. Tu m'as revue! »

Sans un regard en arrière, Lucy sortit des rayons et alla aux toilettes. Elle se rendit ensuite au bureau d'Amanda, qui était petit, dépourvu de fenêtres et désordonné. Une pile de chemises occupait le coin de son bureau. La pile penchait vers la gauche. Lucy regarda le plancher. Elle regarda le mur du fond. Elle joignit les mains dans son dos. Puis elle empoigna la pile de chemises et, la renversant sur le côté, donna de petits coups sur le bureau jusqu'à ce que toutes les chemises fussent parfaitement alignées.

« Tu as besoin d'aide, fit Amanda.

— Je ne dis pas le contraire », répondit Lucy.

Elle remit la pile à sa place, sur le coin du bureau.

« Et qu'est-ce qui est arrivé à tes cheveux?

— Je les ai juste fait couper. »

Elle glissa le côté droit de son toupet derrière son oreille. Les trois touffes de cheveux qui se dressaient juste derrière étaient sans espoir.

« C'est tellement cliché, Lucy.

— Le coup de la bibliothécaire lubrique, tu veux dire ?

— Je ne veux même pas en entendre parler. C'est la première fois qu'une histoire de ce genre arrive ici.

— C'est la première fois que je me fais prendre.

— Tu es renvoyée.

— En général, je suis assez tranquille en haut, dans le coin de la littérature nord-américaine.

— Ramasse tes affaires et va-t'en. »

Lucy tendit l'index et ajusta — très légèrement — les chemises. Elle hocha la tête et quitta le bureau d'Amanda. Elle n'avait rien à ramasser dans son propre bureau, et aucun collègue qu'elle eut besoin de saluer. Elle se dirigea vers la porte principale et sortit.

Une fois sur le trottoir, elle s'immobilisa. On venait de la renvoyer d'une manière ridicule et humiliante, et elle voulait éprouver de la honte, être submergée par le doute jusqu'à ne plus savoir qui elle était, se sentir désorientée. Mais elle ne sentait rien, que l'air sec et poussiéreux. Un bus s'arrêta devant elle. Elle n'avait pas réalisé qu'elle se tenait à un arrêt. Lorsque les portes s'ouvrirent, elle décida de monter à bord.

Il y avait douze personnes dans l'autobus. Lucy les compta au passage. Elle alla prendre un siège tout au fond, et elle ferma les yeux. Le bus tourna à plusieurs coins de rue. Le corps de Lucy oscillait et penchait.

Lorsqu'elle fut certaine d'avoir perdu la notion du temps, Lucy tira sur la corde.

Elle débarqua de l'autobus, et le regarda s'éloigner. Puis elle observa les environs. Les maisons étaient essentiellement des bungalows des années soixante. Les pelouses étaient entretenues à la perfection. Selon les panneaux de signalisation, Lucy se tenait au coin des rues Druid et Forester. Elle n'était jamais venue dans le coin. Elle n'avait jamais entendu parler de l'une ou l'autre de ces rues. Elle n'était même pas certaine du secteur de la ville où elle se trouvait. Elle savait néanmoins, sans l'ombre d'un doute, que si elle marchait six coins de rue vers le nord, puis quatre coins de rue vers l'ouest, et puis encore neuf vers le sud, elle se retrouverait devant chez elle.

« Et merde ! »

Elle marcha jusqu'au milieu de la rue. Elle ferma les yeux et tendit les bras et se mit à tourner lentement sur elle-même dans le sens des aiguilles d'une montre. Mais peu importe la direction vers laquelle Lucy se tournait, elle connaissait le chemin pour rentrer à la maison.



Angie sortit son téléphone et mit le chronomètre en marche. Puis elle attendit sa sœur sur le trottoir, de l'autre côté de la rue. Quarante-cinq minutes passèrent avant qu'un taxi sale et cabossé n'arrive et que Lucy n'en débarque. Cela faisait presque huit ans qu'Angie n'avait pas vu sa sœur, et la première chose qu'elle remarqua — et dont elle ne parvint plus à détacher le regard — fut sa coupe de cheveux. Son toupet faisait certainement sept centimètres de moins du côté droit que du côté gauche. Le bas était taillé en zigzag, comme la bouche d'une citrouille d'Halloween. Trois touffes se dressaient au sommet de sa tête. Les cheveux de Lucy n'étaient ni à la mode, ni d'avant-garde : ils avaient tout simplement l'air fous.

Angie traversa la rue. Lucy se retourna et la vit approcher. Elles s'immobilisèrent à un mètre de distance. Ni l'une ni l'autre ne franchit l'espace qui les

séparait. Angie essayait de ne pas fixer les cheveux de Lucy.

« C'est moi. Ta sœur. Angie.

— Je ne savais pas que tu allais venir.

— Moi non plus.

— Tes seins sont énormes !

— Bien, je suis *enceinte*.

— Comment as-tu trouvé ma maison ?

— Tu es dans l'annuaire téléphonique.

— C'est vrai.

— Veux-tu savoir combien de temps j'ai attendu ?

— Oui ! »

Angie sortit son téléphone de son sac à main. Elle consulta le chronomètre.

« Quarante-sept minutes et vingt secondes.

— Pas si mal.

— Non. J'imagine que c'est pas si mal.

— Tu me donnes cinq minutes ?

— Bien sûr », fit Angie en programmant le minuteur.

Lucy se retourna et monta l'escalier de sa maison au pas de course. Ses cheveux étaient tout aussi irréguliers à l'arrière.

Du plus loin qu'Angie se souvienne, sa sœur avait toujours été crispée. Ses résultats scolaires l'avaient obsédée. Elle était considérée comme l'une des plus jolies filles de l'école, mais n'était jamais sortie avec personne. Elle couchait pourtant avec à peu près n'importe qui, et semblait toujours choisir des partenaires littéralement très en dessous d'elle. Plus vieille, Lucy avait toujours détesté les imprévus. Tout en attendant sur le trottoir, en face de la maison, Angie se disait que sa sœur avait finalement craqué à force de vouloir tout contrôler.

Son minuteur sonna. Elle traversa la pelouse, impeccable comme un vert de golf. Elle enleva les brins d'herbe de ses souliers et cogna à la porte. On ouvrit immédiatement.

« Angie ! s'écria Lucy.

— Puis-je entrer ?

— Mais je t'en prie », fit Lucy, et Angie entra dans la maison.

Deux minces carpettes occupaient le vestibule, posées l'une à côté de l'autre. Angie resta près de la porte. Elle pouvait voir le salon, où des fauteuils blancs agencés étaient adossés au mur du fond. Dans aucune des deux pièces on ne voyait de tasse à café ou de journaux, ou quoi que ce soit d'inattendu.

L'endroit n'avait pas l'air habité. On aurait dit une publicité.

«Peux-tu enlever tes chaussures? demanda Lucy.

— Hmm...

— S'il te plaît.

— Une minute», fit Angie.

Elle s'assit sur le plancher, et leva ses pieds dans les airs.

«Voyons, Angie. Tu es une grande fille maintenant.

— De toute évidence, tu n'as jamais été enceinte.

— Il n'est pas trop tard», fit Lucy en croisant les bras.

Angie gardait les pieds levés, et l'effort tendait les muscles de son ventre.

«Si tu veux que j'enlève mes chaussures, il va falloir t'en occuper.

— Comment ça? Tu n'enlèves jamais tes chaussures?

— C'est juste difficile.

— Est-ce que tu les gardes pour dormir?

— Peux-tu juste m'aider?

— Pas si tu ne t'aides pas toi-même.

— D'accord », cria Angie.

Elle poussa son soulier gauche avec son pied droit. Le soulier jaillit dans les airs et atterrit à l'envers sur la carpeite de gauche. Elle fit de même avec l'autre soulier, qui atterrit sur la carpeite de droite. Lucy ramassa les deux souliers. Elle les plaça à côté des siens, dans le placard de l'entrée. Puis elle tendit la main et aida Angie à se relever.

« Le plus difficile, c'est de les remettre.

— Eh bien, peut-être que je pourrai te donner un coup de main. »

Les deux sœurs allèrent au salon. Lucy prit place dans le fauteuil de gauche. Angie s'assit lentement dans l'autre. Elle regardait sa sœur, sachant bien que celle-ci essaierait de deviner ce qu'elle s'apprêtait à dire. Angie attendit un peu. Puis encore un peu. Puis elle cracha le morceau.

« Je suis allée voir le Requin ! »

C'était le nom qu'utilisaient systématiquement les frères et sœurs Weird pour désigner leur grand-mère.

« Mon Dieu, pourquoi ?

— Tu ne t'attendais pas à ça, n'est-ce pas ?

— Non. Non, je ne m'attendais pas à ça.

— Elle dit qu'elle est sur son lit de mort.

— Encore ?

— Oui, je sais.

— Elle habite toujours dans la rue Blake?

— Non. Elle est à l'hôpital de Vancouver. Chambre 4-206.

— Raconte.

— Ne te réjouis pas trop vite. Elle n'a pas du tout l'air malade. En revanche, elle prétend qu'elle va mourir le jour de son anniversaire.

— Très dramatique.

— Elle était assez convaincante, Lucy.

— Tu es la seule qui croit encore le truc du saignement de nez.

— Elle prétend aussi que...

— Ce n'est pas comme si on n'était pas tous capables de faire ça. C'était tellement pratique pour sortir des cours d'éducation physique, tu te souviens?

— Elle prétend aussi qu'elle nous a donné des pouvoirs spéciaux à notre naissance.

— Magnifique.

— À l'époque, elle pensait que c'étaient des dons. Mais aujourd'hui, elle réalise que c'étaient des malédictions.

— Des maléçons!

— Laisse-moi finir...

— Qu'est-ce que tu as reçu?

— Écoute-moi!

— Qu'est-ce qu'elle prétend t'avoir donné?

— Je peux tout pardonner.

— Et moi?

— Tu ne te perds jamais.

— Tu as toujours été sa préférée.

— Lucy! Écoute! Je la crois!

— Non, tu ne la crois pas.

— Je commence à la croire», fit Angie.

Elle regarda sa sœur. Elle aurait aimé que les choses ne soient pas toujours si difficiles.

«Pose-toi la question. T'es-tu déjà perdue?

— J'ai un sens inné de l'orientation.

— Exactement. Et j'ai toujours laissé à peu près tout le monde me marcher sur la tête.

— C'est pas simplement un manque d'amour-propre?

— Elle m'a chargée de vous trouver et de vous ramener dans sa chambre d'hôpital pour qu'elle

puisse annuler les malédictions au moment de sa mort.

— Elle t'a donné... une quête?

— Ne ris pas de moi.

— Ne sois pas risible.

— Treize jours...

— Tu prends vraiment ça au sérieux?

— Ça me semblait assez long, mais plus maintenant.

— Est-ce qu'on sait seulement où est Kent?

— Ça semble suffisamment long, non?» demanda Angie.

Elle regarda sa sœur, et la vit partagée entre la pitié et le scepticisme.

«Tu penses que je suis devenue folle.

— Non. Non. C'est juste intense. C'est tout. J'ai besoin d'un peu de temps pour assimiler tout ça.

— Il y avait des vieilles dames qui s'évanouissaient, et des infirmières qui couraient, et les lumières faiblissaient. Elle a attrapé mon bras et elle a écrit son numéro de téléphone dessus et je n'arrive toujours pas à l'effacer. Notre avion a pris en feu! Il a fallu atterrir d'urgence. On allait tous mourir! Et alors j'ai composé le numéro! J'ai accepté de le faire! Et alors l'avion a atterri!

— Tu veux du thé? La bouilloire chauffe.

— Est-ce que tu entends ce que je te raconte?

— Crois-tu vraiment que l'avion se serait écrasé si tu n'avais pas appelé le Requin?

— Je pense que... Oui, je le crois.

— Angie, ça s'appelle de la pensée magique. Tu as toujours eu une tendance à ça. Toute la famille a une tendance à ça. Il n'y a pas de quoi paniquer, n'empêche que c'est une maladie mentale reconnue. C'est dans tous les manuels.

— Tu penses qu'on a été obligés d'atterrir à Winnipeg par pure coïncidence ?

— Je crois même qu'il y a un médicament pour ça, maintenant. »

Les deux sœurs se turent. Angie avala sa salive plusieurs fois. Elle se mordit les joues. Elle essaya de prendre de grandes respirations. Mais rien ne fonctionna. Les larmes montèrent. Angie commença à sangloter.

« Je ne vais pas accepter de le faire juste parce que tu pleures.

— Je s... s... suis désolée, dit Angie. J'essaie de m... m... me retenir. J'essaie vr... vraiment tr... très fort. »

Elle essuya son nez avec le revers de sa manche. Légèrement dégoûtée, Lucy alla chercher une boîte

de mouchoirs qu'elle tendit à sa sœur. Angie se moucha, mais sa poitrine se soulevait encore.

«J'ai été mise à la porte, aujourd'hui, fit Lucy. Je me suis fait prendre à baiser un inconnu dans les 813.

— P... Pas vrai !

— C'est vrai.

— Comme... quand... tu travaillais chez F... Frosty Queen?

— Oui.

— Et... chez I... deal Coffee... et chez Cinnamon... to... Go?

— Pas besoin de faire la liste.

— Mais tu ne p... penses p... pas que c'est une... drôle de coïn... cidence? Que tu te fasses congédier... aujourd'hui?

— Ça ne veut rien dire, Angie.

— D'accord.»

Elle respira à fond plusieurs fois, et recommença à sangloter.

«Oh mon Dieu, fit Lucy. Je vais aller voir Abba.

— Vraiment? Tu... vas le faire?

— Seulement parce qu'on aurait dû le faire depuis longtemps.

— Merci, Lucy. C'est... tellement... im... portant.

— Je peux pas croire que ça fonctionne encore.

— C'est... parce... que tu as... bon cœur.

— J'ai pas de chance.

— Mais tu v... vas... vraiment y aller?

— Oui, oui. Je viens de te dire que j'irais. Je suis prête à aller voir Abba, mais pas plus. »

Angie hocha la tête. Elle s'extirpa du fauteuil, traversa la pièce et prit place dans le fauteuil de Lucy, à moitié sur sa sœur, à moitié à côté d'elle. Elle se tourna afin de pouvoir la serrer dans ses bras.

« Attention à ma chemise.

— C'est... tellement... important... pour... moi.

— Attention avec ton nez. Tiens, souffle. Tout va bien aller. Il y a une petite chose que nous devons d'abord faire.

— C'est quoi?

— Il faut aller voir notre mère.

— D'accord, fit Angie. Je vais le faire. »

Dans la cuisine, la bouilloire se mit à siffler. Lucy utilisait ce truc depuis l'école secondaire, précisément

afin d'interrompre des épisodes comme celui-ci. Le sifflement devint plus fort, et plus strident, mais Angie ne lâcha pas prise et Lucy ne tenta pas de se libérer.



De toutes les choses que les frères et sœurs Weird avaient accomplies ensemble, Rainytown était la plus importante. Il s'agissait d'une ville entièrement constituée de boîtes de carton, construite dans le grenier du chalet familial. Ils travaillaient sur le projet tous les étés, les jours de pluie. Deux facteurs en particulier contribuèrent à la genèse de Rainytown : le fait qu'il ait plu sept jours d'affilée à l'été 1994, et que plusieurs semaines auparavant, Kent ait découvert de nombreuses boîtes de carton, petites et grandes, dans les ordures d'un voisin.

Kent avait traîné les boîtes au chalet dans l'intention de transformer ses sœurs en filles-robots, un jeu qui n'intéressait pas tellement Lucy et Abba. Le projet tomba dans l'oubli jusqu'au sombre et grisâtre matin du septième jour, lorsqu'ils regardèrent dehors et virent que la pluie tombait toujours. À court d'idées

neuves, ils suivirent Kent jusqu'au grenier, où la bisbille éclata presque immédiatement.

« Attends un peu, Kentucky, fit Richard en utilisant un surnom que Kent détestait. Évidemment que c'est moi le savant fou, puisque je ne peux pas être une fille-robot, et que je suis plus vieux que toi.

— C'est pas juste ! » fit Kent. Un filet de sang commença à couler de sa narine gauche.

« La vérité n'est pas juste, dit Richard, invoquant l'expression qui servait de devise officieuse à la famille Weird.

— Tu sais qu'on ne sera pas d'accord », fit Abba.

Le nez de Kent arrêta de saigner.

« C'est pas parce que je suis une fille que je peux pas être le savant fou », dit Lucy.

Elle commença à ramasser des boîtes. Richard tenta de les lui arracher des mains. Une bataille s'ensuivit. Leurs voix montèrent de volume et de fréquence, et bientôt la tête de leur mère émergea dans le grenier.

Nicola fut troublée par ce qu'elle vit. Abba semblait pleurer, bien qu'il fût difficile de s'en assurer à cause de la boîte qui lui recouvrait la tête. Angie était également en pleurs — mais bon, quand ne l'était-elle pas ? — parce qu'elle ne parvenait pas à retirer la boîte de mouchoirs attachée à son pied avec du ruban gommé. Lucy frappait Richard sur la tête à répétition avec un long tube en carton.

« Arrêtez ! cria leur mère. Arrêtez ! Arrêtez ! Arrêtez ! »

Nicola, qui n'avait pas tendance à perdre la tête, regarda ses enfants, puis regarda les boîtes éparpillées sur le plancher.

« Qu'est-ce que vous essayez de faire ? »

— De fabriquer des robots, répondit Kent en toute honnêteté.

— Des robots ? Vous pouvez sûrement trouver quelque chose de mieux que ça. Quelque chose de plus... »

Il y eut un silence. On pouvait entendre la pluie marteler le toit. Les yeux de leur mère semblaient fixés sur une chose éloignée. Le silence capta leur attention, et l'expression de leur mère, triste et pensive, les détourna de leurs petites personnes.

« Plus quoi ? »

— Juste *plus*, fit Nicola. Plus grand. À plus grande échelle. Pas un truc que vous avez vu dans un film. Quelque chose d'original. Quelque chose qui ne vous appartienne qu'à vous.

— D'accord...

— Comme quoi ?

— Comme quoi, maman ? Dis-le-nous !

— Comme une ville !

— C'est une idée géniale!

— Une idée géniale de maman!

— Ça a l'air de vous surprendre...

— Par quoi on commence?

— Un hôtel de ville?

— Une station de télé!

— Une piste de motocross!

— C'est toi qui choisis, maman, fit Richard.

— Un salon de coiffure, dit-elle spontanément. Un institut de beauté. »

Ils se mirent donc au travail. Cet après-midi-là, ils conçurent et construisirent le salon de coiffure. Il était temps, situé dans ce qui deviendrait le cœur de Rainytown, le premier de plusieurs édifices à venir.



N'eût été Besnard, Nicola aurait accompli de nombreuses choses dans sa vie. Après la disparition de son mari, pourtant, elle ne fit aucune de ces choses. Elle ne s'y essaya même pas. Deux jours après que la Maserati froissée de Besnard eut été tirée de la baie Georgienne, où elle était apparemment tombée après avoir quitté la route et dévalé une falaise, Nicola monta dans sa chambre, ferma la porte et ne ressortit plus.

Les frères et sœurs Weird supposaient que leur mère, tout comme eux, attendait que l'on retrouve le corps de leur père. Lorsque la Maserati avait été remorquée hors de l'eau, le corps de Besnard n'était pas. On présuma qu'il avait été emporté par le courant, qui le repousserait bientôt sur le rivage. Deux semaines plus tard, pourtant, le corps de leur père n'avait toujours pas été retrouvé, et leur mère n'était pas ressortie de sa chambre.

Les repas qu'Angie laissait dans le corridor restaient intouchés, et elle commença à soupçonner que sa mère quittait sa chambre la nuit afin de préparer sa propre nourriture. Elle régla son réveille-matin pour trois heures trente. Elle descendit à la cuisine sur la pointe des pieds, et se prépara un pyrex de café afin de rester éveillée. C'était la première fois qu'elle essayait le café. Elle sirota une gorgée et versa le reste dans l'évier. Ce fut le seul café qu'elle goûta jamais.

Angie s'assit à la table de la cuisine et attendit. En l'absence de ressources pour l'aider à rester éveillée, elle s'endormit rapidement. Lorsqu'elle se réveilla, Nicola était au comptoir. Elle portait un tailleur noir, des souliers à talons hauts et un fin collier de perles. Elle se préparait un tas de sandwiches — l'équivalent d'un pain au complet. Angie la regarda beurrer douze tranches de pain. Elle posa le couteau et ouvrit le réfrigérateur. L'ampoule éclaira ses cheveux coiffés avec soin. Elle prit un pot de cornichons et essaya de dévisser le couvercle.

« Au moins je sais que tu manges », fit Angie.

Sa mère ne semblait pas entendre. Elle continuait de s'échiner sur le pot de cornichons.

« J'ai dit : je suis contente de savoir que tu manges ! »

Frustrée, Nicola posa le pot toujours fermé sur le comptoir. Angie ouvrit le tiroir à ustensiles. Elle prit un couteau et tapa en cercle sur le couvercle du pot de cornichons. Puis elle remit le pot sur le comptoir, et le couteau dans le tiroir. Tandis qu'Angie retournait s'asseoir à la table, Nicola tenta encore une fois d'ouvrir le pot.

« Hé ? Maman ? »

— Ah ! » fit Nicola au moment où le couvercle céda enfin.

Elle harponna quatre cornichons, les trancha et les posa sur le pain beurré. Elle sortit une tomate du réfrigérateur. Angie l'enleva du comptoir et la tint dans sa main. Sa mère retourna au réfrigérateur et sortit une autre tomate du tiroir à légumes.

« S'il te plaît, dit Angie, ne fais pas ça. Ne nous fais pas ça. »

Nicola trancha la tomate. Elle assembla les sandwiches et les empila sur un plateau qu'elle emporta en direction de la porte de la cuisine. Angie barra le chemin de sa mère. Nicola s'arrêta. Les sandwiches chancelèrent. Pendant un très bref instant, Angie fut certaine que sa mère l'avait reconnue et que tout allait s'arranger. L'expression de reconnaissance

disparut alors du visage de sa mère. Elle disparut si rapidement qu'Angie n'aurait su dire si elle avait pris sa mère au dépourvu et dévoilé son petit numéro, ou si au contraire elle s'était imaginé cette expression. Tout en gardant le plateau bien droit, Nicola se pencha vers l'avant. Elle s'inclina jusqu'à ce que ses yeux soient à la même hauteur que ceux d'Angie.

« Est-ce que tu restes ici toi aussi ? demanda Nicola. C'est un si bel hôtel. »

Ne pas être reconnue de sa mère était déconcertant, et pourtant, ce qui troubla le plus Angie furent la joie et la confiance que l'on sentait dans la voix de Nicola. D'aussi loin qu'Angie se souvenait, la voix de sa mère n'avait jamais communiqué de telles émotions.

« Comment t'appelles-tu ?

— S'il te plaît. Maman ? Arrête ?

— Eh bien, qui que tu sois, fit-elle en touchant le nez d'Angie avec le bout de son index, tu es mignonne comme tout ! »

Angie baissa les yeux. Elle regarda les souliers de sa mère la contourner. Elle ne se retourna pas lorsque Nicola Weird quitta la pièce, monta les escaliers et cessa pour toujours d'être sa mère.



Angie fut étonnée de voir Lucy lui tendre un oreiller et une couverture.

«Attends une minute. Je dois dormir sur le divan, et je dois faire mon lit moi-même? C'est pas une façon de traiter ses invités.

— Tu n'es pas une invitée, fit Lucy. Tu fais partie de la famille.»

Angie se mit à pleurer. Lucy éteignit la lumière.

Le lendemain matin, Angie se réveilla avec les jambes raides et un mal de dos. Elle alla à tout petits pas jusque dans la cuisine, où Lucy avait déjà préparé à déjeuner.

«T'es-tu mise au café?» demanda-t-elle.

Angie secoua la tête. Lucy lui versa un verre de jus d'orange. Les œufs durs étaient cuits à la perfection. Les rôties étaient dorées. Leur taxi arriva à huit heures cinquante-cinq. La valise de Lucy était déjà près de la porte et Angie ramassa ses affaires en vitesse. Après avoir vérifié trois fois la serrure, Lucy descendit leurs valises jusqu'au trottoir. Angie inspecta longuement le taxi.

Le grand-père d'Angie, Samuel D. Weird, avait fondé les Taxis Grace en mille neuf cent soixante-trois. Il avait donné à l'entreprise le nom de sa mère. Lorsque Besnard reprit les affaires, en mille neuf cent quatre-vingt-deux, les Taxis Grace étaient devenus la seconde plus grande flotte de taxis de la ville de Toronto.

Avec le temps, Besnard élaborait plusieurs théories à propos des taxis. Tout d'abord, il croyait qu'il fallait formuler un souhait avant de héler un taxi. Si le premier taxi qui passait s'arrêtait pour vous prendre, votre souhait se réaliserait. Il pensait également que chaque trajet en taxi était une métaphore, et qu'on pouvait l'interpréter comme les feuilles de thé ou les lignes de la main. Mais la théorie la plus chère à son cœur était que votre choix de taxi reflétait la manière dont vous vous perceviez. De toutes ses théories, c'était celle qu'il avait transmise à ses enfants avec le plus de vigueur.

« Pas de bosses ni d'égratignures visibles, dit Angie en faisant lentement le tour du taxi.

— Tu fais encore ça ?

— J'aurais aimé un modèle plus récent, fit Angie en complétant son inspection.

— Pas dans cette ville.

— Vraiment ?

— J'en ai bien peur.

— D'accord, on le prend, fit Angie en s'asseyant derrière le chauffeur. À l'aéroport.

— Mais d'abord, dit Lucy en prenant place et en fermant la portière, à la maison de retraite Crépuscules dorés, 170, rue Lipton.

— Je ne pensais pas que tu voulais dire immédiatement, fit Angie.

— Tu pensais que je voulais dire quand, au juste ?

— Je sais pas. À un moment donné. Tu sais. Dans un avenir rapproché. »

Lucy leva les yeux au ciel. Six minutes plus tard, le taxi s'arrêtait devant le cent soixante-dix de la rue Lipton. L'extérieur de la maison de retraite Crépuscules dorés était bétonné et déprimant. C'était pire à l'intérieur. Des décennies de fauteuils roulants avaient imprimé des roulières dans la mince moquette grise. Dans le vestibule, l'horloge grand-père penchait à gauche. Ça sentait le médicament, et les murs étaient peints d'un jaune excessivement optimiste.

« C'est vraiment ce qu'on peut lui payer de mieux ?
demanda Angie.

— C'est déjà plus que ce qu'on peut payer. »

Elles suivirent le couloir. Angie essaya de ne pas regarder à l'intérieur des chambres. Elle n'y parvint pas. Certains résidents la suivaient des yeux. D'autres regardaient tout simplement à travers elle. Mais le plus déroutant, pour Angie, était leurs coupes de cheveux, composées de zigzags et de touffes asymétriques juste au-dessus des oreilles. Tous les résidents, sans exception, arboraient des coiffures étrangement similaires à celle de Lucy.

« Qu'est-ce qui s'est passé avec leurs cheveux ?
demanda Angie.

— Tu vas voir », fit Lucy.

Elles prirent l'ascenseur. Ni l'une ni l'autre ne disait un mot. Les portes s'ouvrirent à l'étage B2, et Lucy montra du doigt une pancarte en carton écrite à la main et collée avec du ruban gommé, juste de l'autre côté du corridor. Sur la pancarte, on pouvait lire :

SALON DE COIFFURE IL ÉTAIT TEMPS

Angie sortit de l'ascenseur. Les portes commencèrent à se refermer.

« J'irais bien avec toi, mais je viens juste de me les faire couper.

— C'est pour de vrai ? lui demanda Angie.

— T'inquiète pas, fit Lucy en tendant la main afin de retenir les portes. Elle ne te reconnaîtra même pas. »

Elle enleva sa main. Les portes de l'ascenseur se refermèrent. Angie fit trois pas, et s'arrêta juste devant la porte sur laquelle se trouvait la pancarte. Angie laissa sa main plusieurs secondes sur la poignée en métal. Puis elle l'abaisse et entra.

La pièce était de toute évidence un ancien local de concierge. Elle était exiguë et éclairée par une simple lampe sur pied. Le mur du fond était couvert d'une étagère faite de deux-par-quatre et de contreplaqué. Il y avait un évier dans le coin, et plusieurs vadrouilles accrochées juste à côté. Vis-à-vis de l'évier se trouvait une chaise de cuisine en bois, sur laquelle dormait sa mère.

Angie la regarda dormir. Elle compta mentalement jusqu'à soixante. Elle referma la porte avec vigueur et Nicola se réveilla.

« Je peux vous aider ? »

— C'est moi. Angie. »

Elle observa attentivement Nicola. Pendant une fraction de seconde, elle fut certaine que sa mère l'avait reconnue. Mais l'expression s'évanouit aussitôt et, une fois de plus, Angie ne pouvait savoir si elle avait pris sa mère en défaut ou imaginé des choses.

« Vous venez pour une coupe ? »

— C'est moi. Ton quatrième enfant. Angie.

— Vous avez de la chance. Monsieur Weston a annulé.

— Je vais bientôt avoir un bébé...

— Je suppose qu'il faudrait plutôt dire qu'il a *été* annulé.

— Vraiment? Rien du tout?

— Dieu ait son âme », dit Nicola.

Elle prit la chaise et la plaça dos à l'évier. Elle tapota le siège et Angie s'assit. Sa mère noua une serviette de plage pêche autour de son cou. Elle toucha le front d'Angie, l'encourageant délicatement à pencher la tête vers l'arrière. Elle lava ses cheveux. L'eau était chaude. Le shampoing sentait le savon au lait de chèvre, ce qui rappela à Angie la baignoire pleine de frères et de sœurs, dans leur maison du boulevard Palmerston. Elle s'abandonna au sommeil. Elle se réveilla avec les cheveux mouillés.

« Vous devez être fatiguée.

— Je ne me sentais pas si fatiguée.

— Il y a quelque chose dans cette pièce qui pousse vraiment les gens à dormir », fit Nicola.

Elle tira une serviette blanche sur le mur du fond, dévoilant un miroir.

« Rien de pire que de devoir se regarder à longueur de journée », dit-elle.

Angie se leva et Nicola apporta la chaise en face du miroir. Angie se rassit. Elle regarda le reflet de sa mère, qui ramassa ses cheveux mouillés puis les laissa retomber sur ses épaules.

« Qu'est-ce que vous envisagiez ?

— Les pointes ?

— Je pense qu'il faut plus que ça.

— Non. Oh non. Juste les pointes.

— Pourquoi vous ne me laisseriez pas essayer quelque chose ?

— Les pointes, c'est tout ce qu'il me faut. Vraiment. »

Nicola acquiesça d'un hochement de tête. Elle saisit ses ciseaux, prit entre ses doigts une mèche de douze centimètres et, d'un geste ferme, sans la moindre hésitation, coupa. La mèche de cheveux noirs tomba au sol. Angie la fixa du regard. Une seconde mèche, encore plus longue, tomba juste à côté. Dans le miroir, elle vit une troisième mèche dans les ciseaux de sa mère, et au moment où les lames se rapprochaient, Angie ferma les yeux.

« Combien de semaines ?

— Hmm ?

— Je sais qu'on n'est pas censé poser la question, mais je me demande qui ne remarquerait pas qu'il y a un bébé à bord.

— Trente-cinq semaines. À peu près?

— Une fille?

— Oui, c'est une fille.

— C'est bien ce que je pensais. Vous le portez trop bas pour que ce soit un garçon.

— Si elle avait été un garçon, je l'aurais appelée Besnard.

— Vous vous êtes lancée seule là-dedans?

— C'était le nom de mon père, fit Angie. Besnard. Besnard Richard Weird?»

Elle ouvrit les yeux. Nicola continuait de couper.

«Désolée, dit Nicola. Je ne voyais pas d'alliance, c'est tout. Est-ce que je suis indiscreète?

— Non. Ça va. Il n'y a personne.»

La mère d'Angie fit claquer sa langue.

«Tu désapprouves? demanda Angie.

— Si une femme veut un enfant, alors il n'y a rien de pire que de ne pas en avoir. Seulement, c'est très difficile de s'en tirer toute seule.

— Est-ce que tu as des enfants?

— Non, non. Enfin, j'en ai presque eu.

— Qu'est-ce qui s'est passé?

— J'ai perdu mon mari.

— De quelle manière?

— Une tempête.

— Une tempête?

— La Grande Tempête de deux mille un. Il s'est perdu en mer. Vous vous en souvenez? De la tempête?»

Les ciseaux s'arrêtèrent. Les deux femmes se regardèrent dans le miroir.

« Bien sûr.

— Y étiez-vous?

— J'ai parfois l'impression que j'y suis encore.

— Avez-vous aussi perdu quelqu'un?

— Oui », fit Angie.

Nicola hocha la tête. Elle se remit à couper les cheveux d'Angie. Elle pratiqua six encoches de plus à l'arrière, puis donna trois coups rapides tout en haut. Elle tira une mèche du côté droit et la coupa à un endroit apparemment choisi au hasard. Elle fit la même chose du côté gauche. Elle troqua ses ciseaux contre le séchoir à cheveux, qu'elle régla au maximum, et ce n'est qu'à ce moment qu'Angie se permit enfin de pleurer.

Nicola éteignit le séchoir à cheveux et s'écarta. Angie regarda dans le miroir. Ses cheveux semblaient

encore plus chaotiques que ceux de Lucy. Quelques régions du côté droit paraissaient intouchées, tandis que tous les cheveux du côté gauche étaient coupés plutôt court. Son toupet avait été taillé en zigzag. Quatre couettes pointaient sur le dessus.

« Alors? demanda Nicola. Ça vous plaît?

— J'adore ça, maman.

— C'est parfait. »

Lucy attendait près de l'ascenseur. Son visage resta neutre. Elle appuya sur le bouton pour remonter, mais les portes de l'ascenseur ne s'ouvrirent pas, et elle se mit alors à rire.

« On dirait qu'on est des sœurs jumelles ! dit Lucy en passant ses mains sur la tête d'Angie.

— C'est vraiment si moche?

— Je ne croyais pas que tu irais jusqu'au bout.

— Je continue de croire qu'elle fait semblant.

— Elle ne fait pas semblant.

— J'ai vu son regard, dit Angie. Comme si elle me reconnaissait. Pendant une seconde. »

Lucy s'immobilisa. Elle prit les mains d'Angie et les serra longuement.

« C'est de ça qu'elle fait semblant, dit Lucy. Aucun doute là-dessus.

— Semblant de quoi ?

— Au début, pendant un instant, elle fait comme si elle te reconnaissait. Juste pour voir si elle est censée te reconnaître. Et puis ça disparaît. Ça disparaît toujours.»

On entendit un ping. Les portes de l'ascenseur s'ouvrirent et elles y entrèrent.

«Je n'avais pas pensé à ça.

— Ça disparaît toujours.

— Quand même. Peut-être. Je sais pas.

— Arrête de te tourmenter avec ça.

— Est-ce que c'est grave ?

— Il faut aller à l'aéroport. Notre avion décolle à onze heures quinze.

— Je suis vraiment contente que tu...

— C'est pas grand-chose. Ne pleure pas.

— Je ne... pleure pas.

— Ça va. Calme-toi. Tout va bien aller.

— Tout est... si... é... mouvant... en ce... moment.

— Je sais, fit Lucy, je sais. Ça l'a toujours été.»

Les portes de l'ascenseur s'ouvrirent. Elles suivirent les ornières des fauteuils roulants jusqu'au vestibule. Le taxi les attendait toujours.



Il était onze heures cinquante-six lorsque Richard Weird ouvrit les yeux et regarda le réveille-matin à son chevet. Il examina l'oreiller à ses côtés. Personne ne semblait avoir dormi dessus, et il sut qu'elle était partie.

Richard se coucha sur le dos et regarda le plafond, qui venait d'être peint en blanc nuage. L'absence de sa femme lui inspirait la même réaction émotive que le plafond. Il se sentait superficiel, affligé de défauts, mais également soulagé. Il se sentait en sécurité.

Il s'assit sur le bord du lit et enfonça ses orteils dans le tapis angora bleu. Il prit ses cigarettes sur la table de chevet. Il en alluma une, aspira une longue bouffée. Il en avait fumé la moitié lorsqu'il se leva. La cendre, qui faisait plus de deux centimètres de longueur, tomba sur le plancher. Richard traversa la chambre et ouvrit le premier tiroir de sa commode.

Sous ses chaussettes, il trouva le sac mauve avec des cordons jaunes. Il l'ouvrit et le retourna. Seules deux alliances en tombèrent.

Une des alliances était en argent. Elle lui avait été donnée par sa première femme, Nancy Kensington. Ils s'étaient mariés en mars deux mille trois, moins de deux ans après la mort de son père. Leur union avait duré dix-sept mois. Elle s'était terminée essentiellement parce que Richard avait rencontré Debra Campbell.

Debra avait offert à Richard la seconde alliance, qui était en or, pendant une cérémonie qui s'était tenue le cinq août deux mille cinq, le jour même où son divorce avec Nancy avait été complété. Dès l'instant où ils étaient sortis de l'hôtel de ville de Toronto et s'étaient retrouvés dans la rue Queen, Richard avait senti qu'il commençait à s'éloigner. Ils réussirent à tenir le coup durant dix mois. Debra affirmait que la distance émotive de Richard était une décision consciente, et il avait été incapable de la contredire.

Il était ensuite resté résolument célibataire pendant trois ans. Le vingt septembre deux mille neuf, il s'était marié avec Sarah English, la femme qui lui avait donné l'alliance qui se trouvait toujours à son doigt. Il l'avait épousée en croyant que leur amour serait éternel. Et chaque jour où il se réveillait à ses côtés, Richard se sentait un peu plus amoureux d'elle. Cela signifiait que, chaque jour, il se sentait un peu plus vulnérable par rapport à elle. C'était une simple question de temps avant que Richard, sous

l'emprise de cette insécurité croissante, ne décidât de s'éloigner.

Ce phénomène s'était produit durant ses trois mariages. Ce phénomène s'était produit avec chaque femme dont il était tombé amoureux.

Il fit passer sa cigarette de sa main gauche à sa main droite, et mit la jointure de son annulaire dans sa bouche. Après avoir humecté son doigt, il fit glisser l'alliance. Il la déposa dans le sac. Il y remit également les deux autres alliances. Puis il resserra les cordons jaunes et rangea le sac sous ses chaussettes. Lorsqu'il ferma le tiroir, de la cendre tomba de nouveau sur le tapis.

Il était aux toilettes, en pleine vidange matinale, lorsqu'il remarqua des mots écrits avec du savon sur le miroir. Il tira la chasse et se lava les mains. Puis il lut le message.

Richard, désolée, mais je te quitte.
Je crois que c'est ce que tu veux. Je
pense que tu m'aimes encore.
(TOURNE)

«Tourne?» demanda Richard.

Il regarda longuement son reflet. Le mot *désolée* semblait écrit sur son front. Il ouvrit la pharmacie. Le message, toujours écrit au savon, se poursuivait à l'arrière. Le dos de la porte était blanc, comme le savon, et Richard dut ouvrir et fermer la porte jusqu'à ce qu'il trouve un angle qui lui permette de lire.

Si c'est le cas, prouve-le. Je retourne chez moi. Mon avion part à dix-sept heures quinze. Notre couple mérite d'être sauvé. N'aie pas peur de moi.

Sarah

Richard referma la porte de la pharmacie. Le soleil perça les nuages et inonda la salle de bain de lumière.

Il se précipita dans la chambre à coucher et prit sa caméra sur la table de chevet. Il retourna à la salle de bain. La lumière était toujours parfaite. Il prit plusieurs photos, sous différents angles, de la pharmacie et du message sur le miroir. Il ne baissa sa caméra que lorsque la lumière s'estompa. Il retourna alors à la chambre à coucher, s'habilla, sortit son alliance du sac et la remit à son doigt. Il fit sa valise et appela une limousine pour l'aéroport.

Lorsque la limousine arriva, Richard l'inspecta et décréta qu'elle méritait son approbation.

Il se présenta à l'aéroport international Pierre-Elliott-Trudeau peu avant seize heures. Il se procura sans difficulté un billet pour le vol 487 d'American Airlines à destination de Washington D.C. Il enregistra son sac et prit place dans la queue pour le contrôle de sécurité. Il était seize heures vingt-cinq. L'agent de sécurité tendit la main afin de prendre la carte d'embarquement de Richard. Celui-ci fouilla dans sa poche et mit la main sur la carte. Le papier

était froid. Richard n'eut pas l'impression que ce document pourrait le garder hors de danger. Il sortit la main de sa poche, y laissant la carte d'embarquement.

« Est-ce que je peux vous aider? demanda l'agent de sécurité.

— Non, répondit Richard, je ne pense pas que vous puissiez m'aider. »

Il ramassa sa valise, quitta la file d'attente et s'éloigna. Il allait sortir de l'aéroport — les portes automatiques s'ouvraient déjà devant lui — lorsqu'il les vit. Il tendit le bras et les toucha. Angie et Lucy se retournèrent, et Richard, qui avait levé sa caméra, prit une photo.



Lorsque le moment arriva d'accoucher de Richard, Nicola ne fut pas surprise que son mari la fasse monter dans un taxi, ni qu'il s'installe au volant, mais plutôt qu'il mette en marche le taximètre. C'était le seize mars mille neuf cent quatre-vingt-deux. Nicola était assise sur la banquette arrière. Elle s'accrocha à la poignée de la portière tandis qu'une autre contraction la transperçait. Lorsqu'elle releva les yeux, le taximètre affichait un montant équivalant au nombre de mois écoulés depuis leur mariage : trois dollars.

Durant ces trois mois, Nicola avait été incapable de déterminer si elle aimait Besnard, ou simplement la dose de chaos qu'il injectait dans sa vie. Elle avait eu de moins en moins le temps de s'en s'inquiéter au fur et à mesure qu'avait progressé cette grossesse non planifiée, et maintenant que le bébé était sur le point d'arriver, la question était dépourvue de toute pertinence : si elle aimait Besnard, fantastique ; et si

elle n'aimait que le chaos, il s'agissait d'une ressource apparemment inépuisable.

Besnard roulait à fond la caisse vers le sud, sur University. Il dépassait des voitures à toute allure, fonçait vers des percées dans le trafic qui n'existaient pas encore. Nicola s'accrochait plus fermement à la poignée. Elle trouvait la situation excitante. C'était la première fois qu'elle voyait Besnard au volant. Il conduisait un taxi depuis quatre mois afin de se familiariser avec l'entreprise paternelle, les Taxis Grace, dont il devait hériter. Alors qu'ils approchaient de la rue College, Nicola sentit une contraction venir et la voiture accélérer.

Le feu de circulation était jaune. Le taxi accéléra encore et Nicola resserra sa prise. Le feu passa au rouge. Nicola ferma les yeux. Ils roulaient à toute allure. Elle entendit un froissement métallique et l'arrière du taxi bondit vers la gauche, mais ils ne s'arrêtèrent pas.

Nicola ouvrit les yeux et vit Besnard qui maîtrisait un léger dérapage. Il ralentit et regarda dans le rétroviseur. Il vit que le Ford Falcon rouge n'avait subi que des dommages mineurs, et il accéléra à nouveau. Trente secondes plus tard, il freinait en face de l'hôpital Mount Sinai. Il arrêta le taximètre.

«Sept dollars vingt-cinq ! fit-il. Du jamais vu !

— Tu aurais pu nous tuer !

— Mais je ne l'ai pas fait.

— C'est vrai », dit Nicola.

Elle voulait être fâchée, mais en fait elle se sentait rassurée. Que Besnard pût contrevenir à autant de lois afin de l'emmener aussi vite que possible à l'hôpital était de bon augure, pensa-t-elle. Bien qu'incrediblement douloureux, l'accouchement se déroula sans complications, et Besnard Richard Weird Junior fit son entrée dans le monde six heures plus tard.

Le lendemain matin, grand-mère Weird arriva à neuf heures quarante-cinq, quinze minutes avant le début des heures de visite. Elle allait avoir cinquante-quatre ans. Son fils n'en avait que vingt-deux, et sa belle-fille était à peine âgée de dix-neuf ans. Lorsqu'elle prit le nourrisson dans ses bras, elle fut envahie d'une bouffée de responsabilité maternelle comme elle n'en avait jamais ressenti auparavant — pas même avec Besnard. Ce fut à cet instant précis que les parents du bébé se mirent à narrer les détails de leur périlleux trajet vers l'hôpital.

« Et il a continué à rouler ! fit Nicola.

— C'était trois fois rien, dit Besnard. Même pas un accident. Un petit accrochage de rien du tout. Mais quand même...

— Et il a filé tout droit jusqu'à l'hôpital ! Il ne s'est même pas arrêté !

— Sept dollars et vingt-cinq cents au compteur. Un record ! »

Et tandis que grand-mère Weird écoutait le récit, son cœur se mit à battre plus vite. Elle serra son petit-fils plus fort. Elle aurait voulu lui boucher les oreilles. Elle n'arrivait pas à croire que ses parents étaient en train de transformer un tel accès d'irresponsabilité et d'imprudence en épisode mythologique. Elle sentit dans son cœur, dans son énorme cœur hypertrophié, que ce précieux nouveau Weird devait être protégé. Elle n'estimait pas que ses parents en étaient capables, et elle savait qu'elle ne serait pas toujours là. Elle en conclut que cette tâche incomberait au bébé. Elle désirait tant que son petit-fils possède ce pouvoir, cette capacité d'assurer sa propre sécurité, qu'il prit forme en elle et bascula en lui.



Tous les enfants Weird devinaient que Richard possédait cette aptitude, et ils soupçonnaient que cette protection les recouvrait tous, d'une certaine manière, comme un parapluie. Ils n'en avaient jamais eu la preuve formelle, cependant, jusqu'au vingt-six décembre mille neuf cent quatre-vingt-treize, peu avant seize heures. La maison du boulevard Palmerton était pleine à craquer, et après avoir été dans les jambes une fois de trop, les cinq enfants avaient été emballés dans leurs pantalons de neige et leurs manteaux de ski, et catapultés dans la cour arrière.

Au fond de la cour s'élevait un banc de neige particulièrement haut, créé par la neige qui avait glissé

du toit du garage. C'est dans ce banc de neige que les frères et sœurs Weird commencèrent à forer un tunnel. Abba et Kent s'activaient du côté sud. Lucy et Angie creusaient depuis le nord. Richard supervisait de l'extérieur, afin de s'assurer que les deux extrémités se rencontreraient.

C'était l'hiver où Besnard avait commencé à chauffer le garage dans l'espoir de préserver la Maserati. Le toit n'était pas isolé, cependant, et la chaleur s'en échappait aussi vite que le petit radiateur la produisait. Le garage restait froid, et le seul résultat obtenu par Besnard était une rangée de longs glaçons pointus, qui pendaient juste au-dessus du tunnel. L'après-midi était chaud pour la saison. Il faisait au-dessus de zéro, et la neige était humide, facile à compacter.

Le tunnel était presque terminé, moins d'un mètre séparait les deux équipes d'excavation. Richard ressentit soudain le besoin irrésistible de lever les yeux. Il regarda les glaçons. Il regarda la neige, sous laquelle s'affairaient ses frères et sœurs.

«Sortez maintenant! cria-t-il. Tout le monde dehors, maintenant!»

Il y avait une confiance dans sa voix, une absence totale de doute qu'aucun d'entre eux ne pouvait remettre en question. Ils sortirent en toute hâte du tunnel. Ils coururent aussi vite qu'ils le purent jusqu'à l'autre bout de la cour. Ils s'arrêtèrent juste avant le mur est de la maison. Ils se retournèrent afin de regarder le tunnel. Rien ne se produisit.

« Quoi ? » demanda Lucy.

Ils entendirent alors un craquement, et les énormes glaçons se détachèrent tous du toit. Le tunnel fut perforé à seize endroits.

« Je déteste quand tu fais ça, dit Lucy.

— Tu détestes quand je vous sauve la vie ?

— Tu peux pas en être certain, fit Kent. Ils nous auraient peut-être ratés.

— Ils t'auraient transpercé le crâne !

— Ou peut-être pas. Ils pourraient nous avoir ratés.

— Regarde ça ! dit Richard en pointant le tunnel seize fois perforé. Comment ça aurait été possible ?

— Quand même, dit Lucy, tu n'as aucune preuve que tu nous as sauvé la vie.

— On peut pas en être certains », fit Kent.

Richard poussa un très long soupir.

Et c'est ainsi que les choses s'étaient toujours passées. Même avec des preuves aussi tangibles que seize glaçons géants, obéir aux prédictions de Richard demeurait — à tout le moins pour Lucy et Kent — un acte de foi. Ils finissaient toujours par écouter Richard, mais se demandaient sans cesse ce qui se serait produit s'ils ne l'avaient pas écouté. Le danger aurait-il été exactement tel que Richard l'avait

prédit? La mauvaise tournure des événements aurait-elle été si mauvaise? Au fur et à mesure que passaient les années, ils commençaient à se demander si cette prudence permanente était réellement la meilleure stratégie. Dans le cas de Richard, ça ne semblait pas donner de si bons résultats.



Richard, Lucy et Angie se trouvaient si près de la sortie qu'ils déclenchaient les capteurs et empêchaient les portes automatiques de se refermer. Des voyageurs souffrant du décalage horaire poussaient des soupirs ensommeillés et les contournaient en tirant leurs valises. Angie et Lucy restèrent immobiles jusqu'à ce que Richard baisse sa caméra.

«Tu ne laisses pas encore notre mère couper tes cheveux? demanda-t-il.

— Tu crois que j'ai payé pour ça? répondit Lucy.

— Tu vois, Lucy? demanda Angie. C'est une coïncidence?»

Elle s'avança alors et serra son frère aîné dans ses bras. Son ventre et sept années de séparation rendaient la chose inconfortable.

« Wow, fit-il.

— Pour ton information, je suis enceinte. Pas juste grosse.

— Tu es superbe, dit Richard.

— Le temps file ! » dit Lucy.

Elle fit un geste vers la droite, en direction de l'écran des départs. Tout en haut de la liste se trouvait leur correspondance, le vol Airways Upliffa 812. Il restait quarante-sept minutes avant le décollage.

« Ça ne te semble pas prédestiné ? demanda Angie à sa sœur. Ça ne te donne pas envie d'y croire ?

— Ça ne voudra rien dire si tu ne le convaincs pas de nous accompagner, dit Lucy.

— De quoi est-ce que vous parlez toutes les deux ?

— Quarante-six minutes...

— Compris ! » dit Angie à Lucy.

Elle prit une profonde inspiration.

« Je suis allée voir le Requin.

— Mon Dieu, pourquoi ?

— C'est exactement ce que j'ai dit.

— Elle est sur son lit de mort.

— Encore ?

— Écoute-moi! » dit Angie en tapant du pied. Ses cheveux bizarres s'agitaient bizarrement autour de sa tête.

« Elle m'a dit qu'elle avait transmis un don à chacun d'entre nous, au moment de notre naissance. Mais ces dons sont devenus des malédictions et ils ont gâché nos vies. Dans treize jours...

— Douze.

— Dans douze jours, au moment de sa mort, et à la condition que je parvienne à nous rassembler tous les cinq dans sa chambre d'hôpital, elle va annuler les malédictions une fois pour toutes.

— Qu'est-ce qu'elle m'a donné?

— C'est tout? demanda Lucy. Tu avales ça?

— L'autoprotection, dit Angie.

— Intéressant, fit Richard en frottant son alliance avec son pouce, la faisant tourner autour de son doigt.

— Lucy, c'est le sens de l'orientation. Moi, le pardon. Abba, l'espoir. Et Kent, c'est, comment dire, la bataille. Il est fort seulement quand il se bat.

— Et quand pensiez-vous passer me prendre, au juste?

— Avant Kent évidemment, fit Angie. On va avoir besoin de tout le monde, si on veut convaincre Kent.

— Et comment sait-elle qu'elle va mourir dans douze jours?

— Ce sera son anniversaire.

— Impeccable, fit Richard.

— Pourquoi tu la crois?

— Ça sonne comme la vérité, non? fit Angie.

— En tout cas, dit Richard, ce n'est certainement pas juste.

— On n'a pas beaucoup de temps, fit Lucy. Tu embarques ou pas?

— C'est vraiment une grosse coïncidence.

— Je n'y crois pas une seconde, fit Lucy. Je vais juste voir Abba. Je suis prête à me rendre jusqu'à Abba.

— Il est temps d'aller voir Abba, non? Est-ce que ça ne vaut pas la peine de faire au moins ça?

— Oui, dit Richard en prenant sa valise. Je suis partant. Je veux dire, je suis d'accord avec Lucy. Je suis prêt à me rendre jusqu'à Abba.

— Oh Rich... ard!

— Ne pleure pas.

— Je... ne pleure... pas.

— Il y a une condition.

— Laquelle ?

— N'importe... quoi... Richard.

— Vous devez répondre à une question. Toutes les deux. Et vous devez y répondre honnêtement.

— Ou... oui. Bien sûr.

— Comment vas-tu savoir si j'ai répondu honnêtement ?

— Je vais le savoir.

— C'est quoi la question ?

— Avez-vous pardonné à papa ? » demanda Richard.

Lucy regarda ses pieds, et Angie, son ventre. Elles baissèrent les yeux pour des raisons opposées. Lucy les releva la première.

« Non, dit-elle. Je ne lui ai pas pardonné.

— Oh merci mon Dieu, dit Richard. Je ne suis pas le seul. »

Un long moment de silence s'écoula. Puis ils allèrent tous ensemble chercher un billet pour Richard, et les portes automatiques se refermèrent enfin.



Angie et Lucy laissèrent Richard en première classe et se rendirent à leurs sièges, dans la rangée 23. Angie s'aperçut que sa sœur lui avait donné le siège du côté hublot. Elle s'arrêta net. Elle ne rangea pas ses bagages dans le compartiment supérieur. Les passagers commencèrent à s'entasser derrière elle.

«Tu te souviens que je suis enceinte ?

— Qui pourrait oublier ça ? Tu es énorme.

— Je veux l'allée.

— Alors tu aurais dû acheter les billets.

— C'est tellement pas juste.

— La vérité n'est pas juste », dit calmement Lucy.

Angie regarda par-dessus l'épaule de sa sœur. Les passagers qui attendaient ne manifestaient aucune

sympathie. Angie se glissa entre les sièges en exagérant ses difficultés, et s'installa à la place 23F. Lucy s'assit à côté d'elle. Elles ne dirent rien. Leur silence se prolongea pendant que l'agente de bord présentait les mesures de sécurité, puis alors qu'elles bouclaient leurs ceintures pour le décollage. Elles n'échangèrent pas un mot tandis que l'avion allait prendre position sur la piste. Mais juste au moment où les roues avant quittèrent le sol, Lucy se pencha vers sa sœur.

« Te souviens-tu de Zach Picard ? » demanda-t-elle d'une voix forte.

Angie haussa les sourcils. Elle hocha lentement la tête. Les roues arrière quittèrent le sol.

« J'ai couché avec lui.

— Récemment ? » demanda Angie.

L'avion se cabra afin de prendre de l'altitude.

« Pas exactement.

— Quand exactement ?

— Au secondaire », fit Lucy.

Le train d'atterrissage rentra dans le fuselage. Les doigts d'Angie devinrent des poings.

« En quelle année ?

— J'étais en septième.

— Mais après que lui et moi on se soit laissés, non?

— Pas exactement.

— Pendant qu'on sortait ensemble?

— J'en ai bien peur. »

L'avion reprit une position horizontale. Les voyants de ceinture s'éteignirent.

Angie remonta l'allée à toute vitesse jusqu'aux toilettes et verrouilla la porte. Elle ouvrit le robinet et pompa du savon dans sa main. Elle sentit monter en elle une rage longuement réprimée, et elle entreprit de la passer sur son avant-bras.

Sa peau vira au rouge, et pourtant l'encre noire persistait. Elle ferma le robinet. Elle regarda son reflet. Elle le sentit qui montait lentement en elle. Il enfla, et enfla, et déferla sur elle. Le pardon l'inonda des pieds à la tête, jusqu'à ras bord. Angie pardonna à Lucy, absolument et complètement, sans hésitation ni ressentiment. C'était facile. Elle ne pouvait s'en empêcher. Même essuyer ses mains exigeait plus d'effort.

Lorsqu'elle retourna à la rangée 23, Lucy s'était déplacée côté hublot, laissant l'allée à sa sœur.

« Merci, fit Angie en s'asseyant.

— Es-tu sarcastique?

— Non.

— Vraiment, Angie? Vraiment?

— Quoi?

— Tu n'es pas fâchée?

— À propos de Zach? fit Angie. C'était vraiment dégueulasse. Tu n'aurais pas dû le faire. Mais oui, je te pardonne.

— Tu le penses vraiment?

— Bien sûr », dit Angie.

Lucy prit ses mains et les garda dans les siennes. Elle la regarda dans les yeux si longtemps que la situation en devint inconfortable.

« Mon Dieu, fit-elle.

— Quoi? Qu'est-ce qui ne va pas?

— Elle l'a fait. Le Requin nous a vraiment jeté des malédictions. »

L'avion traversa une zone de turbulences. Les voyants de ceinture s'allumèrent. Lucy lâcha les mains d'Angie et elles s'attachèrent solidement à leurs sièges.



L'unique carrousel à bagages de l'aéroport international d'Upliffa tournait avec des grincements. Angie et Lucy et Richard le regardaient tourner et tourner encore, et ce, bien qu'il n'y eût pas une seule valise dessus. Il était quatorze heures quinze, heure locale. Angie était à peu près sûre que la date était le neuf avril, bien qu'il fût difficile de s'en assurer depuis que Lucy leur avait fait régler leurs montres durant l'escale de trois heures à Helsinki. Elle était nettement trop fatiguée pour résoudre cette question. Abasourdis et souffrant du décalage horaire, ils attendaient que leurs bagages — ou les bagages de n'importe qui — apparaissent.

«Je pense que je vais être malade», dit Angie en détournant le regard.

Leurs bagages arrivèrent trente minutes plus tard. Ils suivirent les autres passagers et s'éloignèrent du

carrousel en roulant leurs valises. Ils longeaient une rangée d'hommes en uniformes lorsque l'un d'entre eux tendit le bras vers le sac à main de Lucy, mais elle le serra contre elle et ils la laissèrent tranquille. Ils franchirent ensuite des portes automatiques et se retrouvèrent sur le trottoir devant l'aéroport.

« Où étaient les douanes ? demanda Lucy.

— C'était peut-être le gars qui a essayé de regarder ton sac à main ?

— Mais je ne l'ai pas laissé faire... » dit Lucy.

Angie haussa les épaules. Richard botta un caillou, qui roula sous l'unique taxi des environs.

Si l'on se fiait à la théorie paternelle sur la condition des taxis, accepter de rouler dans celui-ci revenait à se mépriser soi-même. La rouille avait mangé les ailes, une chaussette de sport tenait lieu de balai d'essuie-glace droit et une boue orangeâtre recouvrait les deux portières. Ils attendirent plusieurs minutes, mais le taxi demeurait le seul disponible. Richard s'en approcha. Après quatre tentatives, il parvint à ouvrir la portière arrière. Il monta dans le taxi, puis Lucy céda le passage à Angie. Celle-ci monta et prit place à côté de Richard avant de se raviser.

« Vous savez, dit-elle, prise en sandwich entre sa sœur et son frère, j'aimerais vous rappeler que je suis toujours enceinte.

— J'aimerais te rappeler qu'il est impossible de ne pas s'en apercevoir.

— J'espérais que tu abordes le sujet, Angie. Avons-nous rencontré le père?

— Allons-nous le rencontrer un jour?

— Je ne devrais pas être assise au milieu ! Ou bien avoir le hublot en avion ! Je ne devrais pas avoir à endurer tout ça !

— Ehrtr id iy yhsy you'f likr yo hoz? » demanda le chauffeur.

Ils le regardèrent, ahuris, puis se regardèrent les uns les autres.

« C'est vrai. La langue.

— Est-ce qu'une de vous deux a pensé à apporter un guide touristique ?

— Est-ce que ça existe ?

— Anglais ? dit Lucy en haussant la voix. S'il vous plaît ?

— Duvk my vuvk you dyupif Smericians, dit le chauffeur en haussant également la voix. Rnhlidh noy yhr only boivrss.

— Nous devons aller au palais royal.

— La reine Abba ? Votre reine ? Nous sommes de la famille.

— Conduisez-nous à votre chef !

— Très drôle.

— Sentrill bizness diskrit ! fit le chauffeur.

— Ça fera l'affaire », dit Angie.

Le chauffeur démarra. La voiture se mit en marche avec un coup sec, et ils quittèrent l'aéroport.

« Je ne pourrais pas m'imaginer prendre un taxi jusqu'au château de Windsor et demander à voir Elizabeth, dit Lucy.

— Est-ce qu'on a son numéro de téléphone ? demanda Angie. Est-ce qu'on peut seulement appeler la reine ? Même ici ?

— Je doute sérieusement que les standards royaux d'Upliffa et de l'Angleterre puissent être comparés de quelque manière que ce soit », dit Richard.

Il desserra sa cravate et détacha le premier bouton de sa chemise. De chaque côté de la route, on cultivait de vastes champs d'une espèce de fleurs mauves qu'aucun d'entre eux n'aurait su nommer. Il flottait dans l'air une odeur impossible à manquer, âcre et repoussante, qui évoquait le poisson. Plus ils s'approchaient du centre-ville, plus l'odeur s'intensifiait.

« C'est quoi, cette puanteur ?

— Les égouts ?

— Il y a une épidémie dans le pays ? »

Le chauffeur les regarda dans le rétroviseur. Il renifla exagérément avec son nez.

«Yhsy dmrll? demanda-t-il.

— Qu'est-ce que c'est?

— Slönguskinn.

— C'est quoi ça, shlongskinn?

— Slönguskinn?» répéta le chauffeur.

Sa main droite lâcha le volant et esquisssa une sorte d'ondulation.

«C'est épouvantable», fit Lucy.

Même sans cette odeur, la banquette arrière aurait donné la nausée à Angie. Les journaux qui tapis-saient le plancher craquaient sous ses pieds. Les fenêtres étaient couvertes de crasse. Les effluves de poisson se mélangeaient à une odeur de fond de cendrier. Le moteur tournait à plein régime, propulsant la voiture par à-coups. Angie tâchait de se concentrer sur le bouchon de radiateur — qui représentait peut-être un bœuf, difficile à dire —, mais ça ne l'aidait pas.

«Arrêtez la voiture! cria-t-elle.

— Ehsy?

— Maintenant!

— Arrêtez-vous!

— Elle doit sortir!

— Trlsc! Trlsc!» cria le chauffeur.

Il se rangea sur le côté de la route. Richard s'extirpa de la voiture, rapidement suivi par Angie. À trois pas du taxi, elle se pencha et dégoûta sur les jolies fleurs mauves. Puis une deuxième fois. Lorsqu'elle releva les yeux, elle vit une grande pancarte sur laquelle on pouvait lire :

BIENVENUE À UPLIFFTA !

Vous ne regretterez pas d'être arrivé !!

Angie baissa les yeux et vomit de nouveau — à cause des points d'exclamation. C'était la première fois de sa vie que des signes de ponctuation forçaient Angie à régurgiter. Le chauffeur alluma la radio. Richard et Lucy échangèrent un regard, puis éclatèrent de rire.

« Je suis désolée, fit Lucy.

— Je suis désolé aussi », dit Richard.

Ils n'arrêtaient pas de rire.

« On savait que tu pleurnichais comme un bébé...

— ... et maintenant tu vomis aussi comme un bébé ! »

Angie les regarda. Elle cracha. Elle restait penchée, les mains posées sur les genoux. Elle vit le panneau du coin de l'œil, et vomit à nouveau.



Le taxi n'avait pas de direction assistée ni de vitres électriques, mais le chauffeur acceptait la carte Visa. Angie n'était pas certaine du montant que représentaient 576,78 y, mais elle était à peu près sûre d'avoir laissé un pourboire excessif. Le chauffeur les aida à décharger leurs bagages, et ils se retrouvèrent plantés au centre-ville d'Upliffa. L'édifice le plus élevé faisait cinq étages. La plupart n'en avaient que deux. Il n'y avait qu'un seul feu de signalisation en vue. Leur taxi redémarra, devenant aussitôt l'unique véhicule sur la route.

«Peut-être qu'il y a vraiment une épidémie, fit Richard.

— Qu'est-ce qu'on fait, maintenant?

— C'est par là », dit Lucy en pointant vers sa droite.

Elle traversa la rue sans se retourner. Richard et Angie haussèrent les épaules. Ils regardèrent à gauche, puis à droite. On ne voyait aucune voiture dans une direction ou dans l'autre, et ils se hâtèrent de traverser la route.

Tous les magasins étaient fermés. Les rues étaient étroites et ombragées. Les automobiles stationnées le long des trottoirs étaient rouillées et inhabituelles. Ils ne rencontrèrent personne. Et c'est alors que, dans le lointain, ils entendirent une vaste foule crier. Richard et Angie s'arrêtèrent. Lucy parcourut un demi-pâté

de maisons avant de remarquer que son frère et sa sœur traînaient à l'arrière.

« Allez ! cria-t-elle.

— On devrait peut-être aller par là ? demanda Angie. Vers la possibilité d'une présence humaine ?

— Mais le palais est par ici. On est vraiment proches.

— Es-tu certaine ?

— C'est pour ça qu'on est ici, non ?

— Je suis seulement ici pour voir Abba », fit Richard en tirant son téléphone de sa poche. Il n'y avait pas de signal.

« Mais c'est où, *ici* ?

— On est à moins de six pâtés de maisons, dit Lucy. Je vous le promets. »

Elle se remit en marche d'un pas rapide. Après un long moment, Angie et Richard la suivirent de nouveau.

Ils croisèrent une maison qui penchait vers la gauche. Devant eux, il manquait un gros morceau de route.

« Je pense que ces voitures sont soviétiques, dit Richard.

— On est tombés où ? demanda Angie.

— Je suis soudain beaucoup moins jalouse que ma sœur soit la reine de ça, fit Lucy.

— La reine du Troudecudistan », dit Richard.

Angie éclata de rire, et c'est alors qu'elle fonça dans le dos de Lucy. Sa sœur était immobile. Angie la contourna, et aperçut ce qui l'avait pétrifiée.

« Je viens de redevenir jalouse, fit Lucy.

— C'est vraiment ce que je pense ? demanda Angie.

— Grandeur nature, répondit Richard.

— Mais comment a-t-elle réussi à faire ça ?

— C'est elle la reine...

— C'est *elle*, la reine... »

Sans même s'en apercevoir, ils hochèrent la tête en cadence. Aucun d'entre eux n'arrivait à y croire, et pourtant la chose se trouvait juste devant eux, les dominant de ses sept étages : une version grandeur nature, exacte et complète, du château d'Abba.



Le conseil municipal d'urbanisme de Rainytown se rencontrait tous les quatre jours, lorsqu'il pleuvait. Toute proposition pour un nouvel édifice devait inclure des croquis, les dimensions approximatives et un commentaire sur la manière dont la structure améliorerait la vie des citoyens de Rainytown à la fois sur les plans économique et social. Les propositions étaient soumises au vote, et chacun des enfants Weird disposait d'une voix. Durant les deux premiers étés, toutes les propositions furent automatiquement acceptées et réalisées. Par la suite, la surface de plancher disponible commença à manquer, et tout changea : chaque proposition pour un nouvel édifice signifiait qu'un édifice préexistant devait être démoli.

Les débats commencèrent à faire rage. Tout le monde voulait voir ses édifices préservés. En même temps, chacun voulait que ses nouvelles propositions obtiennent le feu vert. On se mit à faire des alliances et à conclure des ententes.

Seule Abba, noble de cœur, espérait que leurs meilleures dispositions l'emporteraient, et elle refusait de participer à ce qu'elle appelait la corruption de Rainytown. Cela signifiait qu'elle n'avait aucun allié. Ils furent donc estomaqués lorsque, deux semaines à peine avant la fin des vacances, alors que Kent faisait l'appel des nouvelles propositions, Abba se dirigea à l'avant de la pièce. Lucy avait déjà accepté d'appuyer Angie et son Palace-roulathèque-disco Magie mauve, alors que Richard comptait voter pour la Galaxie des lynx de Kent, un amalgame de zoo et de planétarium. Aucun d'entre eux n'avait de temps à consacrer à ce qu'Abba s'apprêtait à proposer, peu importe de quoi il s'agissait. Sa main droite tenait plusieurs feuilles de papier blanc ligné et tremblait distinctement. Kent leva son poignet et indiqua du doigt une montre imaginaire.

« Alors? demanda Richard.

— À mon avis, fit Abba, ce dont Rainytown a le plus besoin... »

Elle baissa les yeux, les releva.

« C'est d'un château! »

On pouvait entendre la pluie marteler le toit. Personne ne bougeait. Ni Richard, ni Abba, ni Lucy, ni même Angie n'avaient vu si grand auparavant. Une sorte de mur invisible, qu'ils s'étaient imposé à eux-mêmes, venait de voler en éclats. Abba fit circuler ses esquisses dans le silence général, et alors ils se mirent à parler tous ensemble.

« Fantastique !

— Ça va être, genre, deux fois plus haut que tout ce qu'on a déjà fait.

— Trois fois.

— On pourrait utiliser du vrai glaçage pour faire les murs roses.

— C'est le niveau supérieur. Rainytown au carré !

— C'est dément !

— Est-ce qu'il pourrait y avoir une roulathèque disco ? demanda Angie.

— Le Palace-roulathèque-disco Magie mauve, acquiesça Abba.

— Est-ce qu'on pourrait la mettre ici ? À l'arrière ?

— Bien sûr !

— C'est une entreprise colossale.

— Est-ce qu'on peut passer au vote ?

— Je ne pense pas que ce soit nécessaire », fit Kent.

Même si cela nécessitait la démolition du salon de quilles La Tragédie frappe, du centre de décoration intérieure Rideau ! et du funérarium À la prochaine, les travaux commencèrent immédiatement.



La reine d'Upliffa écarta ses très longs cheveux roux de son visage et tenta d'établir un contact oculaire avec ses sujets, qui s'écartaient afin de lui céder le passage. En vain. Les citoyens fixaient le sol. Elle était flanquée de quatre gardes en uniformes rouges. Les glands dorés de leurs épaulettes s'agitaient à chacun de leurs pas. Lorsqu'ils débouchèrent de la foule, les gardes soulevèrent la reine Abba jusque sur une estrade en bois.

La reine leva les bras. La foule, silencieuse jusque-là, commença à applaudir et à crier. On leva un rideau de velours rouge afin de révéler un aquarium en verre de la taille d'une voiture. À l'intérieur, une masse de slönguskinn aux corps sombres et fuselés se tortillaient en faisant claquer leurs dents acérées.

Abba monta six marches et prit place sur une plateforme, derrière l'aquarium. Elle regarda dans l'eau.

Des slönguskinn émergeaient et replongeaient. Abba retroussa la manche de sa robe mauve. Elle leva la main droite. Elle plongea le bras dans l'eau brune et putride.

La reine souriait. Peu de choses la dégoûtaient davantage que les slönguskinn. Leurs corps visqueux la répugnaient, leurs bouches pleines de dents lui faisaient peur. Ces anguilles d'eau salée étaient le pilier de l'économie d'Upliffta, mais leur puanteur donnait la nausée à Abba, et leurs yeux noirs et brillants hantaient ses nuits. Le sourire de la reine s'élargissait, directement proportionnel à son dégoût, cependant qu'elle enfonçait son bras un peu plus creux dans l'aquarium.

La première anguille qu'elle empoigna se libéra en se tortillant. La seconde la mordit, et elle la laissa filer. Abba plongea l'autre bras dans l'aquarium et, en utilisant ses deux mains, en agrippa une fermement. L'eau saumâtre éclaboussa son visage tandis qu'elle sortait l'anguille de l'aquarium. La bête se tortillait et donnait des coups, sa bouche s'ouvrait et claquait. Ses yeux fixaient Abba, qui resserra sa prise et brandit l'animal dans les airs. Les gens applaudissaient et criaient des encouragements. Elle plaqua l'anguille sur un étal de boucher.

Elle posa sa main sur le cou de la créature, et la cloua sur place. Le slönguskinn tordait la tête pour essayer de la mordre. Abba resserra son emprise. Elle tendit la main droite. Un garde se précipita et plaça le manche d'un maillet de bois dans sa paume.

Abba leva le bras. Elle abattit le maillet. Elle frappa la tête du slönguskinn et la créature cessa de bouger.

La cérémonie se serait normalement terminée à cet instant. Pourtant, Abba leva de nouveau le bras. Elle abaissa le maillet avec encore plus de force. Elle frappa une troisième fois. Elle frappa une quatrième fois. Elle frappa, et frappa, et frappa encore. Elle continua de marteler le slönguskinn jusqu'à ce qu'il n'en reste plus grand-chose.

La reine releva la tête et regarda la foule, qui était plus clairsemée que l'année précédente. En fait, du plus loin que se souvenait Abba, la foule n'avait jamais été aussi petite. Elle leva tout de même les bras au-dessus de sa tête.

« Rrl hunyinh drsdon id slönguskinn noe oggivilly oprn ! » cria-t-elle.

En prononçant cette phrase, elle venait de proclamer l'ouverture officielle de la saison de pêche du slönguskinn.

« Puisse-t-elle être ma dernière », murmura Abba.

Le maillet tomba de sa main, et les gardes transportèrent Abba dans la foule, qui avait déjà commencé à s'écarter devant elle.



La clôture ouvragée qui entourait le château d'Abba était en fer forgé, mais pas très haute — elle ne faisait même pas deux mètres. Angie, Richard et Lucy regardaient le château rose à travers les barreaux noirs.

« Elle est sans doute électrifiée, fit Lucy.

— Tu penses? » demanda Richard.

Il tendit les deux mains et saisit la clôture. Son corps tressaillit. Ses yeux se retournèrent dans leurs orbites. Des éclaboussures de salive jaillirent de ses lèvres.

« Mon Dieu ! hurla Lucy.

— Arrête ça ! cria Angie. Arrête ça !

— Désolé », fit Richard.

Il arrêta les tressaillements et les roulements d'yeux. Il retira ses mains des barreaux.

«J'ai pas pu m'en empêcher.

— Très amusant.

— Pas cool.

— J'ai dit que j'étais désolé, dit Richard. Mais regardez... »

Il saisit les barreaux à plusieurs reprises et les lâcha.

«C'est juste une clôture. Pas d'électricité.»

Il échangea un regard avec Lucy. Ils empoignèrent tous deux la clôture et commencèrent à l'escalader.

«Heu, allo?» cria Angie.

Ni son frère ni sa sœur ne cessèrent de grimper. Richard enjamba le haut de la clôture. Lucy fit de même. Ils sautèrent tous les deux, et atterrirent juste en face d'Angie, de l'autre côté.

«Attends-nous ici, fit Richard.

— Wow. C'est quand la dernière fois que j'ai entendu ça? En septième année? En huitième?

— On revient tout de suite. Promis.

— Génial. Vraiment génial.

— Ne t'éloigne pas, fit Lucy.

— J'ai pas douze ans.

— Alors arrête d'agir comme si c'était le cas », dit Lucy.

Elle tendit sa main entre les barreaux, mais Angie refusa de la prendre et Lucy la retira.

« J'espère qu'il y a des chiens », cria Angie.

Lucy et Richard filèrent au pas de course en direction du château, sans regarder en arrière. Angie leur pardonna dès l'instant où ils disparurent derrière un bosquet. Elle s'assit sur les bagages, le regard fixé sur le château d'Abba. Plus elle le regardait, plus elle avait l'impression d'avoir rapetissé — comme si elle se trouvait réellement dans Rainytown. Elle eut envie de soulever la pelouse pour voir s'il y avait du carton en dessous. Le château était parfait jusque dans les moindres détails. Si parfait qu'Angie commença à se poser des questions au sujet du Palace-roulathèque-disco Magie mauve.

Faisant fi de la recommandation de Lucy, elle s'éloigna en longeant la clôture noire. À l'arrière du château, elle trouva une entrée. Elle poussa la porte, qui pivota sur ses gonds.

« Personne ne verrouille quoi que ce soit dans le coin ? » dit-elle à haute voix tout en pénétrant sur la propriété.

Personne ne vint l'arrêter. Elle suivit un sentier de pierres mauves. Au sommet d'une petite colline, elle le vit. Durant un long moment, Angie resta figée sur

place, à l'examiner. L'édifice était instantanément reconnaissable pour trois raisons : il était ovale, il était mauve, et une paire de patins à roulettes géante surmontait le toit.

« C'est pas vrai », fit Angie, et elle se mit à courir.

La porte avant était en verre. Angie plaça ses mains en visière autour de ses yeux et regarda à l'intérieur. Les murs étaient couverts de similifourrure mauve. Derrière un long comptoir s'élevaient des rangées et des rangées de patins à roulettes. Sur la mosaïque du plancher était inscrit, dans une calligraphie qui ressemblait étrangement à la sienne :

Palace-roulathèque-disco Magie mauve

Angie essaya d'ouvrir la porte : elle était déverrouillée. Elle entra. Il lui fallut un certain temps pour trouver l'interrupteur, caché au bout du comptoir, à gauche. Lorsqu'elle l'actionna, tout démarra d'un coup. Des lumières rouges et vertes s'allumèrent au plafond. Des haut-parleurs dissimulés se mirent à diffuser du disco, remplissant l'atmosphère avec la musique de KC and the Sunshine Band. Une boule miroir tournait au milieu de la piste et de minuscules carrés de lumière glissaient le long des murs et du plancher.

Angie chercha sur les étagères une paire de patins de taille six. Elle les laça bien serré. Elle avança à pas prudents jusqu'au bord de la piste.

« Écoute, fit-elle en regardant son ventre, si tu dois rester avec moi, alors c'est le genre de risques qu'il va falloir prendre. »

Elle s'avança sur la piste. Elle se déplaçait lentement, par petites foulées, en tenant son ventre à deux mains. Elle chantait par-dessus la chanson. Elle fit trois tours complets. La chanson se termina et une autre enchaîna. Angie n'arrivait pas à se rappeler le nom du chanteur — c'était un nom espagnol —, mais elle savait que la chanson s'intitulait *Born to Be Alive*.

Angie chanta aussi cette chanson. Ce n'était pas très difficile. Les paroles consistaient essentiellement à répéter la phrase « *born to be alive* ». Elle baissa les bras, ses foulées s'allongèrent. Au second refrain, elle claquait des doigts et balançait les hanches.

Elle reprenait confiance. Elle commença à négocier les coins avec des pas croisés. Tout au bout de la piste, elle donna six longs coups de patins et prit de la vitesse. Elle ferma les yeux, tendit les bras et se laissa glisser. Le vent balayait ses cheveux vers l'arrière. Elle traversa la piste au complet. Lorsqu'elle ouvrit les yeux, elle vit Abba qui se tenait contre la bande.

Angie freina aussitôt. Elle revint jusqu'à l'endroit où se tenait Abba. Le bout des patins d'Angie toucha le bas de la bande. Son ventre toucha celui de sa sœur.

« Existes-tu vraiment ? » demanda Abba.

Elle tendit la main et toucha le visage d'Angie, et elles se mirent toutes les deux à pleurer.



De nombreuses choses surprirent Richard et Lucy, cependant que des gardes en uniformes rouges les escortaient dans la salle à manger. Ils ne s'attendaient pas au plafond cathédrale, aux armures ou aux armoiries familiales. Angie voulait croire que leur plus grande surprise serait de la découvrir à côté de l'énorme foyer en pierre. Il n'en fut rien. Ce fut Abba qui les désarçonna. Elle se tenait là, parfaitement immobile et silencieuse, et pourtant une sorte de grâce irradiait de sa personne. Le garçon manqué avait été transformé en reine.

Les gardes s'arrêtèrent, obligeant Richard et Lucy à s'arrêter eux aussi. Dans l'âtre, une bûche crépita. Autrement, la pièce était silencieuse. Lucy et Richard n'avaient pas réussi à convaincre la garde royale qu'ils appartenaient à la famille de la reine, et ils venaient de passer plusieurs heures enfermés dans

une petite pièce sans fenêtre. Lucy était contrariée — mais à propos d'autre chose.

« Huit ans? cria-t-elle.

— Ce sont là tes salutations? rétorqua Abba.

— Tu n'as pas appelé une seule fois en huit ans?

— Allo? fit Angie. Vous n'êtes pas surpris que je sois ici? Vous n'êtes pas surpris que je me sois éloignée et qu'en m'éloignant je l'aie trouvée avant vous? »

Les trois autres l'ignorèrent.

« Si je me souviens bien, fit calmement Abba, les téléphones au Canada permettent de faire des appels.

— Tu as raté les anniversaires, et les temps des fêtes, et maman qui est devenue dingue.

— Eh bien, joyeux anniversaires en retard. Tu as toujours dit que tu détestais Noël. Maman a toujours été dingue.

— Tu ne nous as même pas invités à ton mariage! Avais-tu honte de nous, ou seulement de tes... tes... origines *populaires*?

— J'avais l'impression que vous étiez tous morts », fit Abba.

Elle avait dit cela d'une manière froide, pragmatique, et même Lucy fut prise de court. Le feu crépita de nouveau.

«J'étais apparemment mal renseignée.

— Pourquoi pensais-tu que nous étions morts ? demanda Lucy.

— Laissons ce sujet de côté pour le moment, fit Abba.

— C'est super de te voir, dit Richard, mais je suis d'accord avec Lucy. Tu as quelques explications à donner.

— Qu'as-tu à dire pour ta défense ?

— Ne joue pas les vertueuses avec moi, Lucy Weird », dit Abba.

Sa voix devint ferme et triste.

« Lorsque papa est mort, tu t'es refermée sur toi-même et tu m'as laissée me débrouiller toute seule. Tu étais ma grande sœur. Tu aurais dû être présente pour moi. Et toi aussi, Richard. Mais vous n'étiez pas là, ni l'un ni l'autre, alors j'ai dû m'occuper de moi-même. Ne me blâmez pas si je vous ai abandonnés. J'ai fait ce que je devais faire. »

Abba continuait de regarder droit devant elle. Lucy et Richard fixaient le plancher.

« Quand même, fit Lucy en regardant ses mains. Ce n'était pas correct.

— Non, dit Abba, ce n'était pas correct. Mais une fois habituée à agir comme ça, je ne pouvais pas revenir en arrière.

— C'était une époque stressante, fit Lucy.

— Pour tout le monde, dit Angie.

— Comme ça l'a toujours été pour les Weird», dit Richard.

Les gardes le lâchèrent. Il tira une chaise et prit place à la longue table de bois. Il attrapa une serviette de table qui se trouvait sur une assiette ivoire, et l'étendit sur ses genoux. Il posa ces gestes avec un tel calme et une telle assurance que ses sœurs n'eurent d'autre choix que de l'imiter. Angie ne l'en aima que plus.

« Peut-on allumer ces chandelles? » demanda Richard.

Abba regarda l'un des gardes. Il alluma les chandelles. Après avoir attendu que ses frères et sœurs se soient assis, Abba prit place au bout de la table. Sa posture était à couper le souffle.

« Comment va Kent? » demanda-t-elle.

— On ne le sait pas.

— On pense qu'il vit toujours sur Palmerston.

— Mère?

— Dans un centre pour personnes âgées. Elle se prend pour une coiffeuse, mais à part ça, rien de changé.

— On est allées la voir à Winnipeg, Lucy et moi. Elle a coupé nos cheveux! Elle a fait comme si elle ne nous reconnaissait pas, ni l'une ni l'autre.

— Voilà qui explique votre apparence.

— Quand aurons-nous la chance de rencontrer le roi? demanda Richard.

— J'ai bien peur qu'il ne soit mort, dit-elle en baisant les épaules.

— Oh.

— Je suis désolée.

— On ne savait pas.

— Et *ton* mari?» demanda Abba à Angie.

Les gardes commencèrent à remplir leurs coupes de vin rouge.

«Elle n'en a pas, fit Richard.

— Notre sœur, dit Lucy, est apparemment devenue une femme de petite vertu.

— Regardez qui parle, fit Abba.

— Merci, fit Angie. As-tu des enfants?

— Pas encore », dit Abba.

Elle expira, se redressa.

«Vaut-il mieux attendre après le souper pour vous demander ce que vous faites ici?

— Voilà une idée, dit Richard, aussi bonne que ce vin. »



Le repas se composait d'un rôti de bœuf (trop cuit) accompagné de gratin dauphinois. Angie ne prit pas de café, bien entendu, mais ceux qui en burent n'en redemandèrent pas une seconde tasse. L'insignifiance du repas fut complètement éclipsée par la joie qu'éprouvait Angie de se trouver dans un pays où l'on ne refusait pas de verser du vin à une femme enceinte. Elle se laissa resservir trois fois. C'était une fraction de ce que les autres burent.

« Eh pieen? demanda Abba, longtemps après que les plats eurent été enlevés.

— Tu as pris l'accent ou bien tu marmognes?

— Ça veut dire quoi, *marmogner*?

— C'est quoi l'histoire? Qu'est-ce qui vous amène ici?

— Laissez-moi raconter cette fois-ci, cria Lucy.

— Angie est allée voir le Requin! cria Richard, encore plus fort.

— Mon Dieu, pourquoi?

— C'est exactement ce que j'ai dit!

— Le Requin affirme qu'au moment de notre naissance, dit Lucy, elle a fait don à chacun d'entre nous d'un pouvoir surnaturel qui, depuis, s'est transformé en malédiction et a pourri nos vies. J'appelle ça des malédons.

— Don plus malédiction égale malédon?

— Oui.

— Très joli.

— Merci. Le Requin prétend aussi qu'elle va mourir le jour de son anniversaire et que nous devons être tous les cinq dans sa chambre d'hôpital pour qu'elle puisse lever les malédons au moment où elle va rendre l'âme.

— Très bien, fit Richard en levant son verre. C'était beaucoup plus succinct que la version d'Angie.

— Ça ressemble tellement au Requin, dit Abba.

— Veux-tu connaître les pouvoirs? demanda Angie.

— Je peux essayer de deviner?

— Je t'en prie.

— Lucy. C'est évidemment le truc de l'orientation. Angie, facile aussi, tu peux pardonner à tout le monde.

— Deux sur deux.

— Richard... Tu peux prédire le futur? Pressentir les catastrophes imminentes?

— L'autoprotection.

— Voilà.

— C'est une épée à deux tranchants.

— Tu ne veux pas savoir ce qu'elle t'a donné?

— Oh, je le sais déjà.

— Tu le sais?»

Le verre d'Abba était à moitié vide. Elle but ce qui restait et se leva.

«C'est l'espoir, fit-elle. Je suis apparemment incapable d'abandonner tout espoir.»

Elle lança son verre dans le foyer, où il éclata. Elle retomba sur sa chaise, les épaules avachies. Elle fixait le milieu de la table, l'air d'avoir oublié la présence de ses frère et sœurs.



Peu après minuit, Angie, Richard et Lucy se virent tous attribuer un membre de la garde royale, qui les escorta jusqu'à leurs chambres. Le garde qui accompagnait Lucy était de loin le plus beau. Une fois au cinquième étage, il ouvrit la porte de sa chambre. Lucy se pencha en avant et regarda à l'intérieur. Il y avait un grand lit à baldaquin, d'opulents rideaux mauves et un chandelier de cristal. Elle tendit le pied droit et, avec son orteil, tapota le plancher de marbre. Elle fit deux pas en direction du garde.

« Vous connaissez un bon bar ? »

— Oui, fit le garde, dans un anglais dépourvu du moindre accent. J'en connais plusieurs. »



Quarante-trois minutes plus tard, Lucy réalisa qu'elle ne connaissait ni le nom du bar — dans les toilettes duquel elle se trouvait —, ni le nom de l'homme en dessous d'elle. Elle fit jouer ses doigts dans les glands dorés fixés à ses épaulettes.

« Quinze, comptait-il. Quatorze.

— Ça fait quoi... demanda Lucy en mordant son oreille, d'abord gentiment, puis avec force.

— Douze... Onze...

— ... de te *faire* la sœur de la reine?

— C'est sûr. Oui. Super.

— Tu ne me crois pas?

— Neuf. Oui, bien sûr. C'est juste que... Huit.

— Quoi?

— Rien. Sept.

— Quoi?» répéta Lucy en arrêtant de bouger.

Sa rigidité signifiait clairement qu'elle ne continuerait pas avant qu'il ne réponde.

« Bien. Hmm. Le mari était très riche... Oui. Un homme très riche...

— Oui... et?

— Très puissant.

— Continue de compter.

— Six. Cinq. Possédait tout. Quatre. Le pays. Assez riche pour être le roi. Trois. Mais. N'y a pas de roi.

— Et le château? Les gardes? Les uniformes?

— Deux. Upliffa n'a pas de roi.

— C'est de la frime?

— Oui!» cria l'homme, mais Lucy ne savait pas s'il s'agissait d'une réponse à sa question ou à son corps.



Richard était allongé sur son lit, par-dessus les couvertures. Il alluma la télévision et fit le tour des chaînes. Il y en avait sept.

Chacune diffusait un téléroman américain. Il reconnaissait ces émissions pour les avoir regardées dans sa jeunesse. Le doublage était horrible. La nouveauté de regarder des émissions familières dans une langue étrangère s'estompa vite. Il commença à changer de chaîne chaque fois qu'une scène se terminait. Il faisait semblant que tout ce qu'il voyait faisait partie de la même émission. Il n'arrivait pas vraiment à comprendre ce qui se passait, mais d'un autre côté, il pouvait dire la même chose de sa propre vie.



« Il faut que tu m'aides à déterrer mon mari », dit Abba.

Angie alluma sa lampe de chevet. La lumière la réveilla un peu plus. Elle était plongée dans un sommeil profond, son premier depuis vingt-quatre heures. Peut-être davantage. Le décalage horaire rendait la chose difficile à évaluer. Angie plissa les yeux et vit que sa sœur était assise au bord de son lit. Elle se frotta les yeux. Lorsqu'elle retira ses mains de son visage, Abba était toujours là.

« Et comment es-tu entrée ? demanda Angie.

— Personne ne verrouille rien, dans le coin — c'est bizarre. Angie, je t'en supplie. Vas-tu m'aider ?

— À quoi, déjà ?

— Vas-tu m'aider à déterrer mon mari ?

— Je pensais avoir mal compris.

— J'ai vraiment besoin de ton aide.

— Es-tu saoule ?

— Je suis désespérée, dit Abba en regardant ses mains. Mon mari m'a dit que vous étiez morts. Que vous étiez tous morts.

— Tu ne mentais pas.

— Il m'a montré des coupures de journaux.

- On est morts comment ?
- Pourquoi tu demandes ça ?
- Pourquoi je ne le demanderais pas ?
- La fournaise sur Palmerston laissait échapper du monoxyde de carbone. Ça vous a tués dans votre sommeil.
- Pas une mauvaise manière de mourir. Et le Requin ?
- Elle a eu une grave attaque à vos funérailles et elle est morte quelques jours plus tard.
- Et c'était dans le journal ?
- Il m'a montré une édition complète du *Globe and Mail*. Ça faisait la première page.
- Ça pouvait être contrefait, je suppose...
- J'ai même eu un appel de monsieur Winters. Il voulait me présenter ses condoléances.
- Qui ?
- Le répartiteur. Chez les Taxis Grace.
- Pourquoi lui ?
- Je suppose qu'on pouvait l'acheter. Tu peux imaginer ma confusion, merde !
- Je ne pense pas t'avoir déjà entendue parler comme ça.

— Angie! Est-ce que tu comprends ce que je te raconte?

— Oui oui. J'essaie juste d'assimiler tout ça.

— C'est pour ça que vous n'avez pas été invités au mariage. Que je n'ai jamais appelé ou écrit.

— Tu ne nous as pas cherchés dans Google, ou quelque chose du genre? Tu sais, Richard est pas mal connu. C'est un genre de photographe célèbre, même si d'après moi ce qu'il fait ressemble à des polaroids.

— Mais c'est ça le problème, fit Abba en prenant les mains d'Angie. Je vous ai cherchés dans Google. Sans arrêt. Tous les jours.

— Il a bloqué le mot *Weird*? Comment on peut faire ça? Je veux dire: est-ce que c'est seulement possible?

— Je ne sais plus de quoi il est capable.

— Alors tu penses que...

— Oui. Si je ne le vois pas de mes propres yeux, je n'en serai jamais certaine. Je vais toujours garder espoir. Je vais être prisonnière de l'espoir pour toujours.

— Est-ce que tu espères encore que papa soit vivant? demanda Angie.

— Je ne peux pas être certaine qu'il ne l'est pas, fit Abba. Et toi non plus.

— Abba, même la compagnie d'assurances était d'accord pour dire que la chute du haut de la falaise aurait été fatale.

— Mais on ne l'a jamais retrouvé, fit Abba. Pas de corps, pas de preuve.»

Angie ne répondit rien. Durant leurs moments de faiblesse, tous les enfants Weird s'étaient réconfortés avec l'idée que leur père avait survécu, d'une manière ou d'une autre. Mais pour Abba, ça avait été différent. Les autres avaient utilisé l'espoir comme un refuge de dernier recours. Abba vivait à l'intérieur de son espoir. Ils l'y avaient subtilement encouragée : il leur avait semblé très important qu'une personne garde cet espoir vivant. Angie trouvait normal qu'Abba, en digne membre de la famille Weird, refasse aujourd'hui la même chose pour son mari mort.

«C'est juste que... C'est beaucoup demander, Abba.

— Je sais. C'est pour ça que je te le demande à toi.

— Si j'accepte de le faire... ou au moins de convaincre Richard de le faire... tu sais que je vais te demander de venir voir le Requin avec nous.

— J'imaginai que ce serait le compromis.

— Tu es la seule qui n'a pas peur de Kent.

— Il n'est pas aussi effrayant que vous le dites.

— Ah, Abba. Quand même. Je ne suis pas sûre d'être capable.

— Sachant ce que tu sais à propos de moi, à propos de nous, peux-tu vraiment refuser?»

Angie regarda les doigts minces et roses de sa sœur. Elle se redressa dans son lit. Elle décida de ne pas le faire. Et c'est alors que le bébé donna un coup de pied — et Angie sut qu'elle n'avait pas le choix.



Le matin du dix-sept mai deux mille sept, cinq mois et trois semaines après que la disparition de leur père eut été rapportée, les cinq frères et sœurs Weird étaient assis autour de la table de la salle à manger — rarement utilisée, désormais — et ils fixaient leurs assiettes. Angie donna de petits coups de couteau dans ses œufs. Le jaune se rompit et coula sur son bacon mal cuit. Elle repoussa son assiette.

« Si elle veut faire semblant que c'est un hôtel, dit Richard en ôtant sa serviette de sur ses genoux, en la pliant et en la posant sur la table, elle devrait au moins embaucher un cuisinier.

— Va te faire *foutre* », fit Kent, qui avait préparé la nourriture.

Il se leva de table et alla jusqu'à la fenêtre.

« Qu'est-ce qu'on entend ? demanda Lucy.

— Ça vient d'où? demanda Abba.

— Merde, fit Kent. Venez voir ça.»

Une série de bips mécaniques envahit la pièce. Ils se précipitèrent à la fenêtre, et n'aimèrent pas du tout ce qu'ils virent : une remorqueuse de la police reculait la Maserati de leur père dans l'entrée.

Pendant cinq mois et deux semaines, la voiture avait été conservée comme pièce à conviction. C'était la première fois qu'ils la voyaient. L'arrière semblait intact. L'avant était sérieusement froissé. Dans le pare-brise, juste au-dessus du volant, il y avait un trou de la taille d'un ballon de basketball. Angie essaya d'imaginer comment ce trou avait pu se produire. Puis, elle se souvint que son père ne portait jamais sa ceinture de sécurité, et elle essaya de détourner le regard. La remorqueuse s'arrêta. Le chauffeur sortit de la cabine et tira un levier. Ils retinrent leur souffle pendant que les roues avant de la Maserati s'approchaient du sol. Lorsque les pneus touchèrent l'asphalte, ils expirèrent. La portière de la remorqueuse s'ouvrit, côté passager, et la détective Jennifer McKay descendit.

Personne n'arrivait à comprendre pourquoi la détective McKay s'était personnellement intéressée à la mort de Besnard Weird. Outrepassant plus ou moins son autorité, elle avait profité du fait que le corps de Besnard n'avait pas été retrouvé pour garder le dossier ouvert, même après que la compagnie d'assurances fut convaincue qu'il s'agissait d'un accident.

Depuis la fenêtre, les frères et sœurs Weird la regardèrent s'approcher de la porte avant. Elle sonna. Personne ne bougea. Elle sonna de nouveau. Elle les vit qui l'observaient depuis la fenêtre, et elle garda le bouton de la sonnette enfoncé. Ils attendirent juste un tout petit peu plus, puis, lentement, ils se dirigèrent vers la porte avant.

Lucy compta jusqu'à dix sur ses doigts. La sonnette continuait de retentir. Lorsque le dernier doigt de Lucy fut déplié, Richard ouvrit rapidement la porte.

«DéTECTIVE Macchabée, chantonna-t-il. Quel plaisir de vous voir!

— Nous venons vous rendre la Maserati, fit la détective McKay.

— C'est amusant que ça ait lieu aujourd'hui même.

— Ce genre de choses arrivent, continua la détective McKay. Nous sommes désolés d'interrompre cette journée spéciale.»

Ce qui rendait cette journée spéciale était les funérailles de leur père. Le délai de cinq mois et trois semaines avait été occasionné par de nombreux facteurs: la dépression nerveuse de leur mère, le mauvais état de leurs finances, l'enquête de police en cours et l'insistance d'Abba pour que l'on attende juste encore un peu, dans l'espoir que l'on retrouvât le corps de leur père. Richard exigea cependant que le service funèbre ait lieu avant le vingt-trois mai. Il pouvait concevoir d'avoir attendu *presque* six mois,

mais il ne pouvait supporter l'idée d'avoir attendu *plus* de six mois.

Même Abba était d'accord.

« Serez-vous présente? demanda Richard en haussant la voix.

— Désolée, fit la détective McKay, j'ai déjà des engagements. »

Elle tendit une tablette et un stylo.

« À propos de la voiture, votre mère pourrait-elle signer ces papiers?

— Comme vous le savez, dit Richard, notre mère est invalidée par les contraintes de la vie moderne. »

Il signa son nom, tendit la tablette à la détective McKay et empocha le stylo.

« Mes condoléances », fit-elle en glissant la tablette sous son bras.

Elle allait pivoter pour repartir lorsqu'elle s'arrêta. Elle tira une épaisse enveloppe de la poche intérieure de sa veste. L'enveloppe provenait visiblement de la Ville de Toronto, et ses dimensions donnaient une impression de légalité et de catastrophe.

La détective McKay la tendit à Richard en souriant.

« Comment allais-je oublier ça?

— Vous arrondissez vos fins de mois comme factrice? demanda Richard en lui arrachant l'enveloppe des mains.

— Désolée, fit la détective McKay. Pendant que j'attendais, j'en ai profité pour ramasser votre courrier. Je soupçonne que ce n'est pas un chèque.»

Elle referma la porte elle-même et Richard décaqueta l'enveloppe, qui contenait une liasse de feuillets roses.

« C'est quoi?

— Attendez un peu...

— Ça dit quoi?

— Selon ces papiers... » fit Richard.

Dans le silence qui suivit, ils entendirent la remorqueuse sortir de l'entrée.

« ... nous avons quatre-vingt-dix jours pour trouver cent vingt mille dollars en arriérés de taxes, ou la maison deviendra la propriété de la Ville de Toronto. »



Ce n'était pas la première fois que les enfants Weird trouvaient matière à soupçons au sujet des finances de leur père. D'abord, Besnard payait tout en argent comptant : les films, les restaurants, l'essence, tout

était réglé avec un gros rouleau de billets qu'il gardait dans sa poche de droite. Si Nicola avait besoin d'argent pour l'épicerie, ou pour quoi que ce soit d'autre, il sortait simplement sa pince à billets et se mettait à éplucher des coupures.

Il se pouvait que les Taxis Grace soient une entreprise bien plus lucrative qu'ils ne l'imaginaient. Les Weird vivaient terriblement bien pour une famille dont les seuls revenus provenaient d'une petite entreprise avec beaucoup de frais. Ils vivaient certainement mieux que leurs grands-parents, qui avaient tiré leurs revenus de la même entreprise.

Puis, peu avant la mort de Besnard, des hommes qui ne semblaient pas être ses partenaires d'affaires habituels commencèrent à se présenter chez eux, tard le soir. Passé dix heures, et parfois plus tard, on entendait frapper à la porte, et l'écho se répercutait à travers toute la maison du boulevard Palmerston. Besnard se précipitait pour répondre. Les enfants n'apercevaient que brièvement ces hommes — lorsqu'ils les apercevaient. Ces visiteurs n'étaient jamais invités à entrer. Besnard sortait à l'extérieur et les menait jusqu'au garage. C'est là qu'ils parlaient, parfois quelques minutes et parfois une heure entière.

Peu importait la durée de son absence, lorsque Besnard revenait dans la maison, il faisait toujours la même chose. Il entrait dans le salon et réquisitionnait la télévision. Même si ses enfants étaient en plein milieu d'une émission qu'ils considéraient d'une importance capitale, il mettait une cassette dans le magnétoscope — une technologie qui même en

deux mille un paraissait dépassée — et regardait des épisodes de *Sunny Day Motel*, une comédie diffusée dans les années soixante-dix mettant en vedette Danny Day dans le rôle d'un propriétaire de motel malchanceux. Chaque cassette contenait trois épisodes. Besnard en était à son troisième ou quatrième épisode lorsque le reste de la famille allait au lit.

C'étaient les seules occasions où leur père regardait la télé.



Six heures après la visite de la détective McKay, les enfants Weird étaient rassemblés derrière un corbillard, au fond du cimetière St. James. Le corbillard était stationné au sommet d'une petite colline. Au bas de la pente se trouvait la forme rectangulaire de la fosse de leur père. Le soleil brillait et le ciel était bleu, et Richard et Kent avaient commencé à se disputer.

« Écoute-moi, Kent, fit Richard. Tu ne peux pas être à l'arrière. C'est pas sécuritaire. Il faut que je sois à l'arrière.

— Pas cette fois-ci, Ricky. Tu vas pas me faire ton petit jeu cette fois-ci. J'en ai ras le cul.

— Merde, Kent! Écoute-moi!

— C'est pas comme si ça pesait super lourd. Les filles pourraient le transporter toutes seules.

— Kent! fit Richard en haussant le ton. C'est important!»

Les douze personnes assises parmi les quarante chaises au pied de la colline essayaient de ne pas regarder la scène — exception faite de grand-mère Weird, dont le regard menaçant constituait une manifestation physique du *Ton*.

« C'est vraiment important, chuchota Richard.

— Je m'en fous!

— C'est assez, fit Angie en s'interposant. Voici ce qu'on va faire. Kent, tu es le plus jeune. C'est toi qui as passé le moins de temps avec lui, alors tu peux prendre l'arrière et être le dernier à le tenir.

— On vote, fit Lucy.

— C'est trop important pour passer au vote, fit Richard.

— Qui est d'accord avec la proposition d'Angie?»

Richard fut le seul à ne pas lever la main.

« Vous ne comprenez pas...

— Richard, fit Lucy, c'est passé au vote.

— Vous allez le regretter.

— Qu'est-ce qu'on va regretter au juste?» demanda Kent.

Richard ne pouvait répondre. Il saisit la poignée avant et tira le cercueil vers lui. Abba alla du côté droit. Lucy et Angie se placèrent à gauche. Ils avancèrent. Le cercueil quitta le rail et sortit du corbillard, et Kent attrapa l'arrière.

Ce qui se produisit ensuite fut causé par la conjonction de deux facteurs indépendants. Le premier était que le gardien venait d'arroser la pelouse. Le second était que les souliers de Kent, qui avaient appartenu à son père, accusaient une usure extrême aux semelles. Après six pas sur la pente, les souliers usés de Kent rencontrèrent la pelouse mouillée, et il s'affala sans crier gare. L'arrière du cercueil tomba avec lui. Lucy et Angie se retrouvèrent soudain à porter plus de poids que prévu. Débalancées, elles tombèrent aussi. Abba fut la suivante. Il ne resta plus que Richard, qui essaya de tenir le cercueil tout seul.

Au début, on eut l'impression qu'il y arriverait. Il pivota rapidement et plaça son épaule droite sous le coin. Il stabilisa le côté avec sa main gauche et glissa son bras droit sous le cercueil, aussi loin qu'il le pouvait. Ses avant-bras se contractèrent. Ses doigts se crispèrent. Pendant une fraction de seconde, le cercueil sembla flotter dans les airs, défier la gravité. Puis l'arrière commença à descendre, et le cercueil se libéra de l'emprise de Richard.

Il se renversa en tombant, et frappa le sol à un angle de quarante-cinq degrés. Le couvercle s'ouvrit brusquement, révélant à toutes les personnes présentes une doublure en satin bleu aqua, et rien d'autre.

Si un seul d'entre eux avait été capable de saisir l'absurdité de cette tragédie, le reste de la famille aurait tenu le coup. Mais aucun des frères et sœurs Weird n'était, en cet instant, assez fort pour rivaliser en outrage avec les circonstances dans lesquelles ils étaient plongés. Ils restèrent plantés là, immobiles. Puis ils se dispersèrent.

Richard détala aussi vite qu'il le pouvait. Il courut vers l'entrée du cimetière. Il franchit le portail et continua de courir.

Abba se déchaussa. Elle remonta la colline en direction du corbillard, agitant ses orteils roses et nus dans la pelouse, et tenant ses souliers par les courroies.

Kent la battit de vitesse. Il prit place sur le siège du passager.

Lucy suivit Richard en direction du portail du cimetière, mais elle ne courait pas. Elle marchait sans hâte. Ceux qui se trouvaient à proximité l'entendirent fredonner un air. Personne ne réalisa qu'il s'agissait de la pièce *Temptation* — de New Order.

Seule Angie resta sur place, pardonnant instantanément à ses frères et sœurs. Elle s'avança, ferma le couvercle et demeura accroupie. Elle regarda la foule, clairsemée et mal à l'aise. Seule sa grand-mère regardait ailleurs. Angie croisa le regard de John Winters, le répartiteur des Taxis Grace. Monsieur Winters rassembla quatre des hommes assis autour de lui. Ils se levèrent et allèrent prendre place autour du

cercueil. Ils le soulevèrent aisément. Puis, ils portèrent le cercueil vide de son père jusque dans sa fosse vide.



Les grilles du cimetière royal d'Upliffa n'étaient pas verrouillées. Le cimetière était bordé sur trois côtés par une clôture en fer forgé noire, et sur le quatrième par l'océan. La clôture n'était pas rouillée. Aucune mousse ne poussait sur les pierres tombales, en dépit de l'air humide du bord de mer. Plusieurs sépultures dataient du dix-neuvième siècle, et pourtant elles ne semblaient pas plus défraîchies que celles du vingtième. Abba était la seule à ne pas le remarquer.

Elle menait la marche, une lanterne à la main. Derrière elle, Richard portait une pelle. Puis venait Lucy, avec une barre à clous dans la main gauche. Angie venait en dernier. Elle ne portait que sa fille. Abba posa la lanterne au pied de la tombe la plus proche de l'eau. Le monument de son époux était une énorme pierre noire. L'épithaphe se lisait comme suit :

LUTIVEN VIJA

24 mai 1945 – 8 décembre 2007

Seul l'amour qu'il porte à sa reine surpasse
son amour pour Upliffa.

Angie ne put s'empêcher de remarquer que l'épithaphe était écrite au présent de l'indicatif. Elle n'en fit pas mention. Elle regarda Richard, qui lui tendit la pelle.

« Sois pas idiot, fit Lucy.

— D'accord, fit Richard, tu as raison. »

Il hocha la tête, se tourna et tendit la pelle à Abba.

« C'est encore plus idiot ! dit Lucy.

— Alors fais-le !

— Richard !

— Mais... » fit Richard avant de sombrer dans le mutisme.

La lanterne au propane chuintait. Il tourna le dos à ses sœurs et regarda l'océan. Il resta ainsi un long moment, les épaules voûtées. Puis il se calma, se retourna, planta la pelle dans la pelouse et commença à creuser.

Angie resta debout aussi longtemps qu'elle le put, puis elle s'assit dans l'herbe humide. Elle regardait Richard creuser. Plus le tas de terre montait, moins on pouvait le voir. On ne distinguait plus que le haut

de sa tête lorsque la pelle heurta quelque chose de solide. Richard tendit la main et Lucy lui passa la barre à clous. Angie regardait ses mains. Elle comptait les brins d'herbe collés à ses doigts, tout en écoutant les craquements du bois. Tout le monde resta silencieux, et Angie releva le regard.

Abba était agenouillée au bord de la tombe.

« Merci mon Dieu », fit-elle doucement, puis elle se mit à sangloter.

Personne n'aida Richard à ressortir du trou. Il avait de la terre sur le visage et sous les ongles. Il marcha vers Angie, la barre à clous encore dans sa main. Il la laissa tomber aux pieds de sa sœur.

« Au moins, dit-il, on sait où se trouve une des figures paternelles. »

Il marcha vers le portail et sortit du cimetière. Lucy entreprit de remettre la terre dans le trou. Abba pleurait en silence. Angie posa sa main sur son ventre. Elle ne détourna pas le regard, mais elle n'alla pas non plus rejoindre ses sœurs.



À l'aéroport international d'Upliffta, une vaste section de la zone des départs était fermée avec des cordons parce qu'un morceau de béton de la taille d'un camion était tombé du plafond. À l'intérieur du périmètre, deux hommes jouaient du marteau-piqueur. Ils tentaient de réduire le gros morceau en plus petits fragments, mais ne réussissaient qu'à produire beaucoup de poussière et de bruit.

Angie, Lucy, Richard et Abba contournèrent le chantier en se couvrant la bouche. Ils étaient presque arrivés de l'autre côté lorsque Angie vit l'homme qui les attendait — ou, du moins, qui l'attendait, elle. Il tenait un bouquet de ces fleurs mauves qui poussaient le long des routes. Il portait un complet de bonne coupe, mais froissé. Il se précipita vers Angie, tandis que ses frère et sœurs s'éloignaient déjà.

« Angie ! » cria-t-il.

Il posa un genou au sol et tendit les fleurs, tandis que persistait le bruit du marteau-piqueur.

« Je me suis tellement inquiété pour toi. »

Angie ne baissa pas le regard vers lui, et ne s'arrêta pas. Elle le contourna et alla rejoindre ses frère et sœurs devant un comptoir spécial que l'on venait d'ouvrir pour la reine et sa famille. Elle continua de l'ignorer, même lorsqu'il apparut à côté d'elle.

« HÉ! cria-t-il. DIS QUELQUE CHOSE! »

Le marteau-piqueur se tut au même instant, et on entendit l'écho de sa voix se répercuter sur le plafond de béton. À l'avant de la file, Richard se retourna. Il regarda le type, puis il regarda Angie. Il laissa tomber sa valise et alla se placer entre sa sœur et celui qu'elle prétendait ne pas connaître.

« Ce gars t'emmerde? demanda Richard.

— Je ne sais même pas de qui tu parles, fit Angie, en espérant que les hommes qui maniaient le marteau-piqueur se remettent au travail.

— Ce gars-là. Le gars juste ici.

— Je ne vois personne.

— Juste ici. Le type avec des fleurs.

— Ah, Richard. Tu peux être tellement bête, parfois!

— Pardon?

— C'est qui, ce gars-là ? demanda Lucy, qui avait quitté sa place dans la queue.

— Qui êtes-vous ? demanda Abba, juste derrière Lucy.

— Je suis son mari !

— Tu n'es pas mon mari !

— En tout cas, tu ne peux pas nier que je suis le père de l'enfant que tu portes ! »

Il regarda ses frères et sœurs, qui s'étaient attroupés autour d'eux.

« Et vous êtes qui au juste, vous autres ? »



L'indéniable compulsion d'Angie à pardonner à tout le monde lui rendait l'amour très difficile. Elle avait eu le cœur brisé à répétition. Les hommes dont elle tombait amoureuse avaient tendance à tirer avantage de son indulgence. Ils finissaient par perdre tout respect pour elle, croyant qu'elle n'avait aucun respect pour elle-même.

Angie avait fini par redouter l'amour. Paul avait été la solution à son problème. Il était effectivement son mari et le père de son enfant à naître. Elle était indiscutablement amoureuse de lui. Mais il s'agissait également d'une personne qu'Angie pouvait garder à une certaine distance émotionnelle. Ou, pour dire les

choses autrement, un homme qu'elle pouvait traiter comme de la merde tout en étant assurée qu'il ne la quitterait jamais.

Angie pensait que Paul se laissait traiter de la sorte parce qu'il avait une faible estime de lui-même. Elle ne réalisait pas que c'était en fait parce qu'il l'aimait comme jamais il n'avait aimé — ou n'aimerait — quelqu'un.

Angie s'éloigna de son mari, se présenta au comptoir et enregistra ses bagages. Le reste de la famille Weird fit de même. Ils laissèrent Paul derrière et se rendirent au contrôle de sécurité. Angie présenta sa carte d'embarquement à l'agent en uniforme. Elle plaça ses clés et sa petite monnaie dans le bac de plastique, sans même jeter un regard par-dessus son épaule. Elle enleva ses espadrilles. On n'entendit pas le moindre bip lorsqu'elle traversa le détecteur de métal, mais le bébé donna un vigoureux coup de pied dans son estomac. Puis un autre, qui se transforma en série de coups de pied, chacun plus fort que le précédent.

« D'accord, fit Angie en regardant son ventre. D'accord, d'accord, d'accord. »

Elle regarda de l'autre côté du détecteur de métal, que Richard et Lucy n'avaient pas encore traversé.

« Vraiment? cria Angie dans leur direction, ses espadrilles à la main, les lacets qui pendouillaient. Personne ne va faire ça pour moi ?

— Faire quoi? lança Richard.

— Vraiment? répéta Angie. Non mais vraiment?

— Quoi? fit Lucy.

— Je vais vraiment devoir le dire? Je vais devoir demander?

— De quoi tu parles, Angie?

— Bordel!

— Quoi? Qu'est-ce qu'on aurait dû faire?

— Allez le chercher! Pouvez-vous juste faire ça?

— Le gars avec les fleurs?

— Qui n'était pas ton mari?

— Oui, ce gars-là. S'il vous plaît, allez le chercher.

— C'est qui?

— C'est mon mari, fit Angie. C'est l'amour de ma vie.»

Richard et Lucy n'ajoutèrent pas un mot. Ils hochèrent la tête. Ils remirent leurs chaussures, sortirent de la file et retournèrent vers l'entrée de l'aéroport.

«Il s'appelle Paul, leur cria Angie. Vous allez probablement devoir lui acheter un billet!»



Au beau milieu du boulevard Palmerston, Kent Weird poussait un panier d'épicerie dangereusement surchargé de bouteilles de bière et de vin vides. Ses vêtements étaient sales. Sa barbe était longue et mal entretenue. Le panier rebondissait à chaque crevasse dans la chaussée, et les bouteilles s'entrechoquaient. Kent les maintenait en place avec sa main gauche et pilotait le panier avec la droite — et, pourtant, il consacrait l'essentiel de son attention à trouver une manière imaginative de se tuer.

Il savait que la méthode devait être unique et originale, totalement différente de ce qui avait été fait auparavant. Elle devait représenter tout ce que Kent avait l'impression de ne pas être, et qu'il aurait souhaité être. Son plan favori du moment consistait à placer huit scies à chaîne en marche au pied d'un haut édifice ; Kent ferait le saut de l'ange jusque sur les scies à chaîne. Une autre idée consistait à se tenir

au milieu de l'intersection de Yonge et Dundas, où quatre camions à ordures convergeraient à toute allure et s'écraseraient sur lui simultanément. Kent imaginait aussi se faire congeler dans un bloc de glace, à côté de la sculpture de Henry Moore, au square Nathan Phillips. Sa congélation aurait lieu au mois de janvier, et sa fonte, en avril, incarnerait la fausse promesse du renouveau printanier.

Kent aimait toutes ces idées, mais chacune posait problème. Il ne parvenait pas à trouver une manière de positionner et de fixer les scies à chaîne. Il ne disposait pas de l'argent nécessaire pour louer quatre camions à ordures et payer leurs chauffeurs. Il ne possédait pas le savoir-faire technique requis pour installer une cuve pleine d'eau devant l'hôtel de ville. Ce n'était pas la créativité qui posait problème à Kent, mais l'expertise et les moyens financiers. Il lui fallait quelque chose de simple.

Kent était si absorbé par cette question qu'il ne remarqua pas le gros nid-de-poule situé dans sa trajectoire. La roue avant droite s'y enfonça. Le panier pencha à droite. Kent baissa le regard à l'instant où ses bouteilles commençaient à percuter le pavé. Le bruit fut énorme. Kent redressa rapidement le panier, mais avec trop de force : celui-ci retomba à gauche. Le reste des bouteilles jaillit du panier et s'écrasa sur la chaussée.

« Merde », fit Kent.

Il sautait sur place, et les épaisses semelles de ses bottes de travail émiettaient les morceaux de verre.

«Merde, merde, meeerde!»

Une bouteille était toujours intacte. Kent la ramassa et la fit éclater sur le côté du panier d'épicerie renversé. Puis il retourna à la maison, qui se trouvait tout près. Il alla chercher un balai dans le garage, mais il ne trouva pas de porte-poussière. Il fit le tour jusqu'à la porte avant et entra dans la maison.

Il retira ses bottes de travail et continua de chercher un porte-poussière. Il était en train de fouiller au troisième étage lorsqu'il jeta un coup d'œil par la fenêtre et aperçut ses frère et sœurs debout devant la maison.

Cela ne lui fit pas plaisir.



Richard, Lucy, Abba, Angie et Paul se tenaient dans la cour sans pelouse du 465, boulevard Palmerston. Ils observaient fixement la maison. Ils n'en croyaient pas leurs yeux. La plupart des fenêtres étaient placardées avec du carton. Le vitrail au-dessus de la porte, qui portait autrefois le numéro d'immeuble, avait été remplacé par un morceau de contreplaqué sommairement cloué en place. De vastes sections du toit étaient dépourvues de bardeaux. De nombreuses briques manquaient sur la façade, et le porche penchait dangereusement vers la gauche.

« On dirait qu'elle a été abandonnée, fit Richard.

— On dirait qu'elle a été maltraitée, dit Lucy.

— Elle n'avait pas l'air de ça à l'époque », fit Angie.

Elle se tourna vers la gauche et tendit le bras. Paul s'approcha d'elle.

«Honnêtement, c'était une belle maison.

— Comme celle-là », dit Richard.

Il pointait la maison à leur droite, bien entretenue et récemment repeinte, à l'instar de toutes les maisons du boulevard Palmerston. Seule la leur faisait exception.

« Les voisins doivent vraiment le détester », fit Abba.

Elle monta les marches jusque sous le porche. Les planches ployaient sous ses pieds. Elle fit tourner la sonnette antique, qui lui resta dans la main. Elle la laissa tomber sur la galerie, et la cloche tinta doucement.

« Tu ne penses pas qu'il habite encore ici? demanda Lucy.

— Il est là-dedans, fit Richard.

— Comment tu le sais?

— Où est-ce qu'il aurait pu aller?

— Impossible qu'il vive encore ici.

— Allez, Abba! On y va!

— On entre!» cria Abba.

La porte moustiquaire pendait tout de travers. Abba l'ouvrit. La porte principale n'était pas fermée.

« Tu viens avec moi? demanda Angie à Paul.

— Bien sûr », fit Paul.

Ils montèrent les marches ensemble et passèrent la porte. Abba tenait toujours la porte moustiquaire. Un long moment s'écoula.

« Allez ! dit Abba. Maintenant ! »

Lucy et Richard montèrent les marches et entrèrent dans la maison, et Abba les suivit.

Une couche uniforme de crasse recouvrait tout. Le sofa — dont on avait scié les pattes — n'était pas celui de leurs souvenirs. Les ampoules du lustre avaient été remplacées par des chandelles. Le mur était noir de suie au-dessus du foyer. Mais le plus troublant était de découvrir les choses inchangées. Angie aperçut son manteau d'hiver suspendu dans la garde-robe de l'entrée. Son ballon de basket se trouvait sur l'étagère juste au-dessus. Leur portrait de famille était toujours accroché au mur. La pièce ressemblait à l'épave d'un bateau qui aurait coulé rapidement, sans préavis.

Ils étaient toujours dans le vestibule lorsque Kent descendit l'escalier. Sa barbe et ses cheveux étaient longs. Il était pieds nus, et ses ongles d'orteils étaient jaunes. Il ressemblait à un coureur des bois et il empestait l'alcool. Il s'immobilisa à six ou sept marches du rez-de-chaussée. Il écarquilla les yeux et s'accrocha fermement à la rampe d'escalier.

« Kent ? fit Abba. C'est moi. C'est nous ! »

— Vous... êtes des *trous de cul* ! » cria Kent.

Ils reculèrent d'un pas. Kent ne quitta pas l'escalier. Il frappait le mur avec ses pieds nus. De grands pans de plâtre tombaient dans l'escalier.

« Espèce de bande de trous de cul ! Vous croyez que vous pouvez revenir comme ça ? Comme si de rien n'était ? Que c'est aussi simple que ça ? Allez vous faire *foutre* ! Bande de *merdeux* ! »

Même Abba fit demi-tour et s'enfuit en courant. Ils n'osèrent se retourner qu'une fois en sécurité, réunis dans la cour dénudée. Ils écoutèrent Kent briser des choses et hurler occasionnellement le mot *merde*.

« Qu'est-ce qu'il pourrait briser, d'après vous ?

— Il ne semblait pas rester grand-chose à briser.

— Peut-être qu'il rebrise des choses », fit Angie.

Elle se rapprocha de Paul et se pencha sur son épaule, et il l'enlaça. Une série d'objets — un gant de baseball, une bande dessinée et plusieurs robes — furent lancés de la fenêtre de gauche du deuxième étage.

« C'est ma chambre », fit Angie.

Elle montra du doigt une fenêtre par laquelle plusieurs volumes de l'*Encyclopædia Britannica* venaient de jaillir. Les livres atterrirent sur le toit en pente du porche, et glissèrent lentement. Angie prit la main de Paul et la plaça sur son ventre. Un jeu de société vola au travers de la fenêtre. L'argent de pacotille s'éparpilla dans l'air et retomba sur leurs têtes, comme des confettis.

Deuxième partie

Triple Terreur





Trois heures après qu'ils eurent appris l'accident de leur père, Richard se retrouva responsable du foyer tandis que leur mère accompagnait les policiers au poste. On devait apparemment lui poser certaines questions. Les frères et sœurs Weird ne savaient pas pourquoi le Requin avait choisi d'aller avec leur mère plutôt que de rester avec eux. Ils ne songèrent même pas à le demander. Ils étaient assis dans le salon, en état de choc, paralysés. Richard regarda sa montre. Il attendit dix minutes, puis la regarda de nouveau. Une minute seulement s'était écoulée.

« Je n'ai aucune idée de ce qu'on devrait faire », dit-il.

Kent était le seul qui fût assis sur le plancher. On lui avait donné une balle, qu'il lançait dans les airs et rattrapait.

« On devrait sortir Rainytown, dit-il.

— Ça me semble complètement déplacé, fit Abba.

— Non, dit Richard. C'est parfait. »

Le chalet avait été vendu un an et demi plus tôt, et Rainytown avait été repliée sur elle-même et entreposée au grenier. Richard ouvrit la marche, et les autres le suivirent jusque là-haut. Il ne fallut qu'un moment pour tout réassembler. Ils ne cherchaient pas à tout remonter de manière solide. Ils s'appliquaient plutôt à remettre chaque chose au bon endroit, afin que tout redevînt comme autrefois.

Au bout de vingt minutes, c'était fait. Ils contemplaient Rainytown. Richard se retourna alors vers ses frères et sœurs.

« Je propose, dit-il, que Rainytown ait un cimetière.

— Je pense qu'il devrait aller là, fit Lucy en pointant le parc à bestiaux Taillez-vous une bavette.

— Je suis d'accord », dit Angie.

Kent allait chercher des matériaux à l'étage du dessous lorsque Abba lui bloqua le passage.

« Je refuse d'être mêlée à ça », dit-elle.

Kent l'écarta du chemin. Il revint avec du papier et des ciseaux et des crayons de couleur. Les quatre frères et sœurs se mirent au travail. Plusieurs feuilles de papier construction vert se transformèrent en gazon. La pierre tombale fut taillée dans une boîte à

chaussures noire. Richard s'apprêtait à écrire dessus avec un crayon blanc.

« Attends, s'écria Abba, qui était si tranquille qu'on avait oublié sa présence. Mets au moins un point d'interrogation.

— Je pense que j'aimerais ça », fit Angie.

Richard regarda Kent et Lucy. Ils n'étaient pas en désaccord. L'idée leur semblait alors une infime source de soulagement. Richard tendit le crayon à Abba, et elle inscrivit en épaisses lettres majuscules :

BESNARD RICHARD WEIRD
22 JANVIER 1960 – ?

Abba plaça la pierre tombale dans le Jardin ossuaire de Rainytown. Il s'agissait de la seule pierre tombale. Ils n'en fabriquèrent aucune autre. Ni à ce moment, ni par la suite. Lucy bricola de minuscules fleurs en papier et les déposa sur la sépulture. Ils firent silence un instant. Puis ils poussèrent tous un long soupir. Ils se sentaient assez forts pour redescendre au rez-de-chaussée et attendre que leur mère rentre à la maison.



Personne ne prépara le souper. Neuf heures sonnèrent et leur mère n'était toujours pas là. À dix heures, elle n'était toujours pas revenue. Juste avant minuit, Richard alluma la télévision.

« *Triple Terreur* », dit-il.

Un vendredi par mois, la chaîne 57 diffusait un programme appelé *Triple Terreur*. À partir de minuit, on y diffusait trois films de monstre consécutifs. En temps normal, les enfants Weird attendaient que leur mère et leur père fussent profondément endormis, et ils descendaient au rez-de-chaussée sans faire de bruit. Ils s'asseyaient près de la télévision et laissaient le volume tout bas. Ils écoutaient les trois films jusqu'au bout. Quiconque s'endormait était réveillé à grands coups de baffes. Ils adoraient lorsque le film était en noir et blanc. Ils adoraient encore plus lorsqu'on pouvait voir les ficelles attachées à la soucoupe volante. Mais ils aimaient par-dessus tout les films où le monstre était à l'évidence un homme dans un costume.

La nuit de l'accident de leur père, ils regardèrent les trois films. Personne ne tomba endormi. Après les films de monstre, ils regardèrent une infopub. Puis, l'hymne national joua et la station commença à diffuser l'image étalon. Ils coupèrent le son, mais laissèrent la télévision allumée. Ils s'endormirent tous ensemble sur les sofas.

Lorsqu'ils se réveillèrent, au matin, leur mère et leur grand-mère n'étaient toujours pas rentrées.



Richard, Lucy, Abba, Angie et Paul étaient toujours dans la cour, les yeux levés au ciel. Après les jeux de société vint la vaisselle. Puis les disques. Puis les chaussures. Lorsqu'ils battirent en retraite jusque sur le trottoir, on cessa de balancer des objets par la fenêtre de l'ancienne chambre d'Angie. Rassemblés au bout de l'entrée, ils fixaient la maison en ruine.

Ils avaient négligé la possibilité que Kent, à l'instar de la maison, ait sombré dans un tel état de délabrement.

« On va dormir où? demanda Angie.

— On ne pourrait pas aller à l'hôtel? dit Paul.

— Ça fait tellement new-yorkais, monsieur Rockefeller, fit Lucy.

— Hé! dit Angie à Paul. Ils te traitent comme un membre de la famille!

— Si on quitte la propriété, dit Richard, alors Kent aussi va partir.

— Et on ne le reverra plus jamais, dit Abba.

— Alors peut-être que Paul et moi on pourrait aller à l'hôtel? demanda Angie.

— Ce serait pas juste.

— Tout à fait d'accord.

— Si l'un d'entre nous doit rester, alors tout le monde doit rester.

— Mais je suis enceinte!

— L'excuse commence à être usée, Angie.

— Et le matériel de camping? dit Abba.

— Tu penses qu'il est toujours là?

— Peut-être que Kent l'a vendu, fit Lucy.

— Ou donné, dit Abba.

— Il y a fort à parier, fit Richard, que Kent ne l'a pas utilisé.»

Au milieu des années quatre-vingt-dix, Besnard avait acheté du matériel de camping sur un coup de tête, dans l'espoir de rapprocher les membres de la famille. L'équipement n'avait jamais servi. Après avoir

traîné plusieurs semaines dans le vestibule, il avait été entreposé dans le grenier du garage. Et c'est exactement là qu'ils le trouvèrent, en parfait état. Il y avait un réchaud Coleman, une grosse glacière et trois tentes. Lucy et Abba en partagèrent une, Paul et Angie se virent attribuer la seconde, et Richard en reçut une pour lui tout seul.

C'était la solution idéale pour une nuit. Toutefois, Kent ne semblait aucunement vouloir se risquer hors de la maison, et ils passèrent donc les cinq jours suivants à la dure, dans l'aride cour arrière. Ils établirent des tours de garde : l'un d'entre eux surveillait la porte avant cependant qu'un autre guettait la porte arrière, et ce, vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Ceux qui n'étaient pas de garde pouvaient faire ce qu'ils voulaient, ce qui consistait à s'asseoir à la table de pique-nique pour boire du vin et jouer aux cartes. Si l'on faisait exception du fait que leur père était mort, que leur mère était internée à vie et que leur frère cadet leur lançait occasionnellement des objets à la tête, ils vivaient enfin l'expérience de camping dont Besnard avait toujours rêvé.



Quatre nuits sur un matelas gonflable, c'était cependant le maximum que pouvait encaisser Angie dans son état. Le seize avril, quatre jours avant l'anniversaire de grand-mère Weird, elle réquisitionna le garage et envoya Paul acheter un lit chez IKEA. Peu après quinze heures, alors que la lumière d'après-

midi inondait le garage, elle était assise sur le plancher et regardait Paul lutter avec une base de lit blanche de modèle Leirvik.

« Quelle merde ! criait-il en tentant d'interpréter les pictogrammes. Non mais quelle merde ! »

Angie l'observa un moment, puis elle s'allongea sur le plancher. Elle éprouva une poussée de nostalgie en apercevant le plafond. Lorsque Angie et ses sœurs étaient adolescentes, le respect du couvre-feu revêtait une extrême importance pour leur père. Les rendez-vous devaient être conclus promptement, à vingt-trois heures, dans l'escalier avant. Besnard était absolument inflexible à ce sujet, et voilà pourquoi, de vingt à quarante minutes avant le couvre-feu (tout dépendant de l'habileté du garçon qui les accompagnait), elles se glissaient dans le garage. De cette manière, peu importe à quel point la situation se corsait, elles pouvaient être à la maison à temps. La proximité du garage en avait fait une sorte de *love motel* pour adolescents. C'est là que chacune des trois sœurs Weird avait perdu sa virginité.

« Merde ! fit Paul. Mais qu'est-ce qu'ils... Mais voyons ! Ça n'a aucun sens ! Attends. Ah meerde ! »

Angie le regarda enlever sa chemise. Son dos était couvert de sueur. Ses gros mots lui rappelaient ceux qu'avait proférés Zach autrefois, durant les préliminaires. Angie attendit qu'il eût terminé d'assembler le lit. Puis elle se leva et traversa la pièce en courant. Ils entrèrent en collision et tombèrent à la renverse. Le lit ploya, mais résista.

« Je t'aime, dit Angie en commençant à déboutonner ce qui lui tombait sous la main.

— Mais... Et le bébé?

— Elle t'aime aussi. Je pense qu'il va falloir que tu me prennes par en arrière.

— Pas de problème. »



Ils étaient étendus sur le dos, souriants, détendus et pleins d'optimisme.

« Écoute, fit Paul, il y a quelque chose que je dois te dire. J'ai reçu un appel la semaine passée. Des Henderson?

— Non... Fais pas ça.

— Alors tu as communiqué avec eux?

— On était tellement bien, là.

— Ils ont dit que tu leur avais parlé d'adoption? C'est vrai?

— Est-ce qu'on peut juste profiter du moment présent? Juste ce petit moment? S'il te plaît?

— Ils semblaient croire que tu en avais très envie. Pour tout dire, ils étaient étonnés d'apprendre que je n'étais pas au courant. »

Il haussa les sourcils. Angie savait qu'il attendrait patiemment, mais pas indéfiniment, qu'elle s'explique.

« Écoute. J'ai pris un café avec eux. C'est tout. Je n'ai rien accepté. S'ils pensent le contraire, c'est seulement parce qu'ils sont impatients.

— Attends. Alors tu les as rencontrés, sans me... Ça... Ça va trop loin!

— Paul, c'est un engagement énorme pour moi. Pour nous! Es-tu vraiment prêt?

— Oui! Oui, je suis prêt! Je suis tellement prêt! Pas toi?»

Angie n'avait pas réponse à cette question. Du moins, aucune réponse qu'elle voulait exprimer à haute voix. Paul croyait que ses réticences étaient dues à un manque d'amour. C'était tout le contraire. Angie était terrifiée par le volume d'amour qu'elle ressentait pour Paul et pour leur fille à naître. Elle craignait que le fait d'élever cette enfant, et de l'élever avec Paul, générerait tellement d'amour qu'elle serait tout simplement emportée. Tout comme leur mère avait été emportée.

Angie ferma les yeux. Lorsqu'elle les rouvrit, Paul la fixait toujours, les mâchoires serrées. Il tourna légèrement la tête vers la gauche, son regard rivé sur elle. Angie fut remplie de soulagement lorsque la porte s'ouvrit à la volée et que ses frère et sœurs se précipitèrent dans le garage.

« Paul a passé le troisième but !

— Sois pas bête. Il vient visiblement de marquer un point !

— Ça fait huit mois et demi de ça...

— Quel tour de taille !

— On va en reparler plus tard, dit Paul en les ignorant, les yeux toujours fixés sur Angie.

— Vraiment, Paul, un tatouage d'ancre ? C'est pas trop cliché ? Même d'un point de vue ironique ?

— Heureusement qu'on n'est pas arrivés il y a vingt minutes.

— Je dirais plutôt dix.

— Cinq !

— Angie, je suis sérieux. On va reparler de ça plus tard.

— Je me suis souvent demandé si garder le capuchon valait l'entretien.

— Tenez », fit Abba en leur lançant le drap de coton blanc qu'ils n'avaient pas eu l'occasion d'utiliser. Paul eut à peine le temps de l'étendre sur eux que Lucy, Abba et Richard montaient sur le lit.

« Attention, dit Paul, c'est du IKEA.

— Vous êtes ici pour quelle raison ?

— Richard dit que c'est maintenant.

— C'est maintenant, dit Richard.

— Comment tu le sais ?

— Je le sais, c'est tout, dit Richard. L'endroit est sécuritaire. Ou en tout cas aussi sécuritaire qu'il puisse être. »



Ils se tenaient immobiles sur la galerie, et personne ne soufflait mot, pas même Abba.

«Pourquoi ai-je l'impression que c'est une mauvaise idée? demanda finalement Richard.

— Tout ira bien, répondit Abba.

— Es-tu certaine que tout ira bien, ou tu espères simplement que tout ira bien?

— Il ne s'agit que de Kent!» dit Abba avec la voix d'une reine.

Elle ouvrit la porte et la tint ouverte. Après une pause, elle ajouta :

«Ne le faites pas chier!»

La reine s'était évaporée, ne laissant que leur sœur Abba. En fin de compte, c'était cette dernière qui

exerçait la plus grande force d'attraction, et ils la suivirent à l'intérieur. Angie entra la dernière, et laissa la porte moustiquaire claquer sur ses talons, comme elle le faisait depuis l'âge de douze ans.

« Quand vas-tu arrêter de faire ça ? demanda Richard d'une voix forte.

— Bon Dieu ! » cria Lucy.

Abba, qui avait couvert ses oreilles avec ses mains, acquiesçait de la tête.

« On vous a pas élevés dans une putain de grange », cria une voix en haut de l'escalier.

C'était une phrase que leur père avait souvent prononcée, et l'entendre dite par une voix si semblable à la sienne leur flanqua la trouille.

« Désolée, dit Angie.

— Vous en avez mis du temps, cria Kent.

— On ne savait pas que lancer des objets constituait une invitation formelle, fit Lucy.

— Et comme ça, c'est mieux ? *Montez vos culs ici.* Je veux vous montrer quelque chose.

— Où es-tu ?

— À l'étage au-dessus !

— À l'étage au-dessus, ou au-dessus de l'étage au-dessus ?

— Au-dessus de l'étage au-dessus. Et enlevez vos souliers.

— Vraiment? » demanda Angie.

Elle regarda le plancher. Il semblait plus menaçant pour ses chaussettes que ses souliers pour le plancher.

« T'es pas sérieux.

— Enlevez vos souliers!

— C'est ce qu'on fait », dit Abba.

Elle se pencha et commença à délayer ses souliers. Personne d'autre n'esquissa un geste.

« Qu'est-ce qu'il veut d'après vous? murmura Angie.

— Je ne crois pas qu'il veuille poser de geste fortuit, dit Abba.

— Mais c'est quoi ça? demanda Lucy. Tu arrives du dix-neuvième siècle? Qui parle comme ça?

— Je suis d'accord avec Abba, dit Richard. Je pense qu'il veut seulement qu'on monte le voir. Et je pense aussi qu'on devrait enlever nos souliers.

— Je veux une exemption spéciale, dit Angie.

— Pas d'exemption, répondit Richard. Mais assieds-toi, je vais t'aider. »

Angie s'assit sur la troisième marche de l'escalier. Elle tendit le pied et regarda Lucy.

« Tu vois? fit-elle. Ça c'est un frère attentionné. »

Lorsqu'ils furent tous déchaussés, Richard posa sa main sur la rampe. Il fit une brève pause, puis commença à monter l'escalier. Ils le suivirent. Sur le palier du deuxième, Richard essuya sa main sur son pantalon. Il continua vers le troisième étage, mais sans toucher la rampe. La fenêtre en haut des escaliers était recouverte de carton. Toutes les fenêtres étaient apparemment obstruées avec quelque chose. Ils se tenaient les uns près des autres dans la noirceur complète.

« Angie, va allumer la lumière, dit Richard.

— Pas question, dit-elle. Absolument pas question. »

L'interrupteur du troisième étage avait toujours été une affaire politique. Il n'était pas situé en haut de l'escalier, mais sur le mur d'en face. Pour l'atteindre, il fallait faire deux pas dans la noirceur complète et tâtonner le long du mur. Cette tâche avait toujours échoué à Angie.

« Pourquoi je devrais le faire? demanda-t-elle.

— Parce que tu l'as toujours fait, fit Lucy.

— Mais je suis enceinte.

— Pas de notre faute.

— Arrête de t'obstiner.

— Vieille excuse.

— On vote, suggéra Lucy.

— Je ne peux même pas voir qui vote.

— Vas-y donc, Angie.

— Il n'y a probablement pas d'électricité de toute manière.

— C'est pas juste.

— La vérité n'est pas juste.

— Quel est le rapport entre l'interrupteur et la vérité?

— Va juste allumer la lumière», fit Richard.

Angie savait qu'il était inutile d'argumenter avec eux. Elle s'accrocha à la rampe et plaça son pied tout contre le poteau. Elle fit deux pas dans le noir. Lorsqu'elle toucha le mur, elle promena sa main de haut en bas jusqu'à sentir l'interrupteur.

« Quel endroit idiot pour mettre un interrupteur », fit Angie en l'actionnant.

La lumière du palier ne s'alluma pas, mais la flamme d'une chandelle apparut juste devant elle, dévoilant le visage de Kent. Sa barbe de vagabond le rendait presque méconnaissable, et la chandelle, qui l'éclairait par en dessous, donnait à son faciès un caractère macabre.

« Pourquoi as-tu un numéro de téléphone sur l'avant-bras? demanda-t-il.

— Pas de *allo*? Pas de *heureux-de-te-voir-après-huit-ans-d'absence*? Ou de *ob-mon-Dieu-tu-es-enceinte*?

— Ces choses-là se passent d'explication.

— C'est le Requin qui a écrit le numéro.

— Tu vois? Maintenant je comprends. Et pourquoi est-ce qu'elle... Ah, oublie ça. Ça peut attendre. »

Il désigna de la tête le reste de la fratrie, toujours blotti en haut de l'escalier.

« Ils sont comment? »

— Ils n'ont pas trop changé.

— Dommage.

— Abba est avec nous.

— Je sais.

— Comment ça va? Je veux dire, est-ce que tu vas bien?

— C'est qui le nouveau gars?

— Le père.

— Espérons qu'il sera meilleur que le nôtre.

— Il l'est déjà.

— Est-ce que je peux? » demanda-t-il en pointant le ventre d'Angie.

Elle hocha la tête. Kent lui passa la chandelle, puis il plaça ses deux mains sur son ventre. Elle attendait depuis un moment que l'un d'entre eux pose ce geste.

« Ne pleure pas.

— Je... ne... pleure pas. »

Kent laissa ses mains sur le ventre d'Angie durant un long moment. Ils étaient toujours dans cette position lorsque Richard, Abba, Lucy et Paul arrivèrent derrière elle.

« Je suis content que ce soit toi qui te sois reproduite, dit Kent.

— C'est pas chose faite », dit-elle en cognant sur le bois du cadre de porte.

Kent retira ses mains et effectua trois pas de géant à reculons. Il leva les bras au ciel et, avec son pied gauche, allongea un grand coup dans la porte de ce qui avait été sa chambre à coucher. La porte s'ouvrit toute grande. Une lumière jaune et chancelante s'en échappait. Esquissant une profonde révérence, Kent les invita à entrer.

Seule Abba accepta l'invitation. Ils la regardèrent disparaître dans la chambre. Elle poussa un tel cri de surprise qu'ils s'y précipitèrent pêle-mêle.



Ils coururent tous ensemble vers la chambre de Kent, telle une meute de Weird. Aucun d'entre eux n'aurait su dire si le cri de surprise d'Abba exprimait de la joie ou de la peur. Kent avait vécu comme un squatteur durant des années, sans domicile fixe dans son propre domicile, et ils n'avaient aucune idée de ce dont il était capable — ou de ce qu'il avait bien pu créer dans cette chambre.

Angie entra la dernière. Lorsqu'elle l'aperçut, elle s'arrêta net. Et elle commença à sangloter.

« Pleurnicheuse », chuchota Kent.

Il avait reconstruit Rainytown. Leur ville de carton s'étendait entre les quatre murs de sa vieille chambre. Il avait cependant fait bien davantage que de simplement remettre sur pied les maisons et les édifices. Il avait réparé chaque déchirure avec du ruban

transparent. Il avait renforcé les plus grands édifices avec des bâtons de popsicle. Pour consolider l'intérieur du château d'Abba, il avait utilisé des baguettes chinoises et du ruban gommé.

Chaque édifice avait été repeint avec l'exacte couleur d'origine, même le rose du château d'Abba. Le lettrage des panneaux avait été retracé et accentué, mais Kent était parvenu à conserver les calligraphies originales. On reconnaissait encore la main d'écriture d'Abba sur la devanture de la Buanderie Armand Geddon, et l'enseigne du terminus d'autobus Phase terminale était toujours telle que l'avait gribouillée Richard à l'âge de treize ans.

Kent avait également ajouté des choses. L'apport le plus évident était l'électrification de la ville. De minuscules lampadaires bordaient chaque rue, et les lumières étaient allumées à l'intérieur de chaque édifice normalement ouvert après la tombée de la nuit. Une lueur jaune émanait donc de L'Aïoli, le seul restaurant de Rainytown desservant la communauté de vampires. On voyait aussi de la lumière aux Jardins suspendus où, après chaque repas, les clients ne se voyaient pas présenter une addition mais un nœud coulant. À l'inverse, le Royaume de la chirurgie plastique de la D^{re} Cécile Icone, le concessionnaire de voitures d'occasion Tombeau ouvert et la boutique d'instruments de musique de seconde main Sax, drogue et rock'n'roll étaient sombres.

« Est-ce que c'est parfait ? » demanda Kent.

Il fallut une seconde à Angie pour comprendre qu'il s'adressait à elle. Elle était encore occupée à remarquer des détails, tels que leur nom de famille tressé avec du cure-pipe noir dans la grille du Jardin ossuaire de Rainytown, et les fleurs en papier encore fraîches, sur la tombe de leur père.

« Oui, dit-elle. C'est parfait.

— C'est vraiment parfait, dit Richard.

— Mieux qu'avant, dit Abba.

— Beaucoup mieux, dit Lucy.

— Très bien », fit Kent.

Il leva les mains au-dessus de sa tête. Il les ouvrit et les ferma comme des pinces. Puis il fit un grand pas à la Godzilla en direction de Rainytown.

« Non, Kent ! hurla Angie. Ne fais pas ça ! »

Il s'immobilisa tout au bord de Rainytown, le pied en l'air. Il leva les yeux au plafond.

« Grrrrrrrrr », cria-t-il.

C'était une pâle imitation d'un son entendu autrefois dans un film de monstre — et, pourtant, elle contenait tant de douleur, de tristesse et de colère qu'aucun d'entre eux n'aurait pu imaginer mieux. Ce son traduisait tout ce qu'ils ressentait, et qu'aucun n'avait jamais réussi à exprimer. Kent s'avança et écrasa le château d'eau, l'écrabouillant au plancher comme on éteint une cigarette.

Richard n'hésita pas une seconde. Il cria et leva les bras au ciel et rasa presque toute la rue des Estropiés d'un grand coup de pied. Abba s'attaqua directement au château, l'arrachant avec ses dents et recrachant ses fondations de papier. Lucy se tailla un chemin le long du boulevard Artériel, sautant d'un toit à l'autre. Kent arrêta un instant son œuvre de destruction ; il se retourna et lança un regard à Angie.

« Grarr ? demanda-t-il avec tendresse.

— Grarr », répéta-t-elle, et en tenant son ventre, elle s'avança et détruisit le cimetière d'un seul coup de pied. Ils continuèrent à sauter et à ravager et à crier.

En l'espace de quelques minutes, il ne resta que des ruines de Rainytown.

Troisième partie

La théorie des serpents et des requins





Lorsque les portes automatiques de l'aéroport international Lester B. Pearson s'ouvrirent devant eux, les Weird — plus Paul — avaient fait ce qu'ils pouvaient. Ils avaient consacré la journée précédente à boucler leurs valises et à acheter des billets et à tenter de se rendre présentables. On avait coupé les cheveux et taillé la barbe de Kent, et on lui avait acheté de nouveaux vêtements. Les coiffures chaotiques d'Angie et de Lucy avaient été camouflées sous des bonnets de laine. Richard, qui avait acheté les billets en ligne avec sa carte platine, s'occupa des formalités au comptoir de la compagnie aérienne. Ils enregistrèrent leurs bagages et reçurent tous les six leurs cartes d'embarquement sans le moindre incident.

Ils passèrent la sécurité sans être fouillés ni déclencher d'alarme. Dans la salle d'attente, près de la porte 23, ils attendirent vingt-six minutes. Puis

l'embarquement commença pour le vol AC808 à destination de Vancouver.

Leur stratégie consistait à faire passer en premier les membres de la famille susceptibles de causer le plus de problèmes. Ils espéraient qu'ainsi les soupçons n'atteindraient une masse critique qu'au moment où le plus louche d'entre eux serait à bord. Kent se présenta le premier. Il montra sa carte d'embarquement. L'agente de bord ne remarqua pas que son permis de conduire était échu, et lui fit signe de passer. Tout au bout de la queue, Angie tenta de ne pas montrer son soulagement.

L'agente de bord signala à quel point elle aimait le chapeau de Lucy. Elle hocha respectueusement la tête à l'adresse d'Abba et ne posa aucune question sur son passeport uplifffien. Richard entra dans l'avion avec un sourire charmeur. Dans l'esprit d'Angie, le pire était passé. Paul sur les talons, elle s'avança et présenta sa carte d'embarquement. L'agente de bord l'examina. Ses yeux se posèrent sur le numéro de téléphone sur son avant-bras, puis descendirent vers son ventre.

«Avez-vous un billet?» demanda-t-elle.

Elle mâchait une gomme, et souffla une petite bulle rose qui éclata.

«J'ai ma carte d'embarquement.

— De votre médecin.

— Je ne suis pas malade.

— Vous avez combien de semaines de faites ?

— Disons trente-six. C'est une petite boxeuse.

— Je suis désolée », fit l'agente de bord, qui ne l'était visiblement pas.

Elle voyait une opportunité d'exercer le peu d'autorité qu'on lui avait conféré.

« Je ne peux pas vous laisser prendre l'avion. On ne peut laisser personne monter à bord après trente-cinq semaines.

— Oh. D'accord, excusez-moi. J'ai fait une erreur. Je suis seulement à trente-quatre semaines.

— Pouvez-vous le prouver ?

— Pardon ? demanda Angie. J'ai pris plusieurs vols cette semaine.

— La sécurité et le bien-être de *tous* les passagers à bord comptent parmi mes principales responsabilités.

— De quoi parlez-vous ?

— Ne fais pas ça, murmura Paul dans l'oreille d'Angie.

— Je suis désolée, fit l'agente de bord. C'est le règlement. »

On pourrait justifier de plusieurs façons ce que dit ensuite Angie. Elle avait mal dormi depuis plusieurs jours. Son corps était saturé d'hormones. Elle était à

ça de réussir une tâche impossible. Mais pour dire la vérité, Angie n'arrivait tout simplement pas à croire qu'une espèce de Barbie suffisante puisse avoir autant de pouvoir sur elle. Les cheveux de la femme étaient trop parfaitement ramassés en chignon. Ses pieds ne semblaient pas coincés dans ses souliers à talons hauts, qu'elle portait sans le moindre effort. Le haut de son chemisier blanc était déboutonné avec soin. Même la manière dont elle penchait légèrement la tête exprimait qu'elle ne faisait ce boulot qu'en attendant d'épouser quelqu'un de riche — et la hauteur à laquelle son soutien-gorge soulevait ses seins laissait croire qu'elle n'aurait pas à attendre longtemps.

« Ma pauvre fille... fit Angie.

— Ne fais pas ça », répéta Paul.

Angie se figea. Elle reprit contenance. L'agente souffla une autre bulle, et lorsque celle-ci éclata, Angie fit de même.

« Espèce de salope ! » cria Angie en mettant l'accent sur le *p*.

L'agente de bord resta bouche bée. Une longue seconde s'écoula sans qu'elle ait la moindre réaction. Puis elle leva la carte d'embarquement d'Angie et la déchira en deux. Elle déchira les moitiés en quartiers, et laissa tomber les morceaux. Angie regarda les carrés de papier voler jusqu'au plancher. Puis, du coin de l'œil, elle vit Kent se précipiter vers eux.

Deux agents de sécurité le plaquèrent avant même qu'il ne puisse s'approcher. Son visage frappa le tapis. Sa lèvre se fendit. Du sang vola sur le col de sa chemise blanche immaculée. Le plus grand agent enfonçait son genou dans les lombes de Kent, tandis que l'autre repliait son bras dans son dos. Kent n'offrit aucune résistance.

« Lâchez-le ! cria Abba.

— Il n'a rien fait ! hurla Richard.

— Lâchez-le tout de suite ! » cria Lucy.

L'agent plaça son immense main sur la nuque de Kent. Et pourtant, Kent regarda Angie sans difficulté. Le tissu de sa chemise épousait les muscles de ses bras. Il commença à se relever, soulevant les deux agents avec lui.

« Ne fais pas ça, Kent ! dit Angie. Je suis désolée. N'aggrave pas la situation. »

Kent regarda Angie.

« S'il te plaît ? » dit-elle.

Kent hocha la tête et il s'allongea de nouveau sur le tapis. Les agents n'y comprenaient rien. Ils tirèrent vite les mains de Kent derrière son dos.

Angie se tourna vers l'agente de bord.

« Je suis vraiment désolée, fit-elle. Nous allons tous partir. »

Les agents de sécurité étaient simplement satisfaits d'avoir maîtrisé Kent. Ils hochèrent la tête, et l'agente de bord acquiesça. Angie toucha Lucy et Abba sur l'épaule. Elle prit Richard par la main. Paul les suivit, et ils laissèrent Kent derrière.



Durant trois heures, ils restèrent sur le trottoir devant l'aéroport international Lester B. Pearson. Les avions passaient au-dessus de leurs têtes. Angie regardait les traînées de condensation s'entrecroiser et se dissoudre. Peu après midi, elle se tourna vers sa famille. Abba était assise sur le trottoir, les mains jointes sur ses genoux. Lucy avait les yeux rouges. Paul faisait les cent pas en retrait, l'air d'attendre des instructions. Richard se tenait dans un coin, du côté droit, une cigarette aux lèvres et le Zippo dans la main, tous deux éteints. Angie trouva qu'ils ressemblaient à une peinture de style Renaissance. Et c'est à ce moment que Kent apparut dans le tableau.

Il s'installa entre Lucy et Richard de manière si parfaite que son apparition n'attira nullement l'attention. Elle complétait le portrait. Les deux agents qui l'escortaient se postèrent à l'arrière-plan. Kent prit le briquet des mains de Richard et le frotta contre ses jeans. Il plaça la flamme au bout de la cigarette. Richard souffla une bouffée avant de réaliser l'étrangeté de la situation.

« Mon Dieu ! fit-il.

— Il nous reste quoi? demanda Kent. Deux jours? Deux jours et des poussières?»

Il ferma le Zippo et le redonna à Richard.

«Si le Requin ne crève pas avant le vingt et qu'on prend le volant à tour de rôle, en conduisant très vite, on peut réussir.

— Il a peut-être raison, dit Angie.

— On a juste à louer une voiture, fit Lucy, trop épatée par l'idée de Kent pour être surprise par sa présence.

— Une fourgonnette!

— Pourquoi vous ne me faites jamais confiance?

— Parce que ça fait huit ans que tu n'as pas brossé tes dents?

— Je viens de le faire, tu m'as vu!

— Et avant ça?

— Sois gentille avec Kent, dit Angie. Je pense qu'il vient de nous sauver.

— Cinquante et une heures et cinquante-quatre minutes selon MapQuest, dit Richard en regardant son téléphone. Alors ouais. On peut le faire.

— Où est le comptoir de location?

— À l'intérieur», dit Angie.

Les agents de sécurité étaient toujours postés près des portes. Angie leva la main. Un taxi s'arrêta devant eux. Le coffre s'ouvrit et elle y déposa sa valise.

« Pas celui-là, fit Lucy. Il y a une bosse sur le côté.

— On n'est pas en position de faire les difficiles, dit Angie.

— Les bossent reflètent simplement notre situation actuelle, dit Richard.

— Et le reste de nos bagages? demanda Abba.

— Ne sois pas si attachée aux choses matérielles, fit Kent.

— Tais-toi, Kent, fit Lucy.

— C'est pas parce que tu es trop pauvre pour posséder des choses matérielles que ça fait de toi un saint, dit Abba.

— On pourra acheter des nouveaux trucs là-bas, fit Angie.

— Je prends le siège avant!» cria Kent, et personne ne s'obstina.



À quatorze heures trente-cinq, après avoir loué un Ford Econoline blanc chez Discount location d'autos et de camions, ils se mirent en route vers l'ouest.

L'intérieur de la fourgonnette était gris, et il y avait deux banquettes arrière.

Angie et Paul étaient assis au milieu. Lucy et Abba étaient derrière eux. Richard conduisait et Kent conservait la place du passager avant. Vingt minutes plus tard, alors qu'ils venaient tout juste de s'entendre pour n'arrêter que pour le carburant et la nourriture, et en dépit du fait que l'aiguille de la jauge à essence pointait toujours en plein milieu du F, Angie éprouva une urgente envie de pipi.

«J'ai besoin de faire pipi, dit-elle. D'urgence.»

La fourgonnette ne ralentit pas. Ni Richard ni Kent ne quittèrent la route des yeux.

«Je suis désolée. Je suis vraiment désolée, mais j'ai besoin de faire pipi.»

Richard garda le pied sur l'accélérateur. Kent se tourna.

«Tu ne peux pas te retenir? demanda-t-il.

— Je suis enceinte de huit mois et demi!

— C'est pour ça qu'il a fallu louer cette fourgonnette.

— Ça ne change rien au fait que j'ai vraiment besoin de pisser.

— Tu as besoin de pisser depuis que tu as six ans! cria Abba depuis la banquette arrière.

— Tu montes dans une voiture et tu penses que tu as envie de faire pipi! dit Lucy.

— C'est dans ta tête!

— C'est dans mon utérus! Juste au-dessus de ma vessie!

— On vote! cria Kent.

— Un vote ne va pas changer le fait que j'ai un urgent besoin de faire pipi.

— Qui est d'accord pour arrêter?» cria Richard.

Il regarda dans le rétroviseur. Seules les mains d'Angie et de Paul étaient levées.

« Qui est contre? » demanda Richard.

Le reste des mains se levèrent.

« Les *contre* gagnent.

— Je vais faire pipi dans mon pantalon et la fourgonnette au complet va sentir le pipi...

— Non, tu ne vas pas faire ça.

— T'as juste à te retenir.

— Arrête de faire le bébé.

— ... le pipi qui pue de femme enceinte!

— Arrêter maintenant serait une négation de la démocratie. C'est ça que tu veux?

— Angie est une bolchévique!

— **Arrêtez immédiatement cette fourgonnette de merde!** » dit Paul.

Comme Paul avait été élevé avec six sœurs, ses habiletés vocales étaient appréciables. Sa version du *Ton* n'arrivait pas à la cheville de celle du Requin, mais demeurait plutôt persuasive.

« Immédiatement, répéta doucement Paul.

— D'accord, d'accord, fit Richard. Où ça?

— Juste ici.

— Ici?

— Ça fera l'affaire. »

La fourgonnette ralentit. Richard laissa passer une Honda Civic blanche par la droite, et il se rangea sur l'accotement en gravier. Angie fit glisser la porte et jaillit de la fourgonnette. Elle resta plantée sur le bord de la route. Il n'y avait ni arbre, ni buisson. La pelouse venait d'être coupée. Les voitures et les semi-remorques passaient en vrombissant.

« Merde », dit-elle.

Elle se retourna et vit Paul descendre de la fourgonnette. Il tenait son veston par les épaules, comme un rideau. Angie n'avait pas le choix, et encore moins le temps, et elle s'accroupit. Un long moment s'écoula sans qu'ils disent un mot.

« Ça valait la peine, fit Paul.

— Essaie de penser à autre chose.

— Je t'aime.

— Mon Dieu, Paul. Pas maintenant.

— On va être de bons parents.

— Non, Paul. Merde. On ne va pas être de bons parents.

— Je suis désolé. C'est juste que...

— Va me trouver du papier de toilette !

— D'accord.

— Là ! Maintenant !

— D'accord », répéta Paul.

Il déposa son veston sur les épaules d'Angie, toujours accroupie. Elle tenait le veston par les revers. Elle attendit que Paul soit dans la fourgonnette avant de coller son visage contre le tissu et de prendre une grande inspiration.



Dans les années qui avaient précédé sa soudaine disparition, Besnard Weird avait eu plusieurs possessions, mais une seule qui fut sacrée : sa Maserati A6 Pininfarina Berlinetta mille neuf cent quarante-sept bourgogne. À part Besnard lui-même, seules ses filles l'avaient conduite. À chacune de ces occasions, la voiture avait subi des dommages.

Lucy fut la première à conduire la Maserati. Après plusieurs jours, elle avait trouvé le courage de demander les clés à son père et d'inviter Angus Kieffer à sortir. Elle avait été surprise que les deux disent oui. Elle ramena Angus sain et sauf, mais la voiture de son père arborait une minuscule bosse à la portière droite. Besnard repéra aisément cette avarie pratiquement invisible, et interdit à Lucy de conduire la voiture pour toujours.

Six jours après son seizième anniversaire, Abba prit les clés sur la table de chevet de son père et alla faire une promenade en campagne. Lorsqu'elle ramena la voiture, le rétroviseur droit manquait. Elle n'expliqua jamais comment la chose s'était produite.

Angie fut la dernière des sœurs Weird à conduire la Maserati. Elle dénicha les clés dans la poche avant droite d'un pantalon bleu marine de son père. Dans la même poche, elle trouva un rouge à lèvres cerise. C'était une teinte que sa mère aurait jugée vulgaire. Bien que ce ne fût pas la preuve irréfutable d'un adultère, Angie sut tout de suite de quoi il retournait. Elle le savait, tout simplement.

Elle laissa le rouge à lèvres, mais prit les clés. Elle sortait du garage à reculons lorsqu'elle frappa un poteau de téléphone à une vitesse considérable. Le feu arrière gauche éclata en un million de minuscules fragments.

À cause de ces accidents, les garçons n'eurent jamais la chance de conduire la voiture. Mais le détail le plus cruel, à tout le moins selon leur perspective d'adolescents, était que Besnard ne fit jamais réparer aucun des dommages occasionnés par ses filles. Il ne fit pas débosser la portière. Il ne fit remplacer ni le rétroviseur, ni le feu arrière. Il laissa les trois avaries en guise de témoignages visuels, afin de signifier que son autorité n'était pas arbitraire ; qu'elle existait pour des raisons de sécurité, lesquelles ne devaient jamais être remises en question. Les frères et sœurs, eux, estimaient simplement qu'il agissait en trou de

cul. Sauf Angie, bien sûr, qui lui pardonna instantanément.



Il y avait une autre chose à laquelle Angie s'efforçait de ne jamais penser : elle était la dernière personne qui avait parlé à leur père. C'était le vingt-deux novembre deux mille un, peu avant vingt-trois heures. Elle et Zach venaient de sortir du garage à toute allure. Ils arrivèrent à l'avant de la maison à vingt-deux heures cinquante-sept, mais la porte était fermée. La lumière était éteinte sous le porche, et son père n'était pas là.

Angie donna un baiser sur la joue de Zach et lui souhaita bonne nuit. Elle rentra dans la maison.

« Papa ? » appela-t-elle.

Il n'y eut aucune réponse. Elle savait que sa mère, Abba et Lucy étaient parties voir une pièce de théâtre. Richard était chez sa copine. Kent se trouvait de toute évidence dans sa chambre, en train de se livrer à des activités dont elle ne voulait rien savoir. La maison était silencieuse. Si ça n'avait pas été le cas, jamais elle n'aurait entendu la porte du garage s'ouvrir.

Angie paniqua. Elle pensa que son père l'avait vue avec Zach dans le garage, et elle sentit l'angoisse monter en elle. Cette angoisse se transforma en terreur, et prit une telle ampleur qu'Angie décida d'en

finir le plus vite possible. Elle retourna au garage, où elle trouva son père en train de déverrouiller la portière de la familiale.

« Tu vas où? demanda-t-elle.

— J'ai... fit-il en baissant le regard, un truc à faire pour le travail.

— Tu prends la familiale? »

Besnard détestait la familiale. Il n'aimait pas être vu au volant de cette voiture. Lorsque toute la famille devait aller ensemble quelque part, il acceptait parfois de s'asseoir sur le siège du passager. Mais le plus souvent, il les suivait dans la Maserati.

« Oh, fit-il. Ouais. C'est vrai. »

Il eut un petit rire d'embarras. Il s'éloigna de la familiale et alla déverrouiller la Maserati. Il ouvrit la portière du conducteur, et regarda alors Angie.

« Tu sais... » dit-il.

Il marqua une pause. Il faisait défiler ses clés sur l'anneau l'une après l'autre.

« Je t'aime. »

C'était la première fois qu'il le lui disait. Ce seraient aussi les derniers mots qu'il lui adresserait.



Ils avaient quitté Toronto depuis dix heures, et il restait sept heures avant Thunder Bay et dix-sept avant Winnipeg. Angie baissa les phares afin de ne pas aveugler la première voiture qu'ils croisaient depuis soixante minutes. Elle regarda les feux arrière de la voiture disparaître dans le rétroviseur. Elle remit les phares en position de route et essaya d'imaginer à quoi ressemblerait la vie sans son malédon — mais la seule chose qui lui semblait claire, c'était le faisceau des phares.

Angie avait besoin d'un peu de solitude — ou de ce qui s'en approchait le plus — et elle s'était portée volontaire pour faire le quart de nuit. De toute façon, le bébé la gardait réveillée durant ces heures-là. Son quart de conduite n'était pas solitaire, cependant. Tandis que les autres dormaient, Abba et Lucy continuaient une conversation entamée lorsque la radio avait cessé de capter le moindre signal.

« Mais... en tant que reine, précisément, qu'est-ce que tu dois faire ? »

— Il y a plein de fonctions officielles, répondit Abba. Des cérémonies, des trucs du genre.

— Est-ce que tu sièges au Parlement ? Est-ce que tu signes des lois ?

— Non. C'est le roi qui faisait ça.

— Voilà. D'accord. Mais après sa mort... Il est décédé en deux mille sept ?

— C'est exact.

— Qui a pris ces choses-là en charge ?

— Où est-ce que tu veux en venir ? » demanda Abba.

Lucy ne répondit pas immédiatement. La pause fut assez longue pour qu'elles remarquent toutes la voiture. Elle arriva de l'arrière, très rapidement. Elle resta cinq ou six secondes à côté de la fourgonnette avant de repartir à toute vitesse. La route était si déserte que cette voiture aurait attiré leur attention, même s'il ne s'était pas agi d'une Maserati rouge.

« Qu'est-ce qui est arrivé avec la voiture de papa ? » demanda Abba.

— Sais pas, fit Angie. Aucune idée.

— Je me rappelle pas l'avoir vue dans le garage, dit Lucy.

— Elle n'était pas là. Je l'aurais vue en allant chercher le matériel de camping.

— Ou quand on a monté le lit.

— Mais elle n'était pas dans l'entrée non plus.

— Kent l'a peut-être vendue? » fit Abba.

La probabilité que Kent eût organisé et négocié cette vente, et à plus forte raison qu'il y eût consenti était si faible qu'elles ne ressentirent même pas le besoin de le réveiller. De plus, il était encore furieux qu'ils aient refusé par un vote unanime de le laisser conduire. La Maserati continuait de s'éloigner. Angie enfonça l'accélérateur.

« Le feu arrière gauche est éteint, fit Abba.

— J'ai remarqué aussi.

— C'était le gauche ou le droit?

— C'était le gauche, dit Angie.

— Es-tu certaine?

— Absolument.

— Et le rétroviseur?

— Il fait trop noir pour bien voir.

— Alors approche-toi », dit Abba.

L'aiguille indiquait cent vingt kilomètres à l'heure. Angie enfonça davantage l'accélérateur. Le moteur

commença à produire un geignement aigu. Le feu rouge s'éloignait toujours.

«Angie, arrête de conduire comme une poule mouillée.

— Rattrape-la.

— C'est ce que j'essaie de faire », dit-elle.

Le feu arrière rapetissait toujours. Angie conduisait toujours plus vite. Le gémissement du moteur s'accroissait, et devint plus aigu. Puis le feu arrière disparut.

« Il est où ?

— Je sais pas ! Je sais pas !

— La sortie ! cria Lucy en pointant du doigt. La sortie ! »

Angie donna un coup de volant à droite et tenta de ralentir. Elle s'engagea dans la bretelle à quatre-vingt-dix kilomètres à l'heure et la fourgonnette commença à pencher. Angie freina. Ils arrêtaient brusquement. Leurs corps furent propulsés vers l'avant, puis ramenés violemment en arrière. Tout le monde se réveilla.

Personne ne dit un mot. Juste à côté se trouvait un panneau d'arrêt, au sommet duquel clignotait une lumière rouge. L'intérieur de la fourgonnette était baigné de lumière rouge. Puis il ne l'était plus. Puis il l'était à nouveau.

«Là-bas!» fit Abba en pointant à droite.

Le feu de position s'éloignait à toute vitesse. Ils le regardèrent jusqu'à ce qu'il disparaisse. Sur le siège du passager, Paul se retourna et regarda Angie. Son visage était rouge, puis il ne l'était plus, puis il l'était à nouveau.

«Ça va? demanda Paul.

— On est où? demanda Richard. C'est quoi la blague?

— On court après des fantômes», fit Lucy.

Abba et Angie ne purent que hocher la tête.



Le ciel n'avait rien d'un crépuscule doré lorsque, à seize heures trente, le lendemain de la poursuite de la Maserati, après qu'ils eussent traversé la frontière entre l'Ontario et le Manitoba et se furent enfin attaqués aux Prairies, Lucy stationna la fourgonnette devant la maison de retraite Crépuscules dorés. Angie, qui était assise sur la banquette du milieu, regarda dans le rétroviseur. Lucy la fixait déjà.

«Je ne pense pas qu'on ait le temps pour ça, dit calmement Angie.

— Au contraire, il est plus que temps, répondit Lucy. Il est plus que temps.»

Elle soutint le regard d'Angie jusqu'à ce que celle-ci détourne les yeux. Puis, elle ouvrit sa portière et la referma sèchement, ce qui réveilla tout le monde.

« On est où? demanda Kent. Pourquoi on est arrêtés?

— Je crois, fit Richard en regardant par la fenêtre et en reconnaissant l'édifice pour l'avoir déjà vu sur un prospectus, que nous sommes au quatrième meilleur foyer pour personnes âgées de Winnipeg. »

Ils sortirent tous de la fourgonnette. Lorsque Paul les imita, Angie lui fit signe d'arrêter.

« Tu peux rester ici, s'il te plaît? demanda-t-elle.

— Quoi? Non. Je veux rencontrer ta mère.

— Non, tu ne veux pas.

— Oui, je le veux.

— Je ne veux pas que tu la rencontres », dit-elle.

Elle vit qu'il était vexé.

« S'il te plaît?

— Pourquoi? »

Angie regarda par-dessus son épaule. Ses frères et sœurs étaient déjà à l'intérieur. Elle n'avait pas le temps d'inventer une explication, alors elle lui dit la vérité.

« Je ne veux pas que tu commences à penser que je vais devenir comme ma mère. Surtout maintenant que je suis sur le point d'en devenir une.

— T'inquiète pas avec ça. Je ne vais pas penser ça.

— Ce n'est pas toi qui m'inquiètes, dit-elle. Je suis inquiète de commencer à m'inquiéter que tu commences à t'inquiéter. »

Paul décortiqua la phrase. Puis il hocha la tête. Angie sentit qu'elle l'aimait un tout petit peu plus. Mais elle ne le lui dit pas.

« Mais tu sais, fit-il, elle devra bientôt rencontrer le bébé.

— C'est promis », dit Angie.

Elle traversa le stationnement en se tenant le ventre. Ils l'attendaient juste de l'autre côté de la porte d'entrée. Lucy les mena passé l'horloge grand-père et jusqu'au bout du corridor jaune. Ils s'entassèrent dans l'ascenseur. Puis les portes s'ouvrirent, dévoilant l'enseigne de carton écrite à la main.

« *Meeerde.*

— Je vous accompagnerais bien, fit Angie, mais je viens tout juste de me faire couper les cheveux.

— Tout le monde y va, dit Lucy.

— Je n'y vais pas.

— Tout le monde y va.

— Tu ne peux pas nous forcer.

— Elle ne se rappelle même pas qui nous sommes, *merde.*

— Lucy a raison, dit Richard. Tout le monde y va. »

Il avança vers la porte du local de conciergerie et s'arrêta un court moment avant d'entrer.

«Avez-vous un rendez-vous?» entendit-il sa mère demander.

Ses yeux s'ajustaient encore à la pénombre.

«Est-ce que vous pouvez me trouver une petite place dans l'horaire? demanda-t-il.

— Bien sûr, dit-elle. C'est tranquille, le lundi.»

On était mercredi, mais Richard ne la corrigea pas. Au fur et à mesure que ses pupilles se dilataient, l'image de sa mère se développait devant lui, comme une photo. Elle avait mieux vieilli que lui. Elle plaça une chaise devant l'évier, et Richard s'y assit. Elle lava ses cheveux. L'eau était chaude.

«Je vois un ou deux cheveux gris, dit-elle.

— Au moins.

— Avez-vous une famille?

— Pourquoi posez-vous la question?

— Vous avez l'air d'avoir une famille. Mais vous n'avez pas d'alliance.

— Je suis divorcé depuis peu», dit Richard.

Son alliance se trouvait dans la poche avant de son pantalon. Il frotta son pouce contre son annulaire, à l'endroit où il l'avait portée.

« Quel dommage.

— C'est mieux comme ça.

— Les jeunes de votre génération disent toujours ça, fit Nicola. C'est peut-être vrai. C'est peut-être mieux comme ça. Ou peut-être que vous ne l'aimiez pas assez. »

Elle ferma les robinets. Elle l'aida à se relever et déplaça la chaise devant le miroir. La serviette de plage pêche était nouée autour de son cou. Sa mère prit les ciseaux et commença à couper ses cheveux.

« Vous ne me demandez pas comment je veux les faire couper ?

— Êtes-vous triste ? » demanda Nicola.

Richard se retourna. Les ciseaux s'immobilisèrent.

« Oui. Je suis triste. Je suis triste la plupart du temps.

— Est-ce que ça vous dérange ?

— Ça ne me dérangeait pas, avant. Mais maintenant, oui. Ça me dérange beaucoup.

— C'est parce que le monde vous déçoit », dit Nicola.

Elle posa ses ciseaux et prit un rasoir électrique sur une tablette.

« Il n'arrive pas à vous surprendre. Il n'arrive pas à être aussi merveilleux que dans vos désirs. Votre tristesse vient de là. »

Elle régla le rasoir au plus court et l'alluma. La vibration était assourdissante dans la petite pièce. Elle promena le rasoir sur chaque centimètre carré de la tête de Richard, puis elle l'éteignit. Elle retira la serviette de plage. Des bouts de cheveux flottaient dans l'air, autour de la tête de Richard.

« Allez-y, fit Nicola, regardez ! »

Richard regarda son reflet. Il ne se ressemblait pas. Il éclata de rire. Autour de ses yeux, la peau se plissa. Ces rides étaient profondes, il ne les avait pas vues depuis un bon moment.

« J'ai pensé que vous seriez ouvert au changement, dit Nicola.

— Vous aviez raison », fit Richard.

Il passa la main sur son crâne nu et brillant. Il se leva. Des touffes de cheveux glissèrent de ses vêtements.

« Combien je vous dois ? demanda-t-il.

— Oh, je fais ça par amour.

— Est-ce que je peux vous serrer dans mes bras ?

— Je ne vois pas pourquoi vous ne pourriez pas », fit Nicola.

Elle ouvrit les bras et Richard la serra très fort.



— Avez-vous un rendez-vous? demanda Nicola à Lucy.

— Oui, maintenant. »

Nicola hocha la tête. Lucy s'assit d'elle-même devant l'évier. Sa mère lui lava les cheveux.

« Connaissez-vous le monsieur qui était ici avant vous?

— Oui, je le connais. Assez bien, en fait.

— Il y a beaucoup d'hommes comme ça dans votre vie?

— Oh, non. Ça n'a rien à voir. C'est mon frère.

— Je vois », fit Nicola.

Elle rinça le shampooing. Lucy se leva. Nicola noua la serviette de plage autour de son cou et déplaça la chaise. Elle prit ses ciseaux, mais ne commença pas à couper les cheveux de Lucy.

« Mais il y en a d'autres, non? Des hommes qui ne sont pas vos frères.

— Oui. Il y en a.

— Que vous aimez?

— Non. Pas comme ça. Pas comme toi et papa.

— Vous êtes-vous déjà demandé ce que vous essayiez de leur donner?

— Je n'ai même jamais pensé à ça sous cet angle.

— Parce que si vous essayez de vous perdre, ce qui est une chose que je ne saurais trop recommander, il existe de bien meilleures manières.

— Mais peu qui sont aussi plaisantes.

— C'est bien vrai », fit Nicola.

Elles sourirent toutes les deux. Ni l'une ni l'autre ne remarquèrent qu'elles souriaient exactement de la même façon.

« Est-ce que ces aventures sont une tentative de comprendre qui vous êtes?

— Peut-être...

— Et vous pensez que les autres le savent déjà? Qu'ils savent qui ils sont?

— Moi, je le sais.

— Voyez-vous, dit Nicola, c'est là que vous faites erreur. »

Elle sectionna le toupet de Lucy. Elle coupa plusieurs longues mèches à l'arrière.

« Pour autant que je sache, nous restons un mystère pour nous-même jusqu'au jour de notre mort. »

Lucy mordit sa lèvre inférieure. Nicola leva ses ciseaux, et les déposa. Elle saisit le rasoir électrique et l'alluma.



Il serait sans doute injuste d'attribuer la colère d'Abba à une simple peur de perdre ses longs cheveux roux. Elle se rua dans le local du concierge les poings serrés.

« C'est assez, maman ! fit-elle. Assez !

— Ça a été un avant-midi très occupé, mais je suis sûre que je peux vous trouver une petite place.

— Arrête ça ! Maman ?

— Vous avez des cheveux splendides.

— Reviens-nous.

— Ils sont si longs.

— C'est peut-être notre dernière chance.

— On ne voit pas ça très souvent. Cette longueur. Vous ne trouvez pas ?

— J'ai besoin de toi. Nous avons tous besoin de toi.

— Vous voulez peut-être seulement un traitement, fit Nicola en passant la main dans les cheveux

d'Abba. Mais peut-être pas ? Et si on leur faisait seulement un shampoing ? »

Abba desserra les poings. Elle prit place sur la chaise adossée au lavabo. L'odeur du shampoing au lait de chèvre et la chaleur de l'eau lui donnèrent le sentiment d'être en sécurité. Le sentiment perdura jusqu'à ce qu'elle soit assise devant le miroir. Nicola attacha la serviette autour de son cou. Puis elle lui tendit les ciseaux.

« Peut-être voulez-vous donner le premier coup ? »

Abba regarda les ciseaux. Elle les regarda longuement. Puis elle saisit une mèche, plaça les ciseaux tout près du cuir chevelu, et coupa. Elle redonna les ciseaux à sa mère, mais garda la mèche de cheveux dans sa main. Elle la tenait encore lorsque sa mère éteignit le rasoir.



Angie était assise devant le miroir, les cheveux mouillés, la serviette de plage déjà nouée autour de son cou. Nicola posa les mains sur les épaules de sa fille, appuya avec fermeté. Elle regardait Angie dans les yeux à travers le miroir.

« Vous savez, dit Nicola, vous êtes vraiment forte.

— Merci.

— Ce n'est pas un compliment. Il s'agit de votre grande faiblesse. Si vous n'étiez pas si forte, vous

n'auriez pas à tout supporter, et vous ne le feriez pas.»

Puis elle prit ses ciseaux et commença à couper. Angie baissa le regard. Elle songeait à ce que sa mère venait de dire. Elle était toujours absorbée dans ses pensées lorsqu'elle prit conscience que l'agaçant vrombissement était celui d'un rasoir électrique.

«Non! cria-t-elle. Une minute!»

Mais Nicola avait déjà commencé, alors Angie la laissa terminer.



Kent entra dans la pièce sans traîner, claqua la porte et avança vers sa mère.

«Il est où?»

— Où est quoi?»

— Le rasoir. Où est le rasoir de *merde*?»

Nicola tendit l'index vers la tablette. Le reste de son corps demeura parfaitement immobile. Kent traversa la pièce, saisit le rasoir et le régla au plus court. Il se rasa la tête à toute vitesse, et sans délicatesse. Les cheveux tombaient en touffes. Il éteignit le rasoir et le remit là où il l'avait trouvé. Il passa la main sur son crâne: il était doux et propre. Puis il devint humide et collant. Kent regarda dans le miroir et

aperçut de minuscules filets de sang s'écouler de plusieurs coupures, de chaque côté de sa tête.

« Asseyez-vous », entendit-il.

Il secoua la tête.

« Laissez-vous aider ! » dit Nicola en haussant le ton.

Elle montra la chaise du doigt et Kent s'assit. Il geignit et se tortilla tandis que sa mère appliquait de l'alcool et des pansements sur sa tête. Mais il ne protesta pas à haute voix, et n'essaya pas de se lever de la chaise.



Ils se rassemblèrent en silence dans l'ascenseur, puis montèrent jusqu'au rez-de-chaussée. Ils traversèrent le lugubre vestibule. Aucun d'entre eux ne retourna le regard des résidents. Ils ne se regardèrent même pas les uns les autres en prenant place dans la fourgonnette.

Sans que personne ne dise un seul mot, Paul fut désigné chauffeur volontaire. Angie prit le siège du passager. Elle laissa s'écouler une heure entière de prairie monotone avant de faire pivoter le rétroviseur. Elle les observa. Ils fixaient tous le plancher, et se passaient occasionnellement la main sur le crâne. Sans cheveux, leur ressemblance physique était effroyablement évidente. Les nez larges, les fronts hauts, les rides au coin des yeux. Ils étaient indé-

niablement sa famille, et ils étaient tous ensemble, et pour la première fois depuis que grand-mère Weird avait inscrit un numéro de téléphone sur son avant-bras, elle eut le sentiment que tout irait bien.



L'horloge du tableau de bord indiquait 8 : 20 PM lorsque Angie se réveilla. Son cœur se serra un peu lorsqu'elle vit le minuscule PM. Elle se tourna vers Paul, qui tendit le bras, baissa le pare-soleil d'Angie et tapa du doigt sur le petit miroir. Angie vit le reflet de ses frères sur la banquette du milieu. Ils étaient assis aussi loin l'un de l'autre que la banquette le permettait. Richard s'apprêtait à dire quelque chose, et tout son langage non verbal indiquait qu'il s'agissait d'une chose cruciale. Mais il s'interrompit. Puis Kent agit exactement de la même manière. Durant les deux minutes où Angie les observa, ils répétèrent six fois ce cycle.

« Ils font ça depuis longtemps? chuchota Angie.

— Environ vingt minutes? dit Paul. Peut-être trente. Est-ce que c'est grave? Ça a l'air grave.

— Ça va passer ou casser. On peut jamais savoir. »

La fourgonnette roulait toujours, la prairie était toujours plate. Soudain, Richard s'empara de son appareil photo et visa Kent.

« Si tu prends une photo de moi, je vais écraser ce truc de *merde*.

— Allons.

— Je vais t'écraser *toi* », fit Kent.

Il tourna lentement la tête et fixa son frère. Richard baissa la caméra et la posa sur ses genoux. Son doigt demeura sur le déclencheur.

« Tu as un problème avec la photographie ? demanda Richard.

— J'en ai plusieurs.

— S'il te plaît, éclaire-nous de ta sagesse.

— Va te faire foutre.

— Non. Je suis sérieux. Explique-moi. Faut bien passer le temps.

— Dépose-la.

— Déposer quoi ?

— Dépose-la sur le plancher », dit Kent.

La fourgonnette parcourut plusieurs kilomètres. Puis, Richard retira la courroie de son cou et posa l'appareil entre ses pieds.

«Je n'aime pas le fait que ça prenne la place de la mémoire personnelle», dit Kent.

Il toucha sa barbe comme s'il voulait s'assurer qu'elle était toujours là.

«Je n'aime pas le fait que ce soit devenu l'outil omniprésent de documentation de l'histoire personnelle. Que les autres méthodes, en particulier les agendas et les journaux intimes, ou la correspondance, ou même la peinture, ne soient plus jugées dignes d'intérêt. Que désormais, l'usage de la photographie soit devenu tellement omniprésent que...

— Tu aimes ce mot-là.

— ... tellement omniprésent que la seule preuve admise qu'un événement s'est produit, qu'une chose a eu lieu, c'est que des photos ont été prises. Et pas seulement ça, mais ta perception d'un événement est coulée dans le béton, préservée par ce que l'appareil photo documente. S'il n'y a pas de photo, ce n'est pas arrivé. Et si tu n'es pas dans la photo, tu n'étais pas là.

— C'est n'importe quoi. Tu ne peux pas...

— Est-ce que je peux finir?

— Je t'en prie.

— Cette *documentite* a pris de telles proportions qu'elle ne documente plus la réalité, elle la crée. Et comme toutes nos mémoires sont préservées dans ces images extérieures, ce qui crée une fausse impression que les événements se sont produits exactement comme les photos les décrivent, nous sommes désormais une nation, une race d'observateurs. Condamnés à être spectateurs des événements les plus importants de nos vies. Le fait que cette perspective soit si hautement estimée et incontestée a donné naissance à un moyen de contrôle social plus puissant que le système féodal ou même l'Église catholique.

— Tu mêles le catholicisme à cette histoire ?

— J'ai pas fini.

— Désolé.

— Au fil de l'histoire de la civilisation, la mémoire a été passagère, malléable. Avec le temps, la fille qui t'a brisé le cœur pourra devenir simplement la fille avec laquelle tu vivais il y a dix ans. À la longue, elle deviendra soit la fille qui s'est sauvée, soit la fille que tu as failli marier. Mais maintenant, sous le règne de l'image photographique, le passé n'est plus malléable. Tu ne peux plus le réinterpréter afin de faciliter le déroulement de ta vie dans les conditions actuelles. Désormais nous sommes tous, sans exception, les réalisateurs du film de notre propre vie. Pas les vedettes. Même pas les scénaristes !

— Eh bien, voilà d'intéressantes...

— Mais aucune de ces raisons n'exprime exactement pourquoi je déteste non seulement tes photos, mais ton usage de la photographie en général.

— Vraiment... » fit Richard.

Le coucher de soleil venait de percer au travers des nuages et baignait la voiture dans le rose et l'orange. Angie commençait à être inquiète. Son inquiétude grimpa en flèche lorsqu'elle remarqua que Richard faisait mine de reprendre l'appareil photo entre ses pieds.

« La raison pour laquelle je n'aime pas tes photos, continua Kent, c'est parce que tu utilises la photographie comme un bouclier, et c'est exactement ce que tu es en train de faire en ce moment, et si tu reprends ce putain d'appareil de merde, je vais forcer Paul à envoyer la fourgonnette dans le fossé.

— Quoi? demanda Paul.

— Tout va bien », dit Angie, bien qu'elle ne fût pas certaine que ce soit le cas.

Richard se figea. Il était difficile de dire s'il allait saisir sa caméra ou non. Il cessa alors de bouger les pieds, et s'adossa sur la banquette.

« Merci, fit Kent. Ton appareil photo est une bulle, une membrane semi-perméable qui laisse passer la couleur et la lumière, mais qui filtre toutes les émotions. Chaque fois que tu vis un moment d'émotion sincère, tu prends ta *putain* de caméra. C'est un cocon portatif. Je te soupçonne, mon cher frère, de

ne pas avoir vécu un seul véritable, authentique et spontané moment d'émotion depuis les funérailles de notre père.

— Je pense qu'il a raison », fit Abba.

Richard se retourna. Il réalisa qu'Abba et Lucy écoutaient intensément.

« C'est vrai que tu fais ça, dit Lucy.

— Suis d'accord, fit Abba.

— Ça fait combien de temps que tu as voyagé sans un appareil photo? demanda Angie depuis le siège du passager.

— Arrête la voiture! cria Richard.

— Sois pas sur la défensive. On essaie juste de t'aider.

— Peut-être que tu devrais simplement écouter?

— Arrête la fourgonnette! Je suis sérieux. Arrête tout de suite, Paul!

— Il faut aller jusqu'au bout, Richard. Il ne faut pas avoir peur.

— La vérité est injuste.

— Le pneu avant droit va éclater!» cria Richard, et à la seconde où il finissait de prononcer ces mots, le pneu éclata.

Paul s'efforça de garder la maîtrise de la fourgonnette. Elle dévia dans la voie de droite, et seule l'absence de trafic empêcha une collision. Paul ne donna pas de coup de volant brusque. Il ne posa pas le pied sur la pédale de frein. Il laissa la fourgonnette décélérer, puis rouler doucement sur l'accotement. Ils s'immobilisèrent et, durant plusieurs secondes, personne ne bougea. Puis ils se précipitèrent tous hors de la fourgonnette. Angie fut la dernière à se rendre devant le pneu. Lucy était agenouillée, et elle regardait le pneu de près sans toutefois le toucher.

« Ça donne la chair de poule quand tu fais ce truc-là, Richard, dit Lucy.

— Absolument.

— Ça me glace le sang.

— Tu te rappelles la fois où tu as prédit que Kent se casserait la jambe s'il allait à son entraînement de hockey?

— Je suis allé et je me suis cassé la jambe!

— Tu aurais dû m'écouter.

— Ou peut-être que je me suis cassé la jambe parce que tu m'as conditionné. Peut-être que ce ne serait jamais arrivé si tu l'avais fermée.

— J'ai faim.

— Moi aussi.

— Vous pensez que c'est ouvert, là-bas?

— C'est un relais de camionneurs. Évidemment que c'est ouvert.

— On a besoin d'une pause.

— Absolument.

— On y va !

— Qui va changer le pneu ? » demanda Richard.

Ils quittèrent la route et entreprirent de traverser les herbes qui séparaient l'autoroute du relais de camionneurs.

« Allons ! » cria Richard.

Il savait que, dans leur esprit, le fait qu'il ait prédit la crevaison le rendait responsable. Et tandis qu'il ouvrait les portes arrière et cherchait le cric, une partie de lui n'était pas en désaccord. Il s'agenouilla à côté du pneu crevé et essaya de comprendre le fonctionnement du cric. Il leva les yeux vers eux. Il découvrit une image parfaite. Ils avançaient à la file indienne au travers de la broussaille et des déchets. Le restaurant était de toute évidence leur destination. Dans le stationnement, deux semi-remorques encadraient la scène dans un éclairage pourpre et orange. Il se précipita dans la fourgonnette et prit sa caméra. Il fit la mise au point. Il effectua trois pas vers la droite, s'accroupit, fit à nouveau la mise au point. Son doigt resta suspendu au-dessus du déclencheur. Il baissa l'appareil. Il les regarda traverser le champ. Lorsqu'ils furent à l'intérieur du restaurant, il retira la courroie de son cou. Il posa sa caméra sur le sol.

Elle resta là pendant qu'il changeait le pneu. Elle y était encore lorsque tout le monde revint avec de la nourriture et que, Abba au volant, ils reprirent la route.



« Bon Dieu, dit Kent. C'est encore elle. »

Penché sur le bout de son siège, il regarda la Maserati les dépasser. Elle les précéda bientôt de deux longueurs. Son unique feu arrière brillait dans le noir. Il s'éloigna et Kent braqua son regard sur son frère.

« T'es cinglé », dit Richard.

Il leva la main droite du volant et la passa sur son crâne. Puis la remit sur le volant. Il n'accéléra pas.

« Pourquoi tu ne me fais jamais confiance ? » dit Kent.

Il donna un coup de poing dans le tableau de bord. Ce ne fut pas le bruit du coup de poing, mais le cri de douleur qui réveilla Angie. Elle aperçut le feu arrière elle aussi. Elle retira le bras de Paul de sur

son épaule et se déplaça au bord de la banquette. Elle avança le visage entre le siège du conducteur et celui du passager.

« Tu ne peux pas la laisser filer, fit Angie. Ne la laisse pas filer.

— Tu veux rire? demanda Richard.

— Lucy et Abba et moi on l'a déjà vue.

— Quand on était au Manitoba. Quand tu as failli sortir de la route!

— En Ontario. On était encore en Ontario. Mais oui, c'était à ce moment-là.

— Alors tu es cinglée toi aussi? demanda Richard.

— Je sais seulement qu'on l'a vue à ce moment-là, et qu'elle est encore là, et que c'est bizarre.

— Elle est en train de filer, merde... »

Richard regarda l'autoroute. Le feu arrière commençait déjà à disparaître. Il se frappa la tête avec la paume de la main. Il répéta le geste trois fois.

« C'est une très mauvaise idée », dit Richard.

Son pied enfonça l'accélérateur. Le moteur recommença à se plaindre et, sous l'effet de l'accélération, la fourgonnette se mit à vibrer. Ces deux effets combinés réveillèrent tout le monde.

« Qu'est-ce qui se passe? »

— Pourquoi on va si vite?

— Ralentis, Richard!»

Richard accéléra. La distance diminuait entre le feu de position et la fourgonnette. Enfin, la voiture sport bourgogne apparut dans le faisceau des phares.

«C'est une Maserati, fit Richard.

— Tu vois?

— Le feu gauche est éteint.

— C'était le gauche ou le droit? Je n'arrive jamais à me souvenir.

— C'était le gauche, dit Angie.

— Es-tu certaine?

— Oui. Et tais-toi!

— Et maintenant? demanda Richard.

— Fais un appel de phares, dit Lucy.

— Rapproche-toi! dit Kent.

— Ne le laisse pas s'enfuir, dit Abba.

— Pas cette fois-ci», dit Angie.

Richard fit des appels de phares. Il klaxonna. Mais la Maserati ne ralentit pas. Elle ne se rangea pas sur le côté. Richard réduisit encore l'écart entre la fourgonnette et la voiture sport. Quelques centimètres à peine séparaient les pare-chocs lorsqu'il se déporta

dans la voie de gauche. Il se plaça à côté de la voiture et roula à la même vitesse. À l'intérieur de la fourgonnette, tout le monde sauf Paul se colla aux fenêtres.

Ils écrasèrent leurs visages contre les vitres, les mains en visière autour de leurs yeux. La fourgonnette roulait à toute allure à côté de la Maserati.

« Le voyez-vous? demanda Richard. Le voyez-vous? »

Angie sentit venir la nausée et détourna les yeux. Richard la regarda dans le rétroviseur.

« C'est trop sombre, dit-elle. Je ne pourrais pas dire. »

Richard tourna le regard vers la route. Sa mâchoire inférieure grinça contre sa mâchoire supérieure. Il plissa les yeux. La fourgonnette prit de la vitesse. Angie s'assit et boucla sa ceinture.

« Qu'est-ce qui se passe? lui demanda Paul.

— Attache ta ceinture.

— Dis-moi ce qui se passe!

— Fais-le, maintenant!

— D'accord, d'accord », dit Paul en s'exécutant.

Ils devancèrent la Maserati d'une longueur, puis d'une deuxième, d'une troisième, d'une quatrième, mais pas d'une cinquième.

«Pas maintenant, Richard! cria Angie. On est encore trop proches!»

Richard ne réagit pas. Il donna un coup de volant à droite et enfonça la pédale de frein. Abba et Lucy furent projetées au plancher, et Kent s'affala par-dessus. Angie entendit crisser deux séries de pneus. Elle sentit la fourgonnette déraper, puis s'immobiliser. Elle ferma les yeux. N'ayant ressenti aucun choc, elle les rouvrit.

Tout était calme dans l'habitacle de la fourgonnette. Personne ne bougeait. Puis, d'un seul coup, ils se précipitèrent dehors.

La fourgonnette entravait les deux voies à un angle de quarante-cinq degrés. Les phares étaient toujours allumés. De la poussière volait dans les faisceaux. Ils se rassemblèrent sur la ligne centrale, les yeux fixés sur la Maserati. Moins de six centimètres séparaient les deux véhicules. L'odeur du caoutchouc brûlé flottait encore dans l'air. Personne ne s'approcha de la Maserati, dont le moteur tournait toujours. Le conducteur restait au volant, et ils n'arrivaient pas à voir son visage. Durant un long moment, aucun des Weird ne dit un mot. Puis ils se mirent tous à crier.

«Sors de la voiture!

— Maintenant!

— Sors de ta voiture de *merde*!

— Montre ton visage!

— Tout de suite ! »

La portière s'entrouvrit. On vit un pied toucher la route, à contre-jour. Le conducteur se leva, mais resta derrière la portière, la main posée sur celle-ci.

« On peut pas te voir !

— Éteins les phares !

— Éteins-les !

— Montre ton visage !

— Maintenant ! cria Angie. Tout de suite ! »

D'un geste vif, le conducteur se pencha dans la voiture et éteignit les phares. Ils constatèrent combien il était petit, jeune et terrifié.

« Qu'est-ce que vous voulez ? » demanda-t-il.

Sa voix tremblait. Il leva les mains au-dessus de sa tête.

Kent se retourna le premier. Abba, Lucy et Richard le suivirent, et il ne resta qu'Angie et Paul, plantés sur la route, les pieds de part et d'autre de la ligne. Paul posa sa main sur l'épaule d'Angie. Il la guida vers la fourgonnette. Elle était à mi-chemin lorsqu'elle tourna la tête vers le conducteur, qui avait encore les mains en l'air.

« Votre feu arrière est brûlé du côté gauche », dit-elle.



Pendant les quatorze heures où ils traversèrent les Rocheuses et entrèrent en Colombie-Britannique, passant devant les plus beaux paysages du pays, personne ne dit un mot. Ils voyagèrent sans conversations et sans optimisme. Chacun regardait fixement par sa fenêtre, comme si le panorama devait faire l'objet d'une surveillance. Puis, alors qu'ils quittaient la périphérie de Kamloops, ils croisèrent une pancarte. Et cette pancarte annonçait :

VANCOUVER : 352

« Il est quelle heure ? » demanda Lucy, qui était au volant.

Sa voix rompit si totalement le silence que tout le monde sembla instantanément oublier les quatorze dernières heures.

«Selon l'horloge, fit Angie en pointant le tableau de bord, il est sept heures quarante et une du soir.

— Ça date de trois fuseaux horaires.

— Alors il est... quatre heures quarante et une?

— Quatre heures quarante-deux.

— Et si on conduit à cent vingt...

— Mettons cent quarante...

— Les limites de vitesse c'est bon pour les *minables*.

— Tu vois, Kent? Voilà. C'est pour ça que personne ne te laisse conduire.

— Et si on coince dans le trafic?

— Il n'y a pas de trafic à Vancouver.

— De quoi tu parles?

— Il y avait une pancarte. Il nous reste quelque chose comme trois cent cinquante-deux kilomètres à faire.

— On doit être rendus à trois cent cinquante et un.

— Ça va prendre combien de temps?

— Ça va être serré.

— Très serré.

— Ce ne sera peut-être pas possible.

— Mais oui, c'est possible, dit Abba. On va juste aller vite!

— D'accord », dit Lucy.

Elle accéléra. Elle aurait continué sur sa lancée, mais l'aiguille pointait déjà en dessous du E. Elle arrêta à contrecœur à la première station-service. Lucy sauta de la fourgonnette et commença à faire le plein. Richard, Abba et Kent coururent chercher de quoi manger. Paul détacha sa ceinture et ouvrit la portière, mais Angie saisit sa main et la serra fermement.

« Je dois aller aux toilettes, dit-il.

— Attends juste une seconde.

— Il faut vraiment que j'y aille.

— C'est important », dit Angie.

Elle regarda leurs mains, puis elle leva les yeux vers lui.

« Ça ne peut pas attendre ?

— Écoute, on a une théorie...

— Qui ça ?

— Nous autres. La famille.

— D'accord ?

— Ça s'appelle la théorie des serpents et des requins. C'est Kent qui l'a inventée. C'est assez compliqué, mais l'idée générale, la version condensée, c'est qu'il y a deux types de personnes qui commettent le mal, dans le monde...

— Les serpents et les requins?

— Exactement. Les requins sont les personnes naturellement mauvaises. Ils sillonnent le monde et font le mal. Ils sont comme ça. C'est dans leur nature. Les serpents sont différents. Ils ne commettent pas le mal eux-mêmes, ils convainquent d'autres personnes de le faire.

— Pourquoi tu me racontes ça?

— La question dont on discute depuis notre enfance, et à laquelle on n'a pas encore été capables de répondre, est la suivante : lesquels sont les pires ? Les requins, parce qu'ils sont mauvais de nature ? Ou les serpents, parce qu'ils corrompent, parce qu'ils révèlent le mal chez les autres ? Est-ce que les requins ne sont pas simplement eux-mêmes ? Mais d'un autre côté, les serpents ne sont techniquement coupables de rien. Tout au plus, ils suggèrent aux autres de faire ce qu'ils voulaient faire au départ.

— Je vais seulement aux toilettes.

— Je sais.

— Je reviens tout de suite.

— Je sais que tu vas revenir », dit Angie, et elle lâcha sa main.

Paul avait traversé la moitié du stationnement lorsqu'il s'arrêta. Il se retourna. Angie lui envoya la main. Elle avait un large sourire. Elle le regarda jusqu'à ce qu'il ait passé la porte de la toilette des hommes.

Transportant des sandwichs emballés dans du plastique, Abba, Kent et Richard montèrent dans la fourgonnette. Tandis que Lucy payait l'essence, Angie s'installa au volant. Elle démarra le moteur. Elle attendit que Lucy eût bouclé sa ceinture avant d'embrayer. Elle s'engagea sur l'autoroute en direction ouest. Dix-sept minutes s'écoulèrent avant que l'on ne remarque que le siège du passager était vide.

« Où est Paul ? demanda Lucy.

— Ce n'est pas un Weird, fit Angie.

— C'en est un, en quelque sorte. En tout cas, il devrait en être un. »

Angie fit pivoter le rétroviseur jusqu'à ce qu'elle puisse voir Lucy. Elles se regardèrent longuement. Puis Lucy hocha la tête, et Angie retourna le miroir de manière à ce que personne ne puisse la voir.



Le siège du passager resta inoccupé, et Angie conduisit aussi vite qu'elle put. Elle essaya de ne pas regarder l'horloge sur le tableau de bord, mais finit par céder. Les chiffres bleus annonçaient 8 : 37 PM. Elle poussa un très long soupir. Elle ralentit et se rangea sur l'accotement.

Le gravier crissa sous les pneus tandis que la fourgonnette s'immobilisait. Angie mit le levier de vitesses sur P, mais n'éteignit pas le moteur.

«L'horloge est-elle toujours juste? dit-elle.

— Malheureusement oui, dit Richard. Elle a trois heures d'avance, mais oui, elle fonctionne toujours.

— Et on est à combien de temps de Vancouver?

— À la vitesse actuelle? demanda Kent.

— Ou juste un petit peu plus vite? demanda Abba.

— Environ deux heures trente minutes, répondit Lucy. À cette vitesse. C'est le mieux qu'on puisse faire.

— Et il nous reste combien de temps ?

— Deux heures deux minutes.

— Deux heures une minute.

— D'accord », dit Angie.

Elle éteignit le moteur et retira la clé du contact.

« On peut le faire ! s'écria Abba.

— C'est juste de l'espoir, cria Angie, et rien d'autre ! Tu penses qu'on peut le faire parce qu'on t'a jeté un sort !

— Comme à nous tous, dit Richard. Et pour toujours. »

Un semi-remorque passa. La fourgonnette trembla légèrement. Angie sortit et resta seule un moment sur l'accotement. Une espèce d'oiseau noir volait très haut au-dessus d'elle. Il planait et, d'un seul coup, il replia ses ailes et plongea vers le sol à grande vitesse. Angie savait que ça valait la peine d'essayer. Elle alla s'asseoir sur le siège du passager et agita les clés en direction de Kent.

« Hors de question, fit Lucy.

— Je préfère rester coincé avec ma malédiction plutôt que de mourir, dit Richard.

— Vraiment? lui demanda Abba.

— C'est une très mauvaise idée.

— Quelqu'un en a une meilleure?

— Quoi? demanda Kent en réalisant avec un peu de retard qu'il était devenu le centre d'attention.

— Kent», fit Angie.

Elle lui lança les clés. Il les attrapa presque. Il se pencha et les ramassa sur le plancher. Angie attendit qu'il se soit relevé.

«Tout dépend de toi.

— Oui! fit Kent. *Merde*, oui! Je suis capable de le faire!»

Il se faufila jusque derrière le volant. Il ajusta le siège et les miroirs. Angie boucla sa ceinture de sécurité. Kent s'engagea sur l'autoroute, et chacun s'accrocha comme il le pouvait.



Kent conduisait comme s'il était toujours quart-arrière suppléant dans l'équipe de son école secondaire. Il guettait la moindre opportunité pour dépasser, fonçait vers des brèches qui s'apprêtaient à s'ouvrir. Angie était nerveuse: elle ne voyait rien d'autre que des camions et des fourgonnettes.

«Kent...

— Détends-toi.

— Kent!

— Ça va, je l'ai vu. Ça va. »

Ils frôlaient les pare-chocs à répétition, et Angie se sentait sur le point de craquer. Elle n'arrivait pas à se rappeler si sa ceinture de sécurité devait passer au-dessus ou en dessous de son ventre. Aucune des positions ne semblait correcte. Elle savait que Paul aurait su quoi faire.

« Bon Dieu, Kent! dit Angie. On est passés proche. Vraiment proche.

— Tout va bien », dit Kent.

Il la regarda pendant une seconde. Ses yeux étaient confiants. Il ressemblait au frère qu'elle connaissait.

« Pourquoi tu ne fermes pas un peu les yeux? » demanda-t-il.

Angie ferma les yeux. La fourgonnette glissait vers la gauche et vers la droite. Ils étaient toujours ballottés, mais les craintes d'Angie s'atténuèrent. Elle eut bientôt l'impression qu'ils se trouvaient à bord d'un bateau, un tout petit bateau, comme un canot de sauvetage. Le mouvement devint réconfortant, comme si on la berçait, et elle s'endormit.



L'absence de mouvement réveilla Angie. Elle ouvrit les yeux, et la première chose qu'elle aperçut fut un feu de signalisation. Il était rouge. Elle vit ensuite l'intersection du centre-ville où ils étaient arrêtés.

« On est à Vancouver? demanda-t-elle. On est arrivés?

— On est proches! dit Abba.

— Pas si proches que ça, dit Lucy.

— Assez proches », dit Kent.

Le feu tourna au vert. Kent écrasa la pédale d'accélérateur et ils s'enfoncèrent tous dans leurs sièges.

« Huit minutes! » cria Abba. Lucy indiqua la direction de l'hôpital. Kent coupa un taxi. Il vira à gauche, juste devant une bétonnière qui roulait à toute

vitesse. Il ignora la lumière clignotante d'un passage piétonnier. Il passa sur un feu jaune. Puis ils furent en face de l'Hôpital général de Vancouver.

« Je me stationne où ? » cria Kent.

— Six minutes, dit Abba.

— Juste là... dit Richard.

— Mais c'est une place pour handicapés.

— Alors on se fera remorquer !

— Bien sûr, bien sûr », fit Kent, et il se gara avec une grâce étonnante.

Toutes les portes de la fourgonnette s'ouvrirent d'un seul coup. Ils se précipitèrent vers l'hôpital.

« Cinq.

— Allez ! Allez ! »

Ni Richard, ni Lucy, ni Abba, ni Kent ne regardèrent derrière tandis qu'ils couraient vers les portes automatiques. Lorsqu'ils disparurent à l'intérieur, Angie n'était qu'à mi-chemin. Elle leur pardonna immédiatement. Quand elle déboucha dans le vestibule, ils n'étaient nulle part en vue. Elle appuya sur le bouton pour monter. Les portes de l'ascenseur s'ouvrirent aussitôt. À l'intérieur, tout était tranquille. L'ascenseur s'arrêta au deuxième étage, mais personne n'y entra. Les portes se refermèrent. Puis elles s'ouvrirent de nouveau, et Angie sortit au quatrième étage.

À sa droite se trouvait une porte sur laquelle était inscrit Escalier 12. De l'autre côté, elle entendit comme une avalanche de pas qui montaient les marches. La porte s'ouvrit à la volée et ils jaillirent tous dans le corridor.

«Une minute ! cria Abba.

— Angie !

— Par ici », dit Angie.

Un fauteuil roulant se trouvait près de l'ascenseur. Richard y installa Angie, et il la poussa au pas de course. Ils remontèrent le corridor.

«Trente secondes.

— C'est où ?

— À droite. C'est là-bas. »

Ils rasèrent des préposés et des visiteurs. Ils couraient aussi vite que possible.

«Plus vite !

— Par là.

— Vingt ! »

Ils aperçurent au loin la chambre 4-206. La poitrine de Richard se soulevait. La sueur coulait sur le visage d'Abba et de Lucy. Ils continuèrent de courir. Ils accélérèrent.

«Cinq... Quatre... Trois... »

Kent les précédait légèrement. Il étira le bras vers la porte.

« Deux... Un ! » dit Abba.

Ils passèrent la porte deux secondes plus tard et se ruèrent dans la chambre de leur grand-mère.

« **Vous êtes en retard** », dit le Requin.

Ce furent ses derniers mots. Ses yeux se révoltèrent. Son corps devint flasque. Les lumières de la chambre baissèrent. La télévision perdit le signal. Leur grand-mère s'affala dans son lit. À côté d'elle, un appareil se mit à produire une plainte aiguë. La poitrine du Requin se souleva mais ne retomba pas. Et c'est alors qu'un éclair rose en jaillit. Il s'étira jusqu'au plafond. Puis il se lova au-dessus d'elle, flottant à la verticale de son cœur. Sa queue, comme celle d'un serpent, cherchait à gauche et à droite. Richard fit un pas en avant.

« Moi », dit-il.

Il regarda ses frères et sœurs par-dessus son épaule.

« Si ça ne fonctionne pas, préparez-vous à courir. »

Richard se retourna vers l'éclair, qui se lançait déjà vers lui. L'éclair le frappa à la poitrine. Estomaqué, Richard tomba à genoux. Il posa sa main sur son cœur et s'effondra.

Kent, Lucy et Abba détalèrent vers le corridor. Abba n'eut même pas le temps de s'y rendre : l'éclair

ressortit par le dos de Richard et l'attrapa à la cheville. Il s'enroula autour de sa jambe, remonta jusqu'à son estomac. Il recouvrit son visage, et elle tomba au sol.

L'éclair jaillit dans le corridor. Lucy avait pris à gauche. Il la rattrapa aisément et la traversa d'un coup. Il s'arrêta, rebroussa chemin et la frappa de nouveau. Il la traversa encore six fois, comme si Lucy eut été un bouton que l'on aurait cousu sur une chemise. Elle tomba par en avant. Elle ne tendit pas les bras pour amortir sa chute.

Kent avait tourné à droite. Il regarda par-dessus son épaule et vit l'éclair approcher. Celui-ci gagnait rapidement du terrain. Au bout du corridor, Kent s'arrêta. Il se retourna et lui fit face.

«T'approche pas de moi, *putain!*» cria-t-il.

L'éclair visa sa gorge. Ses doigts s'ouvrirent. Kent vacilla sur la pointe des pieds. Puis son corps tomba mollement sur le plancher fraîchement lavé.

L'éclair rebroussa chemin. Il se déplaçait lentement dans l'air. Angie s'avança dans le corridor. L'éclair s'arrêta devant elle. Des reflets rougeâtres, allant du roux au rubis, chatoyaient de sa pointe jusqu'à sa queue. Angie leva ses mains grandes ouvertes.

«S'il te plaît, dit-elle, ne fais pas mal au bébé.»

L'éclair s'enfonça en elle.

Quatrième partie

Motel a mour





Les souliers de Paulette étaient toujours dans ses mains, et non dans ses pieds, et Angie prit une très profonde inspiration. Elles restaient plantées de part et d'autre du vestibule. Paulette fit tourner ses poignets jusqu'à ce que ses minuscules espadrilles roses pointent directement sa mère. Angie avait prévu être à la garderie à neuf heures. Il était près de dix heures. Le soulier tomba de la main droite de Paulette. Il rebondit sur le tapis d'occasion. Angie s'accroupit afin de pouvoir regarder sa fille dans les yeux.

«OK, mon bébé. C'est le temps de mettre tes souliers.

— Non.

— Tu n'as pas le choix. Mets tes souliers.

— Non !

— Paulette Annie Weird-Waterfield ! Mets tes souliers tout de suite !

— Non !

— Maintenant ! hurla Angie, ce qu'elle regretta immédiatement.

— M... Mais... Tu as dit... qu'on ach... achèterait des... nouveaux souliers !

— On va en acheter. Je te promets. Demain. Pour le moment, on est déjà en retard. Il faut aller à la garderie.

— Je... veux... res... rester... avec tooooooiiii.

— Allez, mon bébé. Mets tes souliers. S'il te plaît ?

— Non ! » hurla Paulette.

Elle lança l'autre soulier. Il atterrit sur le tapis. Les lumières incrustées dans la semelle se mirent à cli-gnoter.

« D'accord, fit Angie. Alors je vais t'aider. »

Angie se releva et ramassa un soulier sur le plancher. Elle s'assit et, tenant Paulette sur elle, essaya d'insérer le tout petit pied de sa fille dans le tout petit soulier. Mais Paulette pointait ses orteils, ce qui empêchait Angie d'enfiler le soulier jusqu'au bout.

« Des nouveaux souliers ! criait-elle. Des nouveaux souliers ! Des nouveaux souliers !

— D'accord! » hurla Angie.

Elle lança le soulier, exactement de la même manière que sa fille. Il atterrit sur le tapis, et les lumières multicolores recommencèrent à clignoter.



La maternité posait de nombreux défis à Angie. Le pire n'était pas le pleurnichage ou le manque de sommeil, ou les rhumes incessants, ou les neuf kilos de trop qu'elle n'arrivait pas à perdre, mais le fait que sa fille fasse quotidiennement étalage des pires défauts d'Angie. Ça, Angie ne parvenait pas à le lui pardonner.

Paulette n'était pas la seule en disgrâce auprès de sa mère. Rien que ce matin, Angie avait été incapable de pardonner à Paul d'avoir laissé son bol de céréales sur la table. Elle ne lui avait toujours pas pardonné d'avoir perdu la carte d'assurance maladie de leur fille. Ni de gagner si peu d'argent qu'ils devaient habiter dans un demi-sous-sol. Elle n'avait pas non plus pardonné à ses frères et sœurs de ne rien faire d'autre que dormir — oh, appelez ça un coma si vous voulez, ça ne changeait rien à l'affaire. Elle ne leur pardonnait pas de l'obliger à vivre avec un homme qu'elle n'était plus certaine d'aimer, et d'élever sa fille dans une ville qu'elle n'aimait pas particulièrement. Angie n'arrivait pas à leur pardonner d'avoir pris sa vie en otage.

Cela ferait bientôt trois ans qu'Angie n'avait rien pardonné à qui que ce soit.

« Tu avais dit... qu'on achè... chèterait des... nouveaux... souliers !

— Ne fais pas le bébé, dit Angie.

— Mais tu av... avais promis, dit Paulette en reniflant. Tu avais promis.

— Je sais. On va en acheter. Pour de vrai. »

Tandis qu'Angie essayait de respirer calmement, le téléphone sonna.

« Merci mon Dieu », marmonna Angie.

Elle trouva le téléphone dans la cuisine. Il n'était pas sur son socle. Elle ne le pardonna pas à Paul. L'afficheur annonçait l'Hôpital général de Vancouver.

« Allo ? » répondit Angie.

Elle écouta en serrant le téléphone de plus en plus fort.

« Oui, j'arrive aussi vite que possible. »

Elle retourna vite dans le vestibule, où elle trouva Paulette en train de chanter. La fillette portait ses chaussures, mais Angie ne put lui pardonner de ne pas les avoir enfilées la première fois qu'elle le lui avait demandé.



Lucy ouvrit les yeux. Elle eut l'impression que le plafond était le plancher de l'hôpital ; elle tendit automatiquement les bras, ferma les yeux très fort et détourna le visage. Une seconde passa avant que Lucy ne réalise qu'elle était immobile. Elle rouvrit les yeux. Ses bras étaient toujours tendus, et elle vit les cathéters attachés dans le pli de son coude.

Elle se redressa, et ses cheveux, assez longs pour toucher ses épaules, tombèrent devant son visage. Elle n'en pensa pas grand-chose. Elle les repoussa derrière ses oreilles. Elle saisit le ruban transparent dans le creux de son bras, et l'arracha de sa peau. Elle retira l'aiguille. Puis elle regarda autour d'elle. Il y avait trois autres lits dans la chambre. Abba se trouvait à sa droite. Richard et Kent étaient en face. Ils semblaient tous endormis, alors Lucy se préoccupa tout d'abord du fait qu'elle avait très soif.

Elle se glissa hors de son lit. Chaque muscle de son corps était douloureux. Elle traversa la chambre à tout petits pas, les jambes raides. La porte qu'elle espérait être celle de la toilette était verrouillée. Elle cogna aussi fort que possible, ce qui n'était pas très fort.

« Allo? » dit Lucy.

Ses cordes vocales ne produisirent pratiquement aucun son. Personne ne répondit. Elle sortit de la chambre en traînant les pieds. Le corridor était désert. Tout au bout, elle tourna à droite. Elle aperçut alors un préposé.

« Il faut que je boive quelque chose.

— Pardon? demanda le préposé en faisant un pas vers elle.

— De l'eau!

— Il y a une cuisinette passé le coin, à gauche. »

Lucy se déplaçait aussi vite qu'elle le pouvait. Le préposé la suivit. Sans demander la permission, elle ouvrit une armoire, prit une tasse à café et ouvrit le robinet. Elle ne laissa pas couler l'eau afin qu'elle soit froide. Elle remplit la tasse et la vida d'un trait. L'eau coulait sur son menton. Elle remplit à nouveau la tasse, et la vida. Ce n'est qu'en entamant sa cinquième tasse d'eau qu'elle réalisa qu'elle avait dû demander son chemin.



Richard s'assit dans son lit et regarda l'aiguille dans son bras. Il passa l'index sur le ruban qui la maintenait en place. Il suivit des yeux le tube translucide qui partait de l'aiguille et remontait jusqu'à un sac de plastique transparent suspendu à un poteau en acier. Il suivit le tube en sens inverse. Ses longs cheveux tombèrent devant son visage. Il les écarta de ses yeux sans trop y penser. Il regardait le creux de son bras. Il fixait l'aiguille. Il la fixa pendant un long moment. Il n'arrivait pas à décider s'il était sécuritaire ou non de l'enlever.

Et cela le fit éclater de rire, comme jamais auparavant.



À la seconde où Abba ouvrit les yeux, elle ressentit l'absence d'un poids incroyable. Elle promena son regard dans la chambre, et ne fut que légèrement surprise de découvrir Richard dans le lit d'en face. Il ne dit rien, mais se pencha vers elle, visiblement impatient d'entendre ce qu'elle allait dire. Abba resta silencieuse. Elle espéra qu'elle n'allait pas décevoir son frère aîné. Cet espoir, cependant, s'évanouit presque immédiatement. Abba n'avait jamais vécu cela auparavant. Elle réalisa que cette chose incroyablement lourde qu'elle ne sentait plus était la masse cumulative de milliers d'espoirs qu'elle n'avait jamais été capable d'abandonner.

« L'espoir est le frère jumeau de l'inquiétude, dit-elle d'une voix frêle et faible, et les deux ne servent à rien. »



Kent ouvrit les yeux. Il vit Abba et Richard qui dansaient et chantaient au milieu de la chambre. Il entendit une porte s'ouvrir et vit une infirmière sortir précipitamment des toilettes. À ce moment, Lucy entra dans la chambre d'une démarche sautillante, suivie de près par un préposé. Le préposé se posta à côté de la porte, comme un garde. L'infirmière sortit en courant afin de trouver le médecin. Lucy rejoignit Abba et Richard. Kent resta dans son lit. Il regardait ses poings fermés. Il les observa un certain temps. Puis il relâcha sa poigne, étendit ses mains sur les draps, les paumes bien à plat, et se tourna vers l'imposant préposé.

« Merci d'être là, fit Kent.

— Euh, d'accord?

— Je suis sûr qu'il a été difficile de s'occuper de nous. J'aimerais vous remercier en notre nom à tous.

— Y a pas de quoi?

— Je me sens incroyablement bien. Raide, évidemment. Mais dans l'ensemble, comment dire? »

Kent fit une pause. Il écarta ses cheveux de ses yeux, et commença à arracher le ruban du creux de son bras.

«Ne faites pas ça...

— Ça va aller. Merci de vous préoccuper de mon bien-être. Vous devez savoir que, comment dire? Pour la première fois de ma vie, j'ai le sentiment de n'avoir rien à prouver.»

Il retira le ruban et tira l'aiguille de son bras. Il descendit de son lit et, à petits pas, alla vers ses frère et sœurs qui dansaient. Lucy et Richard se lâchèrent la main, et Kent joignit le cercle.

«Je pense que le Requin l'a vraiment fait!

— Je suis libre!

— On est tous libres!

— On est libres, merde!

— On est libres, commencèrent-ils à chanter avec leurs voix graveleuses et approximatives. On est tous libres!»



Lorsque Angie entra dans la chambre d'hôpital, ses frères et sœurs ne cessèrent ni leur horrible danse, ni leur horrible chanson, et elle n'arrivait pas à leur pardonner. Leurs jaquettes vertes s'étaient détachées dans le dos, et par conséquent elle voyait toujours au moins une paire de fesses dénudées pointée vers elle tandis qu'ils dansaient. Elle n'alla pas se joindre à eux, et resta près de la porte. Un certain temps s'écoula.

« Angie ! s'écria finalement Richard.

— Salut ! Je peux pas croire que le numéro de téléphone est encore sur ton bras !

— Tu es là !

— Ouais, fit Angie en s'asseyant sur le lit de Kent. Je suis là. »

Ils se lâchèrent les mains et se dirigèrent vers elle à tout petits pas. Angie resta sur le lit. Le médecin entra avant qu'ils n'arrivent jusqu'à elle. Avec sa blouse de laboratoire et son air sérieux, il examina chacun d'entre eux. Il braqua une petite lampe de poche dans leurs yeux et posa son stéthoscope sur leurs poitrines. Il parlait de dommages musculaires et neurologiques permanents. Ils accueillirent la nouvelle en riant.

« Mais on va bien ! dit Lucy.

— On va mieux que bien ! dit Richard. On est en pleine forme !

— On n'a jamais été aussi en forme, dit Kent. Jamais !

— Regardez ça », dit Abba en commençant à tournoyer sur elle-même.

Les autres se mirent à tournoyer eux aussi.

« Je dois admettre, dit le médecin, que vous avez l'air en santé. »

Il remit sa lampe de poche dans sa poche. Il prit des notes sur sa tablette. Son pied droit était dans le corridor lorsque Richard cessa de virevolter.

« Vous ne nous avez pas dit combien de temps on a été absents », s'écria-t-il.

Le médecin tapa trois fois du pied droit et se retourna.

« Un peu plus de deux ans et demi, dit-il en feuilletant sa tablette. Vous avez été dans le coma durant... deux ans, huit mois et vingt-sept jours, pour être exact. »

Richard, Abba, Lucy et Kent regardèrent le médecin. Ils se regardèrent les uns les autres. Ils éclatèrent de rire tous les quatre, d'un seul coup, en chœur.



Soixante minutes plus tard, les cinq frères et sœurs Weird se tenaient devant la tombe de leur grand-mère.

« Ça fait vraiment beaucoup de texte, dit Richard.

— J'arrive à peine à lire, dit Abba.

— Elle n'a même pas fait mettre son nom, dit Lucy.

— Ni la date ! dit Kent.

— Qu'est-ce que ça veut dire, à votre avis ?

— Ça ne veut rien dire, fit Abba. C'est absurde. Comme la vie.

— **Ne sois pas bête !** dit Angie. **Ça veut dire que tu dois être assez brave pour accepter que certaines choses n'arrivent pas par hasard. Qu'elles ont un sens !** »

Ses frères et sœurs notèrent la présence du *Ton*. Ils regardèrent Angie, puis se regardèrent les uns les autres.

«Tu as l'air d'en savoir pas mal sur ce que le Requin pensait, dit Lucy.

— En effet, dit Richard.

— Où est ton bébé? demanda Kent.

— Finalement! Et ça vous a seulement pris deux heures avant de poser la question!

— Mais où est-il? demanda Abba.

— Elle. Paulette. Elle est à la garderie. C'est Paul qui va la chercher.

— Je savais bien que ça marcherait, vous deux.

— Ne te fais pas d'idées. Ça ne marche pas très bien.

— Angie, dit Richard, je dois dire que tu as l'air amère.

— Et fâchée.

— Un peu triste.

— On dirait le Requin.

— Explique-nous comment ça s'est passé.

— Comment quoi s'est passé? demanda Angie en reculant d'un pas.

— L'éclair est passé à travers nous, et puis... ?

— Il est rentré en moi.

— Dans toi, ou à travers toi ?

— Dans, admit Angie. Il s'est arrêté en moi.

— C'est vrai ? » dit Richard.

Angie recula encore d'un pas. Ses frères et sœurs s'avancèrent vers elle. Ils échangèrent un regard. Ils bondirent. Avant même qu'Angie ne comprenne ce qui se passait, elle était allongée sur le dos. Abba tenait ses pieds. Richard tenait son bras droit et Kent son bras gauche. Lucy était agenouillée à côté d'elle, son visage à quelques centimètres du sien.

« On veut ravoir notre sœur ! cria Lucy à tue-tête.

— On a besoin d'elle. On veut la ravoir !

— Tu as eu ta chance. Tu as décidé de partir !

— Sors de son corps, espèce de vieille sorcière paranormale.

— Arrêtez ! hurla Angie. Arrêtez ! Arrêtez ! ARRÊTEZ ! Je jure que je ne suis pas le Requin.

— Prouve-le », exigea Lucy.

Aucun d'entre eux ne relâcha sa poigne.

« Lucy, les condoms que tu jetais aux toilettes remontaient toujours dans la cuvette. Kent, je t'ai déjà

aidé à enterrer des sous-vêtements pleins de merde dans la cour. Richard...

— D'accord, d'accord, interrompit Richard. On en a assez entendu.

— Attends, je veux savoir ce que Richard a fait.

— Moi aussi.

— Qu'est-ce que Richard a fait?

— Il y a quelque chose d'autre, n'est-ce pas? demanda Richard.

— J'ai bien peur que oui, admit Angie.

— Raconte.

— C'est gros.

— Raconte quand même.

— D'accord», fit Angie.

Ils lâchèrent prise, et Angie se releva. Elle balaya les brins d'herbe de son manteau. Lorsqu'il ne resta plus aucun brin d'herbe, elle frotta encore un petit peu. Puis, elle les regarda.

« Lorsque l'éclair est entré en moi, il a dit quelque chose.

— Ça m'est arrivé à moi aussi, murmura Richard.

— Et à moi, dit Lucy.

— Moi aussi, dit Kent.

— Oui, fit Abba en hochant la tête. Il m'a parlé.

— Qu'est-ce qu'elle t'a dit, à *toi*? demanda Richard.
C'est mauvais, n'est-ce pas?

— Oui, dit Angie.

— Dis-le qu'on en finisse! cria Kent.

— Elle savait où est allé papa.

— Tu veux dire, l'endroit où est son corps?
demanda Richard.

— Non.

— Tu veux dire...

— Oui.

— Il est vivant?

— Il a simulé sa mort?

— Oui», dit Angie.

Elle regarda ses pieds, et frappa ses talons l'un contre l'autre.

«Où est-il? demanda Abba.

— Il a acheté une maison à Sydney.

— En Australie?

— En Nouvelle-Écosse. Au 98, avenue Sampson.

— Es-tu allée le voir?

— Comment va-t-il?

— Qu'est-ce qu'il a dit?

— Je ne suis pas encore allée.

— Quoi?

— Pourquoi pas?

— Ça me semblait, dit Angie, et elle inspira très profondément avant de poursuivre, être une chose qu'il fallait faire en famille.

— Je vois ce que tu veux dire, fit Richard.

— OK, dit Kent.

— Je suis d'accord, dit Lucy.

— Est-ce qu'il est encore là? demanda Abba.

— Eh bien, dit Angie, les derniers souvenirs du Requin remontent à un peu plus de deux ans et demi, pour des raisons évidentes. Mais à ce moment-là, j'ai bien peur qu'il se trouvait encore là-bas.

— Mon Dieu », fit Kent.

Aucun d'entre eux n'ajouta un mot. Ils pouvaient entendre les voitures rouler à toute vitesse.

« Est-ce qu'on pourrait s'ôter de sa tombe, maintenant ? » demanda Angie.

Ils s'écartèrent, et lurent l'épithaphe une fois de plus. Puis, à la file indienne, Richard, Lucy, Abba, Angie et Kent traversèrent le cimetière. Aucun d'entre eux ne réalisa qu'ils s'étaient placés par ordre de naissance.



Cette nuit-là, les cinq frères et sœurs Weird dormirent sous le même toit, et Paul et Angie dormirent dans le même lit — deux choses qui ne s'étaient pas produites depuis deux ans, huit mois et vingt-sept jours.

Angie et Paul étaient couchés sur le côté, laissant le plus de matelas possible entre eux. Angie n'arrivait pas à s'endormir.

« Ils veulent que j'y aille avec eux », dit-elle.

Paul attendit un long moment avant de répondre.

« Je sais.

— Ils partent demain matin.

— Je pense que tu devrais y aller.

— Super.

— Quoi ?

— Ça m'aide vraiment beaucoup.

— C'était censé.

— Tu penses que je peux juste partir comme ça ?

— Pourquoi tu ne pourrais pas ?

— Parle moins fort.

— Pour quelle raison tu ne pourrais pas partir ?

— Tu penses que je peux laisser Paulette ?

— Angie, dit Paul en s'asseyant dans le noir. C'est pas comme si tu partais pour toujours.

— Non.

— Est-ce que tu vas partir pour toujours ?

— C'est pas le plan.

— Tu sais que Paulette et moi on va bien s'en tirer.

— Je sais, dit Angie en se tournant sur le dos.

— Alors si c'est pas ça le problème, demanda Paul, qu'est-ce que c'est ? »

Il tendit la main, cherchant celle d'Angie à tâtons. Elle atterrit sur un sein. Il décida de la laisser là.

« Ça va me transformer, dit-elle.

— Qu'est-ce qui va te transformer ?

— D'une manière ou d'une autre.

— Que tu le trouves ou non?

— Oui.

— Et tu penses que, d'une manière ou d'une autre, ça va t'éloigner de moi? Pas de Paulette, mais de moi?

— Ça ne t'inquiète pas?

— Eh bien, dit Paul en retirant sa main. Tu sais, vu l'état des choses entre nous deux, j' imagine que ça vaut le coup d'essayer. »



Le lendemain matin, Angie s'éveilla seule au milieu du lit. Elle se rendit dans la salle de bain. Elle lava son visage, frotta son avant-bras. Le numéro de téléphone demeura parfaitement lisible. Angie essayait encore de décider ce qu'elle allait faire, et elle n'avait toujours pas tranché la question lorsqu'elle entra dans la cuisine et la trouva bondée de Weird.

Kent et Richard faisaient cuire des crêpes. Paul versait du café. Paulette était assise à la table, entre Lucy et Abba, qui lui montraient comment catapulter des Cheerios avec sa cuillère. Angie resta plantée là, et elle fit alors une autre chose qu'elle n'avait pas faite depuis deux ans et demi : elle se mit à pleurer.

« Ça... f... fait te... tellement... de bi... de bien de v... vous... voir.

— Angie!

— Salut!

— As-tu bien dormi?

— Une crêpe?

— Elles sont étonnamment bonnes.

— Je te fais un thé.

— 'egarde ça », fit Paulette en tirant un Cheerios en direction de sa mère.

Il frappa sa poitrine, tomba et roula sous la table.

« Pas mal du tout!

— Vise un peu plus haut, la prochaine fois.

— Vous ne... ne... riez p... pas... de m... moi parce que j... je pleure? »

Les fourchettes se figèrent. Les verres de jus s'immobilisèrent dans les airs. Les crêpes refroidirent. Ils se regardèrent les uns les autres, et regardèrent Angie. Ils réalisèrent que non seulement ils n'avaient pas ri d'elle, mais qu'aucun d'entre eux n'en avait ressenti le besoin.



Pendant les quarante minutes que dura le trajet vers l'aéroport, Paul et Angie ne parlèrent qu'à Paulette. Les frères et sœurs devaient les suivre en taxi, mais Angie n'arrivait pas à les voir. Paul se stationna devant le terminal des vols nationaux. Angie ouvrit la porte arrière de la Toyota et s'agenouilla près de sa fille, qui se tortillait dans son siège.

« Kesse tu m'apportes? demanda-t-elle.

— Qu'est-ce que tu veux dire? demanda Angie en enlevant un Cheerios collé au menton de Paulette.

— Papa dit que c'est pour ça que tu t'en vas. Pour m'acheter un cadeau!

— Si je te le disais, ça gâcherait la surprise.

— Dis-le-moi!

— Eh bien, fit Angie en saisissant le bout des espadrilles de Paulette. Pourquoi pas des nouveaux souliers?

— Avec des lumières!

— Ceux-là ont déjà des lumières.

— Je sais!» fit Paulette.

Elle frappa le dossier du siège avant, et les lumières de ses souliers se mirent à clignoter.

« On se revoit dans sept jours, dit Angie. Peut-être avant. »

Elle embrassa Paulette sur la tête. Elle ferma doucement la portière. Sur le trottoir, Paul lui tendit sa valise.

« Il faut que tu le fasses, dit-il, et il faut que tu le fasses pour vrai.

— Bon voyage à toi aussi.

— Je suis vraiment sérieux, Angie. Je pense que c'est notre dernière chance. Je ne sais pas ce que tu dois trouver, mais tu dois le trouver.

— Tu n'aimeras peut-être pas ça.

— Je sais », fit Paul.

Il se pencha pour l'embrasser. Elle tourna la tête. Il n'embrassa pas sa joue.

Angie les regarda repartir. La Toyota était toujours en vue lorsque arriva le taxi à bord duquel se trouvaient ses frères et sœurs. Le taxi était parfaitement propre, dépourvu de la moindre bosse. Ils avaient refusé les trois premiers qui s'étaient présentés.

« Comment s'est passé le trajet? » demanda Angie.

La Toyota tourna à gauche et disparut. Angie se tourna vers son frère.

« Eh bien, dit Richard en fermant la portière. Il nous a emmenés jusqu'au terminal principal. Alors il a fallu revenir jusqu'au terminal national.

— Intéressant.

— C'est ce que je me disais.

— Arrêtez ça !

— Ça ne veut rien dire !

— Ça veut juste dire qu'on est encore dans un aéroport de *merde* !

— J'ai l'impression qu'on passe nos vies dans les aéroports !

— Aucun d'entre vous n'a été dans un aéroport depuis presque trois ans », dit Angie.

Elle prit sa valise. Ils prirent les leurs. Ils traversèrent les portes automatiques et entrèrent dans l'aéroport international de Vancouver où, sans le moindre pépin, alarme ou altercation, ils prirent le vol AC208 à destination d'Halifax, en Nouvelle-Écosse.



Après avoir traversé l'Amérique du Nord de part en part — un voyage de onze heures qui incluait une escale à Ottawa —, les frères et sœurs Weird se retrouvèrent devant un carrousel à bagages totalement immobile. Ils avaient tous voyagé en première classe. Richard avait payé. Angie avait été impressionnée par l'espace disponible pour les jambes, le système de divertissement et la quantité de scotch que ses sœurs avaient consommée. Ni Abba, ni Lucy ne tenaient debout. Tandis qu'ils attendaient leurs sacs, Lucy s'appuyait sur Richard, et Abba s'accrochait à Angie.

«Merde, dit Richard. Il est deux heures et demie du matin. Je vais aller voir si le comptoir de location de voitures est encore ouvert.

— J'y vais avec toi », fit Kent.

Avant même qu'Angie ne puisse protester, Richard appuya Lucy contre l'épaule d'Angie. Elle regarda ses frères s'éloigner. Lucy posa son bras autour du cou d'Angie, et se pencha par en avant.

« Salut sœurlette, fit Lucy.

— Salut, dit Angie.

— Pas toi. L'autre. Salut, l'autre sœurlette. »

Une longue pause suivit. Lucy et Angie étaient convaincues qu'Abba n'allait pas répondre.

« Salut », dit finalement Abba.

Elle se pencha vers l'avant afin de pouvoir regarder Lucy. Les deux sœurs étaient maintenant littéralement suspendues à Angie.

« Tu sais quelque chose à propos de moi, n'est-ce pas? demanda Abba.

— Lucy, ignore-la.

— Peut-être que oui.

— Lucy. Sérieusement. Ce n'est ni l'endroit ni le moment pour ça.

— C'est à propos de moi et c'est pas bon et c'est très important, c'est ça?

— C'est ça.

— Pourquoi tu veux faire ça maintenant?

— Ça pèse très lourd, tu sais, continua Lucy, ce truc que je sais. »

Elle se pencha plus loin encore. Abba l'imita. Angie fit un pas en avant afin qu'elles ne tombent pas.

« Ce truc que je sais, et qui te fait peur sans que tu le saches, ça me tue. D'avoir à garder le secret. C'est pas bon.

— Alors dis-le-moi.

— Regardez », fit Angie.

Le gyrophare jaune s'alluma et le carrousel commença à tourner.

« Tu n'es pas... » fit Lucy.

Elle glissa, s'accrocha à la nuque d'Angie, et se redressa un peu. Des valises noires et rectangulaires commencèrent à défiler devant elles.

« Regarde, Lucy ! C'est pas la tienne ? Ou alors celle-là ?

— Tu n'es pas la reine d'Upliffa ! dit Lucy et, s'étirant par-dessus Angie, elle toucha délicatement la joue d'Abba. Tu n'es la reine de rien.

— Alors qui est la reine ?

— Upliffa n'a pas de reine. C'est une république depuis sa création. En quelle année ? Je ne sais pas. Y a longtemps.

— Et le château? Et mon mari?

— Et si on parlait de tout ça à l'hôtel? Vaut mieux attendre. Vous ne pensez pas?

— De l'avis de tout le monde, dit Lucy, c'était un très bel homme qui t'aimait beaucoup et qui voulait que le monde te voie comme lui te voyait. Comme une reine — comme la reine qu'il voyait en toi. Très riche et très puissant. Mais pas un roi.»

Elle se redressa, et se tint debout sans l'aide de sa sœur. Elle leva les bras au-dessus de sa tête.

«Upliffita n'a pas de roi!» gueula Lucy.

Quelques personnes se retournèrent afin de regarder la scène. Lucy avait toujours les bras levés. Davantage de sacs déboulaient sur le convoyeur. Davantage de personnes se bouscullaient pour les saisir. L'espace se restreignait. Lucy, les bras toujours en l'air, regardait Abba. Mais Abba regardait le plancher sans dire un mot.

«Ça donne un certain sens à ce que le Requin a dit, fit Abba.

— Dis-moi! Qu'est-ce qu'elle t'a dit? demanda Lucy.

— Toi d'abord!

— Elle m'a dit: "Se perdre est la seule manière d'être trouvée."

— Très poétique.

— C'est ce que je me suis dit. Ça m'aide vraiment. Maintenant, à toi.

— Elle a dit : “Tu étais prisonnière de ton espoir; tu es maintenant libre.”

— Tu étais prisonnière de ton espoir, chuchota Lucy.

— Ça me donne tellement l'autorisation.

— Oui. Autorisation accordée ! Attends. L'autorisation de faire quoi ?

— Ce n'est plus à moi de garder l'espoir.

— Plus nécessaire !

— Je savais que c'était faux. Mais j'espérais que ça ne l'était pas. L'espoir m'empêchait de voir la vérité.

— Tu es libre de voir la vérité !

— Ce ne sera pas ma faute si mon père est impardonnable.

— Non, ce ne sera pas ta faute !

— Upliffa n'a pas de roi ! cria Abba en levant les bras au-dessus de sa tête.

— Upliffa n'a pas de roi ! » répéta Lucy en agitant les poings au bout de ses bras toujours en l'air.

Autour d'elles, les gens les ignoraient. Ils se pressaient contre le carrousel à bagages. Lucy et Abba se

tournèrent, baissèrent leurs bras et les tendirent pour s'enlacer.

« Ce ne sera même pas ma faute s'ils ont perdu nos bagages », dit Abba.

Ce qui fut le cas, bien sûr.



Ils furent étonnés d'avoir à conduire quatre heures et demie entre Halifax et Sydney. Une fois sur place, ils furent étonnés de voir combien ils détestaient l'endroit. Une aciérie abandonnée côtoyait un concessionnaire de voitures d'occasion. Les hauts édifices étaient rares. Les maisons avaient besoin d'une couche de peinture. Dans la rue, les gens semblaient avoir perdu l'espoir et une partie de leurs dents. Penchés aux fenêtres de leur voiture de location, les frères et sœurs Weird se demandaient comment leur père avait pu choisir ça plutôt qu'eux.

«On dirait qu'ils n'ont pas de lois de zonage, fit Lucy.

— La vue sur l'océan n'est même pas belle, dit Abba.

— Lucy? demanda Richard. On va dans quelle direction?»

Lucy lui lança un regard vide.

« Désolé, dit Richard. L'habitude. »

Il arrêta dans un dépanneur et demanda le chemin.

Seize minutes après être sortis de la ville, ils se stationnèrent devant le 98 de la rue Sampson. Angie regarda la maison. Elle sentit son cœur s'enfoncer dans sa poitrine. Elle aurait voulu que ce soit une villa face à la mer, au sommet d'une falaise. Ce qu'elle voyait était une maison à demi-niveaux avec un garage double.

« Peut-être qu'on aurait dû appeler avant? fit Richard en ôtant la clé du contact.

— Oui, allo? fit Abba. Salut! C'est nous! Tes enfants abandonnés? Tu te souviens de nous. On passait justement dans le coin...

— On pensait venir faire un tour?

— Prendre un café, manger un morceau de gâteau!

— Avoir des explications!

— Peut-être même un petit peu de rédemption?

— Si c'est possible », dit Kent en éclatant de rire.

Cela faisait très longtemps qu'ils ne l'avaient pas entendu rire. Lucy fut la première à se laisser contaminer. La situation prit vite une tournure maniaque :

leur rire faiblissait, puis l'un d'entre eux pouffait et ils se remettaient tous à rire. Angie avait peur de faire pipi. Puis elle vit la porte du 98, avenue Sampson qui commençait à s'ouvrir.

« Oh merde », fit-elle en pointant le doigt.

Les rires cessèrent.

Il avait d'abondants cheveux argentés. Au coin de ses yeux, les rides étaient profondes. Il semblait sage et aussi un peu triste. Il était tout ce qu'ils espéraient que leur père serait, mais il ne s'agissait clairement pas de Besnard. Ils décidèrent de sortir quand même de la voiture.

« Bonjour ? fit Richard.

— Bonjour, dit-il. Je peux vous aider ?

— Bien sûr, dit Richard. Enfin, j'espère. »

Il baissa les yeux vers le sol, puis les releva vers cet homme qui n'était pas son père.

« Mon nom est Richard. Weird ? Nous cherchons quelqu'un. Nous cherchons... »

Richard cessa de parler, apparemment pour toujours.

« ... Besnard Weird, finit par dire Abba.

— Vous êtes de la famille ?

— Oui.

— Il a dit qu'il avait de la famille. Là-bas, dans l'Est. Vous êtes de Trinidad?

— Nous sommes de Toronto, dit Abba.

— Les deux commencent par T et ont trois syllabes», fit Angie.

À l'aide de ses seuls sourcils, Abba lui intima de se taire. Puis elle se retourna vers l'homme aux cheveux argentés.

« Savez-vous où il se trouve maintenant?

— J'ai bien peur que vous arriviez trop tard.

— Trop tard pour quoi?

— Je suis désolé, mais vous l'avez manqué.

— Savez-vous où il est parti?

— J'ai bien peur que Besnard soit décédé. Ça doit faire, eh bien, presque deux ans. »

Ils ne s'étaient pas préparés à ça. Ils se figèrent. L'homme qui vivait au 98, avenue Sampson se figea aussi. Un long moment passa et personne ne bougea, ni ne parla. Puis, les Weird se mirent tous à parler en même temps.

« Il est mort de quoi?

— Il n'a jamais parlé de nous?

— Comment était-il?

— Est-ce qu'il avait d'autres enfants ?

— Est-ce qu'il était heureux ?

— Je suis désolé, dit l'homme lorsque se termina leur charge. Mon fils a acheté la maison à l'encan. Je ne l'ai pas vraiment connu.

— C'est correct, fit Angie. On ne l'a pas vraiment connu non plus. »

Ils le regardèrent se rendre à sa Toyota. Ils le regardèrent monter dans la voiture et sortir de l'entrée. Vingt minutes plus tard, ils le regardèrent revenir. L'homme sortit de la voiture. Ils ne lui dirent pas un mot. Il remonta vers sa maison.

« Vous pourriez peut-être, lui lança Lucy, nous dire où est le cimetière ? »



Les cinq rejetons Weird se trouvaient tous à la maison lorsque, le seize août deux mille deux, quatre-vingt-dix jours après les funérailles de leur père, on sonna à la porte. Richard alla répondre. Lucy, Abba, Angie et Kent l'accompagnèrent. Un messenger se tenait sur le seuil. Aucun d'entre eux ne lui adressa la parole. Ils avaient développé une aversion pour les messagers. Les paquets livrés en main propre contenaient inévitablement des documents rédigés par des avocats, et annonçant que leur maison était à une étape plus près d'être saisie par l'administration municipale de Toronto. L'enveloppe dans la main de cet homme était toutefois différente à plusieurs égards. Elle était blanche, pas brune. Elle était mince, pas épaisse. Et le plus frappant, c'était que l'adresse était inscrite dans ces gribouillis lâches et élaborés qu'ils reconnurent comme étant ceux de leur père.

« Est-ce qu'il y a un Weird parmi vous ? »

— Et chez vous ? répliqua Richard.

— Pour qui travaillez-vous ? demanda Lucy.

— Pardon ?

— Qui nous envoie cette enveloppe ? Qui est-ce qui vous paye ?

— Hengelo et associés, dit le messenger. C'est un cabinet d'avocats.

— Ça, fit Richard, on le sait. »

Hengelo et associés avaient pris en main tous les problèmes légaux des Taxis Grace. Ils s'étaient également occupés du testament de Besnard. Richard hocha la tête. Il s'avança et signa. Le messenger retourna à son camion et démarra. Richard tint l'enveloppe en équilibre sur le bout de ses doigts. Puis, il plia le poignet comme pour lancer un Frisbee, et envoya l'enveloppe dans les buissons qui bordaient la galerie.

Le reste de la soirée se déroula comme à l'habitude, à tout le moins comme ce qui était devenu l'habitude. Richard prépara trois boîtes de Kraft Dinner, qu'ils mangèrent. Ils allumèrent la télévision et la regardèrent sans jamais changer de poste, ni lui prêter attention. Peu avant minuit, Abba et Lucy prirent des couvertures et sortirent de la maison. C'était à leur tour de dormir dans la Maserati.

Ils avaient laissé la voiture de leur père dans l'entrée du garage, là où la remorqueuse l'avait déposée. La voiture était devenue une extension de la maison, une pièce supplémentaire avec une fonction précise, comme la salle de lavage ou la cuisine : la Maserati était l'endroit où ils allaient faire leur deuil.

Au moins une fois par jour, l'un d'entre eux se rendait à la voiture et s'asseyait sur le siège du passager. Certains pleuraient. D'autres criaient. Ils avaient de longues conversations solitaires avec leur père. Ils frappaient dans le tableau de bord. Ils auraient tous dormi dans la voiture chaque nuit, mais il n'y avait de la place que pour deux, aussi devaient-ils y aller à tour de rôle.



Lucy et Abba refermèrent la porte et allèrent jusqu'à la voiture. Angie ne pensait qu'à la lettre. Elle regarda la télévision. Elle regarda Richard, qui regardait ses mains. Lorsqu'il se leva, Angie et Kent le suivirent dehors. Ils fouillèrent dans les buissons. Ils n'arrivaient pas à la trouver.

«Je l'ai», fit Lucy en tendant la main par la fenêtre du côté conducteur.

Elle tenait la mince enveloppe blanche.

Ni Lucy ni Abba ne protestèrent lorsque Angie, Richard et Kent vinrent s'entasser dans la voiture. Ils restèrent ainsi un long moment avant qu'Angie

n'arrache l'enveloppe des mains de Lucy. Cinq minutes plus tard, Kent la lui prit. Il la décacheta. Il y avait une seule feuille de papier à l'intérieur, que Kent déplia et lut à voix haute.

«Très chers femme et enfants, fit Kent. J'ai toujours laissé sauter. Une... Un boîte. Mot : dans. Sur le deux grenier. Soyez du sage garage. Vôtre affectueusement, Papa.»

— Ah, Kent ! Laisse-moi lire.

— J'ai lu comme il faut. C'est ce qui est écrit.

— Es-tu sûr ?

— Tu penses que je ne sais pas lire ? »

Richard prit la lettre des mains de Kent. Le papier tremblait légèrement tandis qu'il lisait la lettre. Puis, il la chiffonna en boule.

« Non, attends ! dit Abba. Fais pas ça !

— C'est n'importe quoi. Ça veut rien dire. Ça a autant de sens que sa mort, *merde*.

— Kent a raison.

— Je pense que c'est un de ses stupides codes secrets, dit Abba. Donne-moi ça. »

Richard lança la boule de papier. Elle atteignit Abba au front. Elle la défroissa contre le bras de Lucy.

« Voilà », dit-elle.

Elle passa la lettre à Richard en indiquant certains mots avec son doigt.

«Toujours... sauter... un... Mot... Sur... deux...» lut Richard.

— C'est un code, dit Lucy.

— Il n'est pas très bon, fit Richard.

— C'est presque insultant, dit Abba.

— Merde, expliquez-moi tout de suite ou je vous jure que...

— Relaxe, Kentucky, dit Richard en lui passant la lettre. Calme-toi un peu. Lis un mot sur deux en commençant par le deuxième mot.

— “Toujours... sauter... un... mot... sur... deux... soyez... sages... votre... papa.”

— Et maintenant lis encore une fois, en commençant par le premier mot.

— “J'ai laissé une boîte dans le grenier du garage.”

— Je vote pour qu'on n'aille pas chercher la boîte, dit Lucy. C'est la meilleure manière d'honorer sa mémoire.

— Quel code débile. Où est-ce que vous trouvez des idées idiotes comme ça ?

— Je ne l'avais pas vu moi non plus », dit Angie.

Aucun d'entre eux ne bougea. Puis, d'un seul coup, ils s'extirpèrent de la voiture et se précipitèrent dans le garage. Debout à l'endroit où la Maserati aurait normalement été stationnée, ils levèrent le regard vers une petite trappe rectangulaire au plafond.

«Je ne savais même pas que le garage avait un grenier, dit Kent.

— Es-tu encore vierge? demanda Lucy.

— Soyez gentils avec Kent.

— Es-tu encore vierge?

— L'es-tu encore?

— Assez», fit Abba.

Richard sortit un briquet Zippo de sa poche de jean et le tendit à Angie.

«Pourquoi c'est moi qui dois faire ça?

— Parce que c'est ton rôle dans la famille.»

Tous les autres hochèrent la tête. Angie mit les mains sur ses hanches. Puis elle prit le Zippo et entreprit de grimper l'échelle de deux-par-quatre cloués au mur. Elle poussa la trappe et passa la tête dans le grenier. Elle alluma le briquet.

«Tu vois quelque chose? demanda Richard.

— Du matériel de camping...

— Quoi d'autre?

— Des décorations de Noël...

— Et?

— Attendez, s'écria Angie en se hissant sur le deux-par-quatre le plus haut. Sur cette boîte-là, c'est écrit Première Banque Nationale de Rainytown.

— Mais Rainytown est dans la maison, dit Kent. Et on n'a jamais fait de banque.

— Es-tu certain?

— Absolument.

— Descends cette boîte-là », dit Richard.

Angie l'agrippa par le rebord et la tira vers elle, mais la boîte était bien plus lourde qu'elle ne s'y attendait. La boîte se renversa. Des liasses de billets de cent dollars en déboulèrent. L'argent tomba par la trappe jusque sur le plancher du garage.

« Merde.

— *Meeerde.*

— Mon Dieu.

— Pas croyable.

— C'est à peu près la moitié », dit Angie, et elle fit tomber une autre brassée d'argent par la trappe.



Ils transportèrent les liasses dans la maison et les entassèrent sur la table de la salle à manger. Ils fixaient le tas de billets. Personne ne voulait y toucher.

« Ça ne ressemble même plus à de l'argent, dit Richard. Comme lorsque tu répètes un mot tellement de fois qu'il ne veut plus rien dire.

— Ça vient d'où, d'après vous? demanda Abba.

— Il ne m'a jamais semblé être un grand planificateur, dit Lucy.

— Ça vient peut-être des gars à capuchons? fit Kent.

— Des gars à capuchons?

— Tu sais, les gars avec un air louche avec qui il parlait dans le garage.

— Louche?

— Ça me semble être une somme trop imposante pour avoir été acquise par des moyens légaux, dit Richard.

— En argent comptant.

— Par liasses de cent dollars.

— Et si c'était un autre casse-tête idiot? demanda Kent.

— Pense pas à ça », dit Abba.

Ils luttèrent tous pour ne pas y penser. La lutte était épuisante.

Ils avaient trouvé l'argent peu avant minuit. Il était trois heures lorsque Richard le sépara en deux piles. La première suffirait à payer les taxes en souffrance. Il commença à diviser la seconde pile en cinq.

« Fais-en six, dit Lucy.

— Six ?

— Une pour maman. Il va falloir qu'on s'occupe d'elle aussi. »

Richard divisa la pile en six. Lorsqu'il eut terminé, il bâilla. Kent et Lucy étaient déjà à moitié endormis. Angie souhaita bonne nuit à tout le monde. En arrivant en haut de l'escalier, elle se tourna brièvement et vit que ses frères et sœurs lui emboîtaient le pas. Elle négligea de les regarder avec attention, tandis qu'ils montaient l'escalier. Durant les huit années qui suivraient, elle le regretterait.

Le lendemain matin, Abba et sa pile de billets avaient disparu.



Le cimetière Barkhouse Memorial était dépourvu d'arbres, et les pierres tombales étaient collées les unes aux autres. La lumière tournait au gris tandis qu'ils cherchaient la rangée 23-B, lot 26. Ils s'enfonçaient dans le cimetière, la neige craquant sous leurs pieds. C'était le seul son qu'ils entendaient.

Les pierres tombales se terminaient à la rangée 75-A. À partir de la rangée 1-B, les sépultures étaient indiquées par des plaques posées à plat sur le sol. Ils marchèrent jusqu'à la rangée 23-B. Ils comptèrent vingt-six plaques, et se postèrent en demi-cercle autour de la tombe de leur père. Richard se pencha, et brossa la neige.

« Ça fait... vraiment beaucoup de texte. »

Il n'y avait aucun nom, aucune date. Aucune mention de ses enfants ou de sa tendre épouse. La plaque portait simplement le texte suivant :

Je me suis allongé. Toujours heureux en cette vie, comme dans l'autre. Un éternel motel m'accueille. Cape pleine d'amour.

Richard pencha la tête et joignit ses mains devant lui. Angie et Lucy commencèrent à pleurer. Kent les serrait toutes deux.

« Bon Dieu ! hurla Angie.

— Quoi ? demanda Richard.

— Il nous a refait le même coup !

— Quel coup ? demanda Kent.

— Oh mon Dieu ! fit Abba.

— Il nous a presque refait le même coup, dit Lucy.

— Pourquoi il aurait fait ça ? demanda Richard.

— Faites pas chier. Est-ce que quelqu'un pourrait me dire ce qui se passe...

— Saute un mot sur deux Kent », dit Angie.

Son visage avait viré au blanc. Elle s'accroupit et plaça la tête entre ses genoux.

« “me... allongé... heureux... cette...”

— Non non, fit Angie d'une voix étouffée, toujours accroupie. Ça marche d'une manière seulement.

— Comme sa lettre, fit doucement Abba. La lettre pour l'argent.

— C'est pour ça que j'ai commencé par le deuxième mot.

— Commence avec le premier mot. Commence avec le "Je".

— *Merde!*

— Et voilà!

— C'est quoi, une cape d'amour?

— C'est Cap-d'Amour.

— Comment il a pu faire ça?

— Pourquoi il aurait fait ça?

— *Merde!*

— Est-ce que quelqu'un pourrait me dire c'est quoi, Cap-d'Amour?

— C'est tout au bout, dit Angie en se relevant, le visage toujours blanc. C'est tout au bout du Cap-Breton. Près de Meat Cove. Il va falloir attendre jusqu'à demain matin. On partira à la première heure.



Angie ne pouvait supporter une seconde de plus le panorama de plage tropicale qui couvrait tout un mur de sa chambre. Elle se retourna sur le côté et fixa les chiffres du radio-réveil. Ils indiquaient 1 : 23 lorsqu'elle entendit cogner. Elle s'assit dans le lit. Elle regarda accidentellement le panorama de plage. Elle entendit cogner de nouveau. Le bruit venait de la porte reliant les deux chambres qu'ils avaient louées au Motel Sydney.

« Es-tu réveillée ? » demanda Lucy.

Lucy dormait, ou plutôt ne parvenait pas à dormir, dans le lit voisin. Abba, allongée à côté d'elle, n'arrivait pas non plus à fermer l'œil.

« Non, dit Angie. Je fais une fixation nocturne.

— Alors va ouvrir ! fit Abba. S'il te plaît ? »

Angie sortit du lit et alla déverrouiller la porte. Kent et Richard entrèrent dans la chambre. Ils étaient tout habillés.

« Notre chambre est en train de nous rendre fous, fit Kent en s'asseyant au bout du lit. Magnifique faux coucher de soleil. »

— C'est pas la chambre, dit Richard. C'est l'attente. »

Il fixa la murale.

« Bien que ce soit *effectivement* horrible.

— On n'a pas dormi non plus, dit Angie.

— Pensez-vous qu'on devrait juste partir? demanda Lucy.

— Pourquoi pas? fit Kent.

— Je suis d'accord, dit Abba.

— D'accord, fit Richard. On y va. »

Ils n'avaient aucun bagage, puisqu'ils avaient quitté l'aéroport d'Halifax avant qu'on ait retrouvé leurs valises, et n'avaient donc rien à ramasser. Ils se rendirent jusqu'à leur voiture de location. Il neigeait à plein ciel. Richard démarra le moteur. Angie alluma le chauffage. Kent dénicha le balai à neige, et dégagea le capot et les phares et les pare-brise. Il s'installa ensuite sur la banquette arrière, à côté d'Abba et Lucy. Ses bottes, ses épaules et ses cheveux étaient couverts de neige.

« Il neige vraiment fort, dit-il.

— Ça va aller, fit Richard en traversant le stationnement en marche arrière.

— Mais il fait vraiment mauvais.

— On va traverser ça sans problème », dit Richard.

Et pour diverses raisons, ils furent tous d'accord.



Après six heures d'un voyage qui devait en durer trois, ils n'apercevaient rien d'autre que de la neige. La route n'était pas visible. L'accotement non plus. Il n'y avait qu'une grande blancheur, qui se brisait en une infinité de flocons juste avant de frapper le pare-brise.

« On dirait qu'ils sont suicidaires, fit Richard.

— Qui ça? demanda Angie.

— Les flocons de neige, dit Richard. Ils n'arrêtent pas de se jeter sur le pare-brise. Comment est-ce qu'il peut y en avoir autant? »

Il relâcha sa prise sur le volant. La resserra de nouveau. Il se recula sur son siège, puis se pencha vers l'avant. Ils s'étaient déjà engagés sur la Cabot Trail, qui devait les mener jusqu'à Cap-d'Amour, mais la météo s'était détériorée. Ils roulaient maintenant à une vitesse de pointe de vingt kilomètres à l'heure.

Ils ralentissaient souvent jusqu'à dix. Ils continuaient de rouler uniquement parce que cela semblait un tout petit peu plus sécuritaire que de se ranger sur l'accotement. Personne ne disait un mot. Les essuie-glaces étaient bruyants. Richard se racla alors la gorge. Jamais Angie ne l'avait entendu faire ça auparavant.

« Angie, dit Richard. Je veux te dire que je suis désolé.

— D'accord, fit-elle.

— Non, vraiment, je suis sérieux. Je veux que tu me comprennes bien. Je suis désolé.

— J'ai dit d'accord.

— Je suis vraiment sérieux...

— Regarde la route.

— Est-ce que tu m'écoutes ?

— Si je promets de t'écouter, est-ce que tu vas regarder la route ?

— Oui.

— De quoi es-tu désolé, Richard ?

— De tout. Absolument tout. Angie...

— Regarde. La. Route.

— Angie, personne ne savait, pour les malédictions, personne ne savait vraiment, mais on avait une petite idée. Tu comprends ?

— Je comprends.

— Alors on savait tous, pour toi, et pour cette histoire de pardon. On savait que tu nous pardonnerais tout ce qu'on te ferait.

— Je sais que tu es désolé.

— Toutes les horreurs que je t'ai fait subir parce que je savais que tu me pardonnerais. Toutes les horreurs. Pas juste les travaux ménagers. Mais te forcer à mentir pour me protéger. Et toutes les merdes dont je ne veux même pas parler. J'ai profité de toi, et je suis tellement désolé.»

Tout en regardant la route, il retira sa main droite du volant. Il la tendit dans l'espace qui les séparait, et serra le bras d'Angie.

« Pas de problème.

— Pour vrai ? » demanda Richard.

Les flocons continuaient de s'écraser sur le pare-brise. Richard laissa sa main sur l'épaule d'Angie. Elle entendit les ceintures de sécurité que l'on détachait, et le reste de la famille s'entassa derrière son siège. Ils touchaient tout doucement son épaule.

« Me pardonnes-tu ?

— Et moi ?

— Moi aussi?

— Nous tous?

— Ah, vous autres, dit Angie. Vous pouvez pas savoir à quel point je voudrais. J'aimerais vraiment, vraiment vous pardonner.

— Mais tu ne vas pas le faire?

— Je ne suis pas capable », dit Angie.

Énoncé de la sorte, ça ne semblait pas si terrible. Ça n'avait l'air que de cinq mots, et non de ce qui avait fait des deux années et demie qui venaient de s'écouler les pires de sa vie.

« En fin de compte, dit-elle, mon malédon était peut-être plus un don qu'une malédiction.

— Mais c'est affreux, fit Abba.

— Tu n'as été capable de pardonner à absolument personne? demanda Lucy.

— Pas une seule fois depuis tout ce temps? demanda Richard.

— Merde », fit Kent.

Personne n'ajouta un mot. Ils n'en eurent pas la chance. À cet instant, alors qu'elle descendait une côte, la voiture dérapa sur une plaque de glace.



Ce n'était pas du sommeil mais ça y ressemblait beaucoup, et Angie y était profondément plongée lorsque s'insinua dans son esprit l'idée que le moteur tournait encore. Elle tenta d'ouvrir les yeux, mais ils étaient scellés. Elle tendit l'oreille. Elle entendit le vent, et les essuie-glaces sur le pare-brise, et derrière tout ça, faiblement, le bruit d'un moteur. Elle fut impressionnée. C'était à l'évidence un bon moteur s'il parvenait à rester en marche après un accident. Elle songea alors qu'il pouvait s'agir d'une mauvaise chose.

Angie était presque certaine qu'après avoir basculé sur le côté, ils avaient glissé à reculons avant de s'immobiliser brusquement. Peut-être dans un banc de neige? Elle se rappelait un téléfilm où un couple faisait un accident, et leur pot d'échappement se retrouvait obstrué par la boue, et ils mouraient d'un empoisonnement au monoxyde de carbone, et Angie

était assez convaincue que la neige fonctionnait de la même manière. Elle tenta donc d'ouvrir ses yeux, mais ils étaient en béton. Elle attendit. Essayait de nouveau. Ils s'ouvrirent enfin, et Angie vit les clés accrochées au contact, mais à une telle distance qu'elle referma les yeux.

Lorsqu'elle parvint enfin à les rouvrir, elle fut désorientée parce que la gravité venait de la porte du passager. Mais quoi qu'il en fût, ça n'avait aucune importance, les clés se trouvaient toujours beaucoup trop loin. Elle regarda son frère, la manière dont son corps était affaissé contre la ceinture de sécurité. Puis elle ne voulut plus le regarder. Elle regarda le plancher, qui était en ce moment la fenêtre côté passager, et où reposait le téléphone de Richard. HOURRA ! Elle le plaça contre son oreille. « Aidez-nous », dit-elle. Elle se rappela alors qu'il fallait composer un numéro de téléphone, ce qui faillit la briser en deux. Composer une séquence de chiffres lui apparaissait comme une opération surnaturelle et déroutante. Angie baisa la tête et aperçut son avant-bras : ils étaient là, dix d'entre eux, déjà dans l'ordre. HOURRA ! Lentement et soigneusement et au prix d'efforts incroyables, elle composa les chiffres écrits au Magic Marker sur son avant-bras. À l'autre bout, le téléphone commença à sonner, et il sonna trois fois.

« Oui allo ? »

— Comment allez-vous ?

— Qui est à l'appareil ?

— Ça va. Vous n'avez pas besoin de nous connaître. Je ne peux pas pardonner. Mais c'est pas pour ça que j'appelle. J'appelle seulement parce que ma grand-mère a écrit ce numéro sur mon bras avant de mourir, et maintenant on est sur le point de mourir parce qu'on a eu un accident sur la route de Cap-d'Amour. Je ne sais même pas laquelle. Cap-Breton! Monoxyde de carbone! La distance? Peux pas dire. Le dernier endroit dont je me souviens c'est Capstick! Ça rime avec plastique! Mais on va sérieusement mourir si on ne nous trouve pas bientôt. C'est pas des blagues.»

Ces derniers mots la firent rire, et elle n'était pas sûre si elle riait à haute voix ou seulement dans sa tête. Ses yeux se refermèrent à nouveau et, cette fois-ci, elle ne parvint plus du tout à les rouvrir.



Dix centimètres de neige s'entassaient sur le tapis, tout autour du lit dans lequel se réveilla Angie. L'unique fenêtre de la chambre était ouverte. De gros flocons voletaient lentement au-dessus de sa tête. Chacun décrivait une trajectoire différente dans l'air, mais tous allaient grossir la couche de neige sur le tapis. C'était un spectacle apaisant. Angie voyait la buée que produisait sa respiration, mais elle ne ressentait pas le froid. La moindre surface de la chambre était saupoudrée d'une couche de neige vierge. Angie assimila la situation. Elle commença à soupçonner qu'elle était morte.

Ses soupçons ne s'atténuèrent pas lorsqu'elle se redressa. Elle était recouverte de sept couvertures de laine de la Compagnie de la Baie d'Hudson. Sur le mur en face d'elle était accroché un cadre contenant une goélette dessinée avec des clous et du fil. La chambre était remplie de meubles produits en série

dans les années quatre-vingt. Eût-on conçu une après-vie spécialement pour les Weird, elle aurait tout à fait ressemblé à ça.

Les soupçons d'Angie devinrent une conviction lorsqu'elle regarda par la fenêtre. En bordure du stationnement se dressait une enseigne. Au travers de la neige brillait le néon rouge des mots *Motel a mour*. Angie s'expliquait mal l'espace entre le *a* et le *m*, mais elle songea qu'après tous ses péchés et ses souffrances d'ici-bas, il semblait parfaitement approprié qu'elle se voie attribuer une récompense éternelle dans un lieu aussi indigne et passager, mais tout de même plaisant et confortable, qu'un motel de passe.

La porte qui reliait sa chambre à la chambre voisine était ouverte. S'extirpant de sous les couvertures, Angie posa le pied dans la neige. Elle traversa la porte. L'autre chambre était également couverte de neige. Il y avait deux lits. Le plus proche de la porte était occupé par Kent. Dans l'autre se trouvait Richard. Ils étaient tous les deux réveillés. Ni l'un ni l'autre ne semblait surpris de la voir.

« On est morts ? demanda Kent.

— Je pense que oui, répondit Angie.

— On n'est pas morts, dit Richard.

— Comment tu le sais ?

— Je me sens normal.

— Mais les gens morts doivent trouver la mort normale, fit Angie.

— Tu n'as pas tort, concéda Richard.

— Vous croyez que c'est le paradis ou l'enfer? demanda Kent.

— Peut-être les deux?

— C'est ni l'un ni l'autre, fit Richard d'une voix incertaine. C'est juste un motel kitsch.

— Le Motel Amour?

— Tu veux dire le Motel a mour.

— Et après?

— Tu crois en Dieu mais tu penses qu'il fait des fautes d'orthographe?

— Tu n'as pas tort, concéda Angie. Mais la neige? Il y en a aussi dans ma chambre.

— Ça, je ne sais pas. Je t'accorde que ça semble bizarre.

— C'est très paisible.

— Très.

— Il y a quoi là-dedans, d'après vous? demanda Kent en montrant du menton la porte qui menait à la chambre suivante, et qui était également ouverte.

— Il y a nous », cria Abba.

Angie ouvrit la marche. Elle remarqua que ses pieds étaient recouverts de trois paires d'épais bas de laine. Ils entrèrent tous dans la chambre voisine, dans laquelle se trouvaient aussi de la neige, et deux autres lits. Lucy était dans l'un, et Abba dans l'autre.

«Je suis aussi d'avis qu'on est morts, dit Abba.

— Sois pas bête, fit Lucy.

— On vote ! dit Kent. Qui pense qu'on est morts ? »

Angie leva la main. Abba et Kent firent de même. La porte principale de la chambre s'ouvrit. Ils se retournèrent. Le vent et la neige entrèrent dans la chambre, ainsi que leur père. Angie, Kent et Abba baissèrent la main; Richard et Lucy la levèrent.



Ils fixaient leur père. Angie, comme tous les autres, était étonnée par la faible surprise qu'elle ressentait à le voir. Ses cheveux clairsemés et ses épaules voûtées et les cernes profonds sous ses yeux n'étaient pas seulement décevants. Ils étaient démystifiants. Plus il se tenait là, sous leurs yeux, et plus il devenait humain.

— Est-ce qu'on est... morts? demanda enfin Richard.

— Presque, fit leur père. Oui, tout à fait, presque.

— Nous as-tu sauvés?

— Comment nous as-tu trouvés?

— La GRC a appelé, dit-il en fermant la porte et en secouant ses bottes. De Vancouver. Ils ont dit qu'une espèce de vieille folle à l'hôpital les avait

appelés, et qu'elle prétendait qu'une espèce de jeune folle l'avait appelée au milieu d'une tempête de neige, près de Cap-d'Amour. Je suppose que c'était moi le plus proche. Le plus proche avec des chaînes sur ses pneus, en tout cas. Suis passé à ça de rester ici.

— C'est quoi le truc, avec le nom ?

— Quoi ?

— Le Motel a mour. Pourquoi on est au Motel a mour ?

— Mon Dieu. C'est ça que vous voulez savoir ? Quand je l'ai acheté, c'était le Motel Cap-d'Amour. Puis le *d'A* a brûlé. Alors j'ai éteint le *c*, le *p* et le trait d'union.

— Le Motel Amour.

— Le Motel a mour.

— Ça fait l'affaire. Il y a des gens qui viennent d'Halifax jusqu'ici. La vue est belle du haut de la falaise, alors personne ne s'intéresse vraiment au nom du motel.

— Et la neige ? demanda Richard.

— C'est juste une tempête.

— Pourquoi il y en a dans les chambres ?

— Ventilation, dit-il avec une exaspération dans la voix qui les plongeait tous dans la nostalgie. Vous êtes

presque morts d'empoisonnement au monoxyde de carbone. Vous aviez besoin d'air frais, de beaucoup d'air frais. Je vous ai emballés du mieux que j'ai pu, c'était un coup de dés. Je ne savais pas si vous alliez vous en relever. Pendant une seconde, j'ai cru que vous étiez des fantômes. »

Il indiqua le miroir sur la porte de la garde-robe. Ils se retournèrent et se regardèrent. La neige parsemait leurs cheveux et leurs vêtements. Leur peau était grise à cause de l'empoisonnement. Ils ressemblaient à des spectres. Ils se retournèrent vers leur père. Il ne s'approcha pas de ses enfants. Ils ne s'approchèrent pas de lui.

« Pourquoi vous n'êtes pas plus fâchés que ça ? demanda-t-il.

— On est peut-être morts, fit Lucy.

— Ce serait plus facile si vous étiez fâchés. Allez-y ! Fâchez-vous ! Faites-moi passer un mauvais quart d'heure !

— On a eu beaucoup d'épiphanies ces derniers temps, fit Abba.

— Je ne suis même pas certain que le fait de te voir soit la chose la plus improbable qui nous soit arrivée récemment, dit Kent.

— On est juste émerveillés de te voir en vie, dit Lucy.

— Eh bien, vous avez failli rater votre coup, dit leur père.

— Mais on a réussi, dit Richard. On t'a trouvé. Tu nous as trouvés!

— Attends, demanda Angie en reculant d'un pas. Qu'est-ce que tu veux dire?

— Vous ne savez pas quel jour on est? demanda Besnard.

— Je ne suis même pas certain de l'année...

— Le vingt-deux janvier?» fit Besnard.

Sa voix était redevenue exaspérée. Ses enfants haussèrent les épaules.

«C'est mon foutu anniversaire! J'ai cinquante-trois ans aujourd'hui.

— Ne le dis pas, papa, fit Angie. S'il te plaît, s'il te plaît, ne le dis pas.

— Quoi? demanda Lucy. Qu'est-ce qu'il ne doit pas dire?

— Angie, écoute-moi, continua son père. Ce que je vais dire est très important.

— Ne le dis pas. S'il te plaît?

— Qu'est-ce que tu ne veux pas qu'il dise?

— Ce n'est pas mon âge. C'est que j'ai le cancer du pancréas. Je suis en phase terminale. La douleur est permanente.

— Tu ne veux pas vivre jusqu'à cent ans?

— Je me suis battu assez longtemps. Je suis né le vingt-deux février à dix-neuf heures dix-sept. Je vais mourir à dix-neuf heures dix-sept, le vingt-deux février. Pas une seconde plus tôt ou plus tard...

— Tout le monde aime les comptes à rebours!

— Angie!

— ... dans plus ou moins trois heures. Je crois que ce n'est pas une coïncidence. Que quelque chose de divin et mystérieux nous a rassemblés ici, maintenant.

— Jusqu'à ce que tu réalises que les coïncidences n'existent pas...

— Arrête ça, Angie!

— Tais-toi!

— La plus grande erreur de ma vie, ça a été de vous abandonner. À l'époque, ça semblait être la chose à faire. En tout cas, ça ressemblait à une solution. Et puis ça a cessé de ressembler à une solution, mais je ne pouvais plus revenir en arrière.

— S'il te plaît, papa, ne le demande pas. S'il te plaît.

— Dans environ trois heures et vingt minutes, je serai mort. Il n'y a rien que je désirerais davantage, comme dernière volonté, pour partir dans la paix et la dignité, que votre pardon. »

Besnard se mit à tousser de manière incontrôlable. Il tira un flacon de plastique de sa poche et le déboucha. Il versa des pilules jaunes au creux de sa paume en toussant. Les pilules volèrent dans tous les sens. Angie avait passé la porte avant même que les pilules ne touchent le sol.



Sortie en pieds de bas, Angie disposait de peu d'options. La tempête continuait de faire rage, et le stationnement disparaissait sous la neige. En revanche, le toit en saillie du motel avait créé une étroite tranchée le long de l'édifice. Angie se mit à courir dans cette tranchée, puisqu'il n'y avait aucun autre endroit où aller.

Elle courut sur toute la longueur du motel, puis sur le côté. Elle avait déjà froid aux pieds. Lorsqu'elle arriva à l'arrière du motel, elle aperçut la Maserati mille neuf cent quarante-sept bourgogne de son père, à moitié ensevelie sous la neige.

La voiture était stationnée tout contre le motel, la portière du conducteur du côté du mur. L'avant, qui faisait face à Angie, était toujours déformé, et il y avait encore un trou de la taille d'un ballon de basket dans le pare-brise. Du côté passager, on avait fixé

une boîte de carton aplatie à la place de la vitre. Angie l'arracha aisément et, tête première, se glissa à l'intérieur.

Le bruit du vent s'atténua, mais la neige entra par la fenêtre ouverte. Angie se réfugia derrière le volant. Elle regarda la condensation s'élever de sa bouche. La neige s'accumulait sur le siège du passager. Un certain temps s'écoula, qu'Angie n'aurait pu évaluer, puis Richard arriva. Il passa la tête par la fenêtre. Elle l'ignora.

« Incroyable, dit-il. Il a dû la faire remorquer. Est-ce que je peux entrer ? »

— Je ne suis pas responsable des accidents.

— Très amusant. »

Il fit passer plusieurs couvertures par la fenêtre, puis grimpa dans la voiture, les pieds en premier. Angie posa ses mains sur le volant. Elle continuait de fixer le trou dans le pare-brise.

« Tiens, dit Richard en lui tendant une couverture. Pas besoin de mourir gelée juste pour avoir raison. »

Angie claquait des dents. Elle prit la couverture. Richard en empila plusieurs autres sur elle.

« Il reste combien de temps ? demanda Angie.

— Tu es ici depuis environ une heure.

— Et je suppose que vous lui avez tous déjà pardonné ?

— Avant même d'avoir remarqué que tu étais disparue. Désolé.

— Alors vous pensez vraiment qu'il va le faire?

— Il ne va pas bien, dit Richard d'une voix cassée. Alors oui. Je pense qu'il peut le faire.

— Je ne pense pas être capable.

— C'est vrai, dit Richard. Tu es dans une position délicate. »

Il tendit le doigt et traça un trait dans la neige qui recouvrait le tableau de bord.

« Angie, j'ai passé ma vie prisonnier du futur. Je peux t'assurer que c'est aussi dangereux que d'être prisonnier du passé.

— Et?

— Ça ne va pas te faire mal d'oublier ce qu'il a fait. Ou en tout cas, si ça te fait mal, tu vas guérir. C'est important, parfois, d'accepter d'avoir mal. Et pour l'instant, notre père est là, malade et faible et sur le point de mourir. Et c'est tout ce que tu dois te rappeler. »

Angie hocha la tête sans le regarder. Richard resta assis là pendant un bon moment, puis il enveloppa les pieds d'Angie avec une couverture et se faufila par la fenêtre. Angie resta assise dans la voiture. Elle perdit la notion du temps. Elle continua de regarder fixement à travers le trou du pare-brise, même lorsque Abba se glissa par la fenêtre.

« Salut, dit-elle.

— Allo.

— Je promets de m'en aller tout de suite si tu bois ça. »

Angie se tourna et vit qu'Abba lui tendait un thermos. C'était le bon vieux modèle en métal, à carreaux écossais. Abba dévissa le bouchon et, après avoir retourné le couvercle pour en faire une tasse, y versa ce qui semblait être de la soupe au poulet. Elle la tendit à Angie, qui sortit sa main de sous les couvertures afin de la prendre. Elle plaça ses mains autour de la tasse et les laissa dans cette position, tant la chaleur était bonne.

« Est-ce que je peux dire juste une chose avant de m'en aller ?

— Vas-tu la dire même si je te dis non ?

— Oui.

— Vas-y.

— Le problème avec l'espoir, je le vois clairement maintenant, c'est que ça n'a rien de noble ou de saint. Tu le fais d'abord pour toi-même. C'est pour ça que tu peux facilement te retrouver prisonnier de l'espoir.

— Et ?

— Peut-être que le pardon fonctionne de la même manière? Peut-être que c'est plus facile que tu le penses? »

Elle plaça ses mains autour des mains d'Angie, et porta la tasse aux lèvres de sa sœur. Angie sirota un peu de soupe. Après la première gorgée, elle continua de boire par elle-même.

« Durant la plus grande partie de nos vies, notre père a été un fantôme, fit Abba. C'est notre dernière chance de nous débarrasser de lui. Ne laisse pas ta colère t'empêcher de te rendre service à toi-même. »

Angie but le reste de la soupe. Abba remplit la tasse. Elle reboucha le thermos et le laissa sur le siège, puis entreprit de se faufiler par la fenêtre.

« Il reste combien de temps? demanda Angie.

— Un peu plus d'une heure », fit Abba.

Elle se pencha et regarda par la fenêtre.

« Es-tu sûre de vouloir rester ici? Tes lèvres sont un peu bleues. Tu pourrais tout aussi bien ne pas lui pardonner à l'intérieur, au chaud. »

Angie secoua la tête. Elle écouta les pas d'Abba qui s'éloignaient. Elle se demanda qui viendrait ensuite. La neige était épaisse sur le tableau de bord lorsque Kent monta dans la voiture. Il prit place, glissa la main entre ses jambes et tira le thermos de sous lui.

«Je peux en prendre un peu? demanda-t-il.

— Vas-y», dit Angie.

Kent dévissa le bouchon. Il but à même le thermos. Angie lui tendit sa tasse et il la remplit.

«Alors, dit-elle. C'est quoi ton argument?

— La force!

— Rien d'autre?

— La force physique, c'est de la merde. La force émotionnelle vaut de l'or. Ne sois pas faible: pardonne-lui!

— Kent, c'est vraiment le pire argument que j'ai entendu jusqu'à maintenant.

— Ouais, bon, c'est pas vraiment mon truc. Et Lucy s'en vient, alors tu sais, il te reste une chance. Mais est-ce que je peux te dire quelque chose?

— Évidemment.

— Veux-tu savoir ce que le Requin m'a dit?

— Oui.

— Elle a dit: "Seuls les faibles craignent de le paraître."

— Je ne suis pas sûre que ça s'applique à la situation actuelle.

— Peut-être bien que oui. Peut-être bien que non. Je voulais juste te le dire. Est-ce que je peux te dire autre chose ?

— Bien sûr.

— Je t'aime. Je t'aime vraiment. »

Angie se tourna vers lui et le regarda. Le thermos à la main, la tête penchée en arrière, il vidait ce qui restait de soupe.

« Je t'aime aussi, dit-elle.

— Je sais. Il va vraiment le faire, tu sais. Il te reste environ vingt-cinq minutes. »

Puis il ressortit par la fenêtre. Angie se replongea dans l'attente. Elle attendit un long moment. Elle attendit durant ce qui sembla plus de vingt-cinq minutes. Enfin, elle entendit les pas de Lucy dans la neige. Celle-ci grimpa dans la voiture et prit place sur le siège du passager. Elle ne se retourna pas vers Angie. Elle regardait droit devant, et se mit à parler :

« Personne ne se trouve dans l'amour. Tout le monde s'y perd. Parce que l'amour te dépasse. Il échappe à ton contrôle. Tu dois abandonner tout contrôle pour être amoureux. Et c'est une bonne chose. Il y a de la beauté dans le fait de se perdre dans quelque chose qui te dépasse. Le mauvais côté, c'est que tu deviens vulnérable. Ceux que tu aimes peuvent te blesser, comme personne d'autre ne le pourrait. »

Elle regardait toujours le tableau de bord, mais sa main gauche alla prendre la main d'Angie.

« Mais voilà le problème. L'amour est tellement incontrôlable que parfois, il ne veut pas disparaître, même quand toi tu le veux. Même si quelqu'un te fait très mal, il se peut que tu continues de l'aimer. C'est ça, le pardon. C'est admettre que, même si on t'a fait une chose horrible, vraiment horrible, tu continues d'aimer. Si tu ne peux pas pardonner à quelqu'un, alors ce que tu lui dis, c'est que tu ne l'aimes pas. Alors demande-toi, et vite : est-ce qu'il y a encore de l'amour pour lui en toi ? S'il y en a, alors ne pas lui pardonner sera un mensonge. Un mensonge que tu ne pourras jamais, jamais corriger. »

Lucy lâcha la main d'Angie. Elle n'attendit pas la réponse de sa sœur : elle se faufila hors de la voiture, et Angie resta seule.



La neige continuait d'entrer par la fenêtre. Elle s'accumulait de plus en plus sur le siège du passager. La buée s'échappait toujours de la bouche d'Angie. Elle regardait au travers du trou dans le pare-brise. Elle attendait qu'une épiphanie se produise, mais tout ce qu'elle sentait, c'étaient ses mains de plus en plus glacées.

Elle resta assise encore un moment. Puis elle repoussa les couvertures et se glissa par la fenêtre du côté passager. Ses frères et sœurs avaient tous marché dans les mêmes traces de pas dans la neige, et elle les utilisa pour retourner au motel. Lorsqu'elle entra, une clochette sonna au-dessus de la porte. Personne ne vint l'accueillir. Elle contourna le comptoir. Elle s'assit sur une chaise de cuisine et retira ses trois couches de bas incrustés de neige. Ses orteils étaient blancs et plissés, et douloureux au toucher.

« Angie ? cria Richard.

— Je suis ici. »

Elle se leva. Ses pieds se transformèrent en aiguilles et en épingles.

« Viens-t'en ! cria Abba.

— Dépêche-toi ! dit Lucy.

— Il reste seulement quatre minutes. Quatre *putain* de minutes.

— D'accord, d'accord ! » dit Angie.

Elle suivit en boitant le son de leurs voix. Arrivée au seuil de la chambre à coucher de son père, elle se prépara à l'étrange spectacle qu'elle s'attendait à y trouver. Mais lorsqu'elle entra, les lumières ne faiblirent pas, et les meubles ne se mirent pas à sauter sur place. Elle ne vit qu'un homme frêle et malade, couché dans son lit, entouré de ses enfants. Chacun effleura Angie de la main tandis qu'elle s'approchait, et s'asseyait sur le bord du lit.

« J'ai peur », dit-il.

Il tendit les mains, et elle les prit.

« Il ne faut pas.

— Tu n'es pas obligée de le faire. C'est beaucoup demander.

— Mais je le peux, dit Angie. Je le peux vraiment, papa. »

Elle leva le regard vers ses frères et sœurs, puis le baissa de nouveau vers son père. Elle le regarda dans les yeux. Elle avait prévu de tout simplement prononcer les mots. Mais en cet instant, il lui apparut clairement que l'unique chose assez puissante pour transformer un groupe de personnes en frères et en sœurs, en mères et en pères, c'était la capacité de se pardonner les uns les autres. Ce que l'on se passait réellement de génération en génération, ce n'était pas le sang ou l'histoire, mais la volonté de pardonner.

«Je te pardonne», dit Angie.

Besnard Weird hocha la tête. Puis ses yeux restèrent ouverts.



Angie entendit la déneigeuse avant de la voir. Elle était assise sur une chaise de bois, à la table de cuisine de son père. La chaise n'était pas confortable. Angie ne l'avait pas quittée depuis des heures. Elle était la seule Weird réveillée. Le grondement devint plus fort, et Angie se leva au moment où la déneigeuse passait. Les vitres tremblaient. La manière dont la route plongeait donnait l'impression que la déneigeuse venait de tomber en bas de la falaise. Angie se retourna et découvrit ses frères et sœurs debout derrière elle. Ils avaient vu, eux aussi.

«Je sais ce qu'on devrait faire, dit Angie.

— Je suis d'accord, dit Lucy.

— Est-ce que c'est légal? demanda Abba.

— On s'en fout, dit Richard.

— Je ne peux rien imaginer qui lui aurait fait plus plaisir, dit Kent.

— Moi non plus.

— Plaisir à lui, et à nous aussi.

— Exactement. »

Vêtus de plusieurs couches de vêtements d'hiver de leur père, ils sortirent dans la neige. Il n'y avait que deux pelles, et ils travaillèrent à tour de rôle. Ils pelletèrent et grattèrent jusqu'au sol gelé. Ils dégagèrent une piste qui partait de l'arrière du motel, traversait le stationnement et la route, et s'arrêtait au bord de la falaise. Lorsqu'ils eurent terminé, ils étaient épuisés et affamés. Ils n'allèrent pas se reposer, ni manger. Ils retournèrent au motel, dans la chambre à coucher.

« Est-ce qu'on devrait l'habiller? demanda Lucy.

— Il est déjà habillé.

— Non, mais... avec un complet?

— Est-ce qu'il en a un?

— Te rappelles-tu qu'il en ait porté un?

— Je ne me souviens pas qu'il ait porté autre chose.

— Laissons-le comme ça, fit Angie. Souvenons-nous de lui comme ça. »

Kent ne demanda pas le vote. Il saisit le pied droit de son père. Abba s'empara du gauche. Richard et Lucy prirent les épaules. Angie les précéda en courant. Elle dégagea le chemin, écartant les chaises et les supports à plantes vertes. Ils levèrent leur père du lit et le portèrent à travers le salon, autour du comptoir et jusqu'à l'extérieur. Leurs bottes glissaient dans la neige. Leurs bras faisaient mal. Ils le transportèrent jusqu'à la Maserati bosselée.

Kent n'eut aucune difficulté à passer par la fenêtre du côté passager. Ce ne fut pas le cas pour le corps de leur père.

«Je ne l'ai jamais vu refuser de monter dans sa voiture, fit Abba.

—Je pense qu'il va falloir insister un peu», dit Richard.

Ils insistèrent un peu. Ils réussirent à l'introduire par la fenêtre et à l'installer au volant. Kent boucla la ceinture de sécurité. Il mit le levier de vitesses au neutre, se glissa hors de la voiture, et ils commencèrent à pousser.

Les choses devinrent plus faciles après qu'ils eurent mis la voiture en mouvement. Lorsqu'ils eurent dépassé le mur du motel, Richard ouvrit la portière du conducteur et tourna le volant. Ils négocièrent le coin, franchirent le stationnement en accélérant et traversèrent la route à toute allure. De l'autre côté de la route, le terrain accusait une légère pente qui brisa leur élan.

« Plus fort », cria Angie.

Ils poussèrent plus fort. Richard et Kent se retournèrent et poussèrent avec leur dos contre le coffre. Leurs bottes glissaient dans la neige. Ils continuèrent de pousser la voiture, qui atteignit le sommet de la pente. Elle commença ensuite à rouler par elle-même. Les frères et sœurs Weird couraient de chaque côté, une main posée sur la voiture. Ils s'arrêtèrent au bord de la falaise. La Maserati continua.

Ils la regardèrent tomber. Elle tomba avec une lenteur invraisemblable. Puis elle frappa la glace. Le capot chiffonné perfora la surface. La voiture ballotta trois fois, et retomba à plat. Elle flottait.

« C'est pas vrai, fit Lucy.

— *Merde*, fit Kent. Mais c'est pas vrai.

— Jusqu'à la toute fin, fit Abba.

— J'avais pas prévu ça, fit Richard.

— Attendez un peu », dit Angie.

Ils retenaient tous leur souffle. La voiture commença lentement à couler. Lorsqu'elle fut complètement submergée, ils recommencèrent à respirer.



Seize heures après avoir lancé la Maserati en bas des falaises de Cap-d'Amour, deux ans, neuf mois et

deux jours après la mort du Requin, et treize ans après que Kent eut marqué son premier et unique touché, ils se tenaient tous devant le panneau des départs à l'aéroport international Stanfield d'Halifax. La voiture de location avait été retournée. Les renseignements sur le panneau n'avaient pas changé depuis plusieurs minutes. Et pourtant, ils continuaient de le fixer.

Le panneau annonçait plusieurs vols. L'un d'entre eux partirait pour Vancouver dans quatre-vingt-dix minutes. Un autre décollerait pour Montréal dans deux heures. Il y avait un vol sans escale pour Toronto, d'où partiraient des vols pour Upliffa. Pourtant, aucun billet n'avait été acheté. Les cinq frères et sœurs restaient plantés là. Ils fixaient le panneau. Puis, les destinations se décalèrent vers le bas. Un nouveau vol venait d'apparaître tout en haut : le vol AC468 à destination de Winnipeg, Manitoba, départ dans trois heures.

Ils le virent tous — et tous sursautèrent. Ils se rapprochèrent les uns des autres, se prirent les mains. Ils quittèrent le tableau des yeux et se regardèrent.

«L'hiver n'est pas aussi terrible qu'on le dit, fit Lucy.

— Il n'y a rien qui m'attend à Montréal, dit Richard.

— Upliffa n'a pas de reine, dit Abba.

— Je peux dire à Paul et Paulette de nous rejoindre là-bas, fit Angie.

— Je ne peux pas retourner sur le boulevard Palmerston », fit Kent.

Ils ne dirent rien de plus. Ils marchèrent en file indienne jusqu'au comptoir de la compagnie aérienne. Et tandis qu'ils faisaient la queue, Angie les imagina acheter une grosse maison dans un quartier résidentiel. La rue serait bordée d'arbres. La maison serait vieille. Elle occuperait le coin de la rue. Leur mère emménagerait avec eux. Ils prendraient soin d'elle tous ensemble. Ils ne la laisseraient pas leur couper les cheveux. Lorsque Paul et Angie auraient un second enfant, ils achèteraient la maison voisine. Et au fur et à mesure que ses frères et sœurs deviendraient des mères et des pères, et des oncles, et des tantes, ils achèteraient d'autres maisons dans la rue. Ils finiraient par les posséder toutes, de chaque côté de la rue : leur propre coin de pâté de maisons. Leurs enfants envahiraient les trottoirs, rouleraient en vélo et casseraient des vitres à l'occasion. Une nouvelle génération de Weird, qui s'aimeraient les uns les autres, à la manière heureuse et singulière des Weird.

Et c'est exactement ce qui arriva.

REMERCIEMENTS

L'auteur aimerait souligner que *Les Weird* n'aurait pu être écrit sans...

Rolly Kaufman, Shirley Kaufman et Liz Kaufman — qui n'ont rien en commun avec les *Weird*.

Barry Miazga et Karen Miazga — qui n'ont, eux non plus, rien en commun avec les *Weird*.

Phoenix et Frida.

La perspicacité et l'empathie éditoriale de Pamela Murray. Que Veronica repose en paix.

La foi téméraire de Sam Hiyate. L'inexplicable affection de Scott Pack. Les contributions innombrables de Zach Picard, Ian Cauthery, Stephanie Domet, Angelika Glover et Stacey Cameron.

Le soutien financier du Conseil des Arts du Canada, des Productions Lamport-Sheppard et de New Road Media.

Enfin, la patience infinie et l'honnêteté à toute épreuve de Marlo Miazga. La meilleure histoire qu'il m'ait été donné de lire, c'est celle que nous vivons.

DÉJÀ PARUS CHEZ ALTO

Sophie BEAUCHEMIN
Une basse noblesse

Deni Y. BÉCHARD
Remèdes pour la faim

Alexandre BOURBAKI
Traité de balistique
Grande plaine IV

Patrick BRISEBOIS
Catéchèse

Sébastien CHABOT
Le chant des mouches

Richard DALLAIRE
Les peaux cassées

Martine DESJARDINS
Maleficium

Patrick deWITT
Les frères Sisters

Nicolas DICKNER
Nikolski
Tarmac

**Nicolas DICKNER et
Dominique FORTIER**
Révolutions

Christine EDDIE
Les carnets de Douglas
Parapluies
Je suis là

Max FÉRANDON
Monsieur Ho
Un lundi sans bruit

Isabelle FOREST
Les laboureurs du ciel

Dominique FORTIER
Du bon usage des étoiles
Les larmes de saint Laurent
La porte du ciel

Steven GALLOWAY
Le soldat de verre

Karoline GEORGES
Sous béton
Variations endogènes

Tom GILLING
Miles et Isabel ou
La belle envolée

Rawi HAGE
Parfum de poussière
Le cafard
Carnaval

Clint HUTZULAK
Point mort

Toni JORDAN
Addition

Andrew KAUFMAN
Minuscule

Serge LAMOTHE
Le Procès de Kafka et
Le Prince de Miguasha (théâtre)
Tarquimpol
Les enfants lumière

Lori LANSSENS

Les Filles

Un si joli visage

Margaret LAURENCE

Une maison dans les nuages

Catherine LEROUX

La marche en forêt

Le mur mitoyen

Marina LEWYCKA

Une brève histoire du tracteur
en Ukraine

Deux caravanes

Des adhésifs dans le

monde moderne

Traders, hippies et hamsters

Annabel LYON

Le juste milieu

Une jeune fille sage

Howard McCORD

L'homme qui marchait

sur la Lune

Anne MICHAELS

Le tombeau d'hiver

David MITCHELL

Les mille automnes de Jacob

de Zoet

Claire MULLIGAN

Dans le noir

Marie Hélène POITRAS

Griffintown

Paul QUARRINGTON

L'œil de Claire

C S RICHARDSON

La fin de l'alphabet

L'empereur de Paris

Diane SCHOEMPERLEN

Encyclopédie du monde visible

Emily SCHULTZ

Les Blondes

Larry TREMBLAY

Le Christ obèse

L'orangerie

Hélène VACHON

Attraction terrestre

La manière Barrow

Sarah WATERS

L'indésirable

Thomas WHARTON

Un jardin de papier

Logogryphe

Alissa YORK

Effigie

DÉJÀ PARUS DANS LA COLLECTION CODA

Alexandre BOURBAKI

Traité de balistique

Martine DESJARDINS

Maleficium

L'évocation

Patrick deWITT

Les frères Sisters

Nicolas DICKNER

Nikolski

Tarmac

Christine EDDIE

Les carnets de Douglas

Parapluies

Max FÉRANDON

Monsieur Ho

Dominique FORTIER

Du bon usage des étoiles

Les larmes de saint Laurent

La porte du ciel

Rawi HAGE

Parfum de poussière

Andrew KAUFMAN

Tous mes amis sont des superhéros

Lori LANSSENS

Les Filles

Un si joli visage

La ballade des adieux

Catherine LEROUX

La marche en forêt

Annabel LYON

Le juste milieu

Marie Hélène POITRAS

Griffintown

C S RICHARDSON

La fin de l'alphabet

Larry TREMBLAY

Le Christ obèse

Thomas WHARTON

Un jardin de papier

Margaret LAURENCE

Le cycle de Manawaka

L'ange de pierre

Une divine plaisanterie

Ta maison est en feu

Un oiseau dans la maison

Les Devins

Composition : Isabelle Tousignant
Révision : Sophie Marcotte
Conception graphique : Antoine Tanguay
et Hugues Skene (KX3 Communication)

Éditions Alto
280, rue Saint-Joseph Est, bureau 1
Québec (Québec) G1K 3A9
www.editionsalto.com

ACHEVÉ D'IMPRIMER
CHEZ MARQUIS IMPRIMEUR
EN JUIN 2014
POUR LE COMPTE DES ÉDITIONS ALTO



L'impression des *Weird* sur papier Rolland Enviro100 Édition plutôt que sur du papier vierge a permis de sauver l'équivalent de 24 arbres, d'économiser 86 134 litres d'eau et d'empêcher le rejet de 1 056 kilos de déchets solides et de 3 464 kilos d'émissions atmosphériques.



100 %



Dépôt légal, 2^e trimestre 2014
Bibliothèque et Archives nationales du Québec